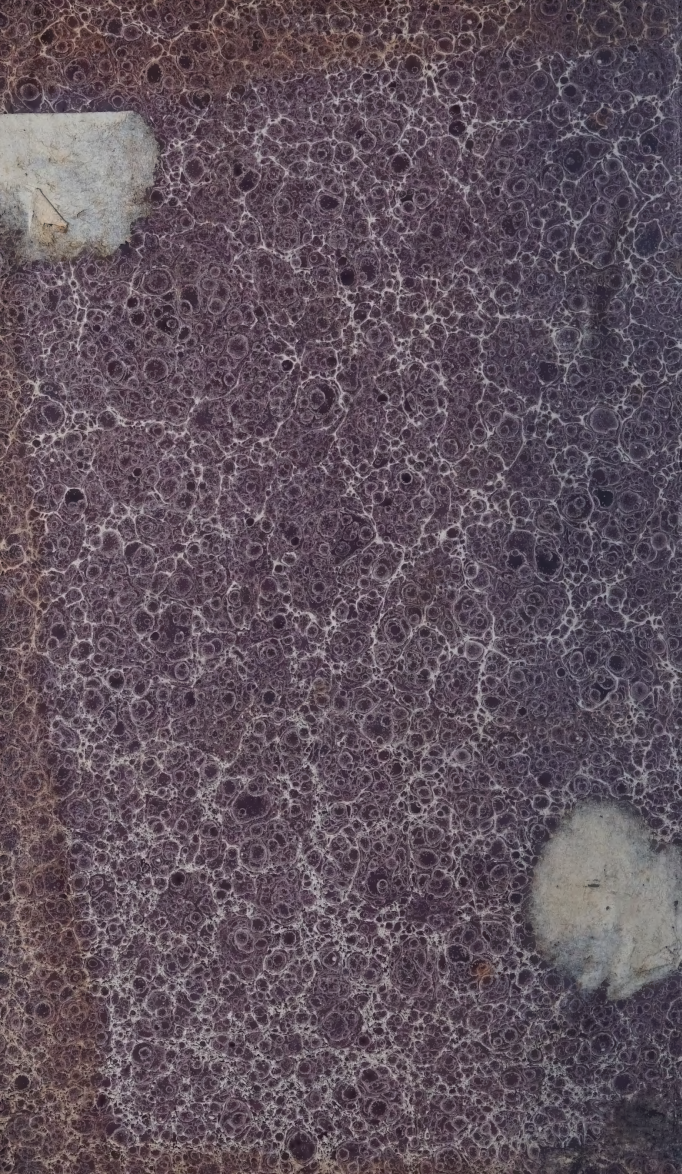
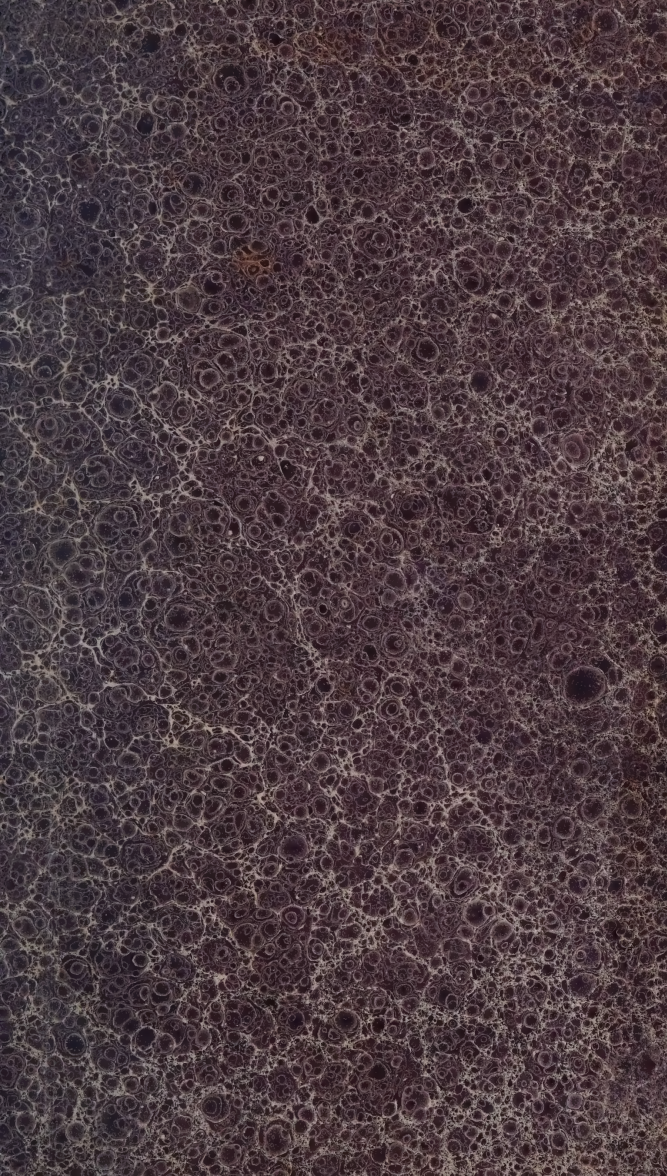










LE PÈRE

LA PENSÉE.

OUVRAGES DE M. A. E. DE SAINTES.

- BILBOCHE**, ou L'ÉDUCATION DE LA NÉCESSITÉ, 1 vol, in-12, avec gravures. 3 fr.
- DÉLASSEMENTS DE MA FILLE**, 4^e édition, revue, corrigée et augmentée, avec de nouvelles gravures, titres gravés, 2 vol. in-12. 6 fr.
- DÉLASSEMENTS DE MON FILS**, 2^e édition, revue, corrigée et augmentée, avec de nouvelles gravures, titres gravés, 2 vol. in-12. 6 fr.
- JEAN ET JULIEN**, ou LES PETITS COLPORTEURS, 4^e édition (adopté par l'Université), 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.
- PASSE-TEMPS DE LA JEUNESSE (LE)**, 2^e édit. 1 vol. in-12, avec titre gravé, cul-de-lampe, etc. 3 fr.
- PETITE MADELEINE (LA)**, 1 vol. in-12, avec gravures. 3 fr.
- PETIT-PIERRE ET MICHELETTE**, 2^e édition, 1 vol. in-12, avec gravures. 3 fr.
- PETIT DICTIONNAIRE SYNONYMIQUE DE MORALE** pour les enfants. 1 vol. in-18, avec gravures. 1 fr. 50 c.
- PSYCHÉ DES JEUNES PERSONNES**, 2 vol. in-12, avec culs-de-lampe et belles gravures. 6 fr.
- SAVANT DE NEUF ANS (LE)**, 2^e édit., 1 vol. in-12. 3 fr.
- SIMÉON**, ou LE PETIT MUSICIEN-VOYAGEUR, 1 vol. in-12, cul-de-lampe et titre gravé, etc. 3 fr. 50 c.
- THERÈSE**, ou LA PETITE SOEUR DE CHARITÉ, 2^e édit. 1 vol. in-12, avec grav. (adopté par l'Université). 3 fr.

Ouvrages Nouveaux.

- ALLAN**, LE JEUNE DÉPORTÉ A BOTANY-BAY, par E. Fouinet, 1 vol. in-12, avec gravures. 4 fr.
- AMUSEMENTS DE L'ENFANCE (LES)**, joli ouvrage oblong, avec beaucoup de grav., fig. noires, cart. 5 fr. — color. 6 fr.
- JEUNE INDUSTRIEL (LE)**, ou LES VOYAGES INSTRUCTIFS DE CH. DENNERY, par Ch. Delattres, 1 vol. in-12, avec de jolies grav. 3 fr.
- JEUNE MAITRESSE DE MAISON (la)**, par M. Alida de Savi-gnac, 1 vol in-12, titre gravé, vignettes, etc. 4 fr.
- JEUNE PROPRIÉTAIRE (la)**, ou L'ART DE VIVRE A LA CAM-PAGNE, par le même, titre gravé, cul-de-lampe, etc. 4 fr.
- ORPHELIN ALLEMAND (l')**, traduit librement de Salzmann, par de Marlès, in-12, avec grav. 3 fr.
- ROBINSON DES GLACES (le)**, par E. Fouinet, 1 joli vol. in-12, avec vignettes, cul-de-lampe, etc. 4 fr.
- PHÉNOMÈNES DE LA NATURE (les)**, par de Marlès, 1 vol. in-12, jolies grav. 3 fr.
- SPECTACLE DE LA NATURE ET DE L'INDUSTRIE HU-MAINE (le)**, par Ch. Delattres, 2 vol. in-12, avec 10 jolies grav., culs-de-lampe, etc. 7 fr.



FRONTISPICE .



L'ancien militaire était entouré par les habitués
de sa veillée .

P. 6

LE
PÈRE LA PENSÉE
ou
Les Veillées au Village.
PUBLIÉES
PAR DE SAINTES.



Victor le petit tambour - P. 50

Paris
BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION.
chez D.Eymery 15, Quai Voltaire.
1838



TABLE DES MATIÈRES.

Quelques mots de l'auteur à l'occasion de cet ouvrage.....	1
1 ^{re} veillée. — L'armée française en Égypte.....	13
Alexandrie.....	15
Les Mamelucks.....	19
2 ^e veillée. — Bataille des Pyramides.....	29
Le Caire.....	37
3 ^e veillée. — Bonaparte et la mer Rouge.....	41
Victor, le petit tambour.....	44
L'esclavage d'un soldat raconté par lui-même.....	46
Le désert et les Bédouins.....	57
4 ^e veillée. — Suite des aventures de Victor.....	66
Damas.....	70
Les serpents noirs à tête de cœur et les charmeurs arabes.....	78
5 ^e veillée. — Particularités sur les Arabes.....	86
6 ^e veillée. — La ville de Palmyre. — Son histoire.	
— La reine Zénobie.....	92
La grotte merveilleuse.....	110
Mœurs, coutumes, occupations des tribus arabes.....	113
7 ^e veillée. — Suite de la vie nomade.....	122
8 ^e veillée. — Continuation du récit sur les Bédouins.	138
9 ^e veillée. — Origine des Wahabis. L'ambassadeur.	155
Le roi des Wahabis.....	159
Départ de l'Égypte et rentrée en France	170
10 ^e veillée. — Le premier consul.....	172
11 ^e veillée. — Passage du mont Saint-Bernard par l'armée française.....	177

L'armée en Italie.....	186
Bataille de Marengo.....	189
12 ^e veillée. — Le camp de Boulogne.....	197
Tentatives des Anglais contre la flotte française à Boulogne.....	210
Une partie de pêche en face de l'ennemi.	219
Les pontons anglais.....	224
Le maréchal de camp Pilet.....	226
Régime et nourriture des prisonniers sur les pontons.....	289
Habillement des prisonniers.....	243
Argent adressé aux prisonniers par leurs familles.....	246
Mauvais traitements habituels exercés envers les prisonniers ; leurs diffé- rentes espèces.....	248
13 ^e veillée. — Une évasion des prisons d'Angleterre.	251
14 ^e veillée. — Le capitaine Doré et sa famille.....	271
Les frères de lait.....	275
15 ^e veillée. — La bénédiction d'une mère.....	304
Promenades militaires en Europe....	307
Bataille d'Austerlitz.....	308
<i>Id.</i> d'Iéna.....	319
<i>Id.</i> d'Eylau.....	321
Le paysan prussien.....	323
16 ^e veillée. — Une ancienne connaissance.....	326
Bataille de Wagram.....	331
Bataille d'Ocona.....	334
17 ^e veillée. — Le petit marin d'eau douce.....	348
La promenade sur l'eau.....	361
Les blessés.....	378

LE

PÈRE LA PENSÉE



QUELQUES MOTS DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DE CET OUVRAGE.

IL se publie tous les ans tant de contes et d'historiettes, pour amuser les enfants, qu'il devient de plus en plus difficile de faire, pour cette classe de lecteurs, quelque chose de nouveau. J'avais presque renoncé à ce genre de composition, lorsque l'hiver dernier, ayant été obligé,

pour quelques affaires d'intérêt, de me rendre dans un assez gros village de la Nièvre, à soixante lieues de Paris, j'arrivai à ce village, le jour même où la personne que je devais y voir, mais qui n'était pas prévenue, venait de s'en éloigner pour un petit voyage de quarante-huit heures. Ne voulant pas manquer le but que je m'étais proposé en quittant Paris, je résolus d'attendre le retour de mon voyageur; et pour cela je cherchai à passer mon temps, pendant son absence, le moins désagréablement possible pour ne pas m'ennuyer.

L'aubergiste chez lequel j'étais descendu m'avait l'air d'une bonne personne : c'était un de ces campagnards à visage ouvert et réjoui. Je le vis le soir prendre avec un certain empressement, sa lanterne pour sortir. Je lui demandai tout en me chauffant sous sa large cheminée de cuisine, où il pouvait aller à cette heure.—A la veillée d'un de mes voisins, me dit-il,—La veillée! est-ce qu'il

y en a encore au village ? — Assurément, répond mon hôte en souriant ; et, sans cela, que voudriez-vous que devinssent les anciens militaires retirés dans leurs foyers et qui aiment naturellement à raconter leurs campagnes. — C'est donc chez un vieux militaire que vous allez ? Il me fit un signe affirmatif, en ajoutant : — Venez avec moi, et vous verrez si le *Père La Pensée* mérite que l'on se dérange pour l'entendre. — Et c'est lui qui vous entretient tous les soirs de ses exploits ? — Ses récits, je vous assure, sont fort divertissants. — Des récits de batailles pourtant, cela est bien usé. — Pas tant que vous croyez dans la bouche de notre vieux grognard. — Je me levai, en disant, d'un air insouciant : Hé bien, allons voir ce phénomène. L'aubergiste marcha devant, je le suivis. En route, il me dit encore : Notre voisin n'est pas cérémonieux ; on se met bien vite à l'aise avec lui. Pourtant, quoiqu'il ne soit ni jeune ni in-

gambe, il est complaisant, poli et fort gai. Nos jeunes garçons, nos jeunes filles, les papas, les mamans, chacun le recherche et l'aime; et, quoiqu'il ne soit ni le maître d'école ni le curé de l'endroit, il a une manière de moraliser et d'instruire qui satisfait tout le monde et sans que jamais personne s'en fâche. Pour moi, je me suis si bien trouvé de ses conseils, que je l'entends toujours avec un nouveau plaisir. Mais nous voici arrivés, reprit l'hôte en s'arrêtant à une porte à laquelle il frappa.

Nous étions au bout du village, devant une maison de peu d'apparence, mais d'un aspect décent et honnête.

Ce n'était pas précisément une habitation de forme bourgeoise; pourtant elle eût été trop bien pour un simple paysan, quoique couverte moitié en chaume et moitié en tuiles. — Nous entendîmes du dehors le bruit de quelques voix. On vint nous ouvrir.

Nous entrâmes. — Mon hôte me con-

duisit tout droit au maître de la maison. C'était un vieux soldat en uniforme, membre de la Légion-d'Honneur, portant sur la manche de sa redingote bleue un galon de sergent et plusieurs chevrons. Il était assis dans un antique et large fauteuil à bras, garni de cuir, noirci par le temps ; on l'entourait déjà assez bruyamment. — A la vue d'un étranger, il se leva avec empressement et me salua. — L'aubergiste porta la parole : — Voisin, voilà un Parisien qui est descendu à mon auberge ; je lui ai parlé de vos veillées, et, comme il doit rester quelques jours avec nous, je me suis permis de vous l'amener, persuadé que vous seriez bien aise de faire connaissance ensemble.

Le Père La Pensée s'inclina vers le voisin auquel il donna une poignée de main : pour moi, debout, je promène mes regards sur ce qui m'entoure, et je vois de bons villageois, des enfants rassemblés en cercle, qui écoutent et m'exa-

minent. Le vétéran souriait à tout le monde avec bonté. Ce tableau me plut. — Et Monsieur a consenti, prononce modestement l'invalidé, à venir s'ennuyer avec vous, mes bons amis, en écoutant les récits du vieux conteur. — Je saluai de nouveau le Père La Pensée, dont la figure un peu ridée, mais vermeille, annonçait la santé, la satisfaction. Je lui en fis mon compliment. — Vrai, me répondit-il, ma figure me fait encore honneur; mais ce sont mes jambes, mes diables de jambes qui, après avoir parcouru tant d'étapes, me font à présent faux bond. La langue seule me reste; c'est un bel instrument assurément et je m'en sers le moins mal que je puis....

L'ancien militaire était entouré par les habitués de sa veillée, formant un groupe d'une vingtaine de personnes environ. Pendant qu'il parlait, chacun s'occupait, suivant son goût, d'un travail utile. Les uns teillaient le chanvre,

d'autres le filaient : les vieilles femmes tricotaient, les enfans, les coudes appuyés sur leurs genoux, attendaient avec impatience que leur vieil ami commençât ses histoires. Ce soir-là, le Père La Pensée crut devoir faire précéder ce qu'il avait à dire d'un petit discours qu'il jugea à propos de m'adresser, et que voici :

« Mes bons amis, je ne demande pas à
« Monsieur qui il est ; sa recommanda-
« tion se lit suffisamment sur sa figure ;
« et d'ailleurs, notre voisin ne l'accom-
« pagne-t-il pas ? mais, si je ne connais
« point Monsieur, ce que je regrette
« beaucoup, les honnêtes gens étant
« toujours bons à connaître, il n'y
« aura pas de mal que, moi, je lui ap-
« prenne quelque chose de ma personne
« afin qu'il ne soit point trop étranger
« dans notre réunion. » Je voulus ré-
pondre, le vétéran reprit : « Vous saurez,
Monsieur, que je suis un ancien mili-

taire, un vieux soldat, né dans ce village.

« Mes proches y cultivèrent long-temps, Dieu merci, leur petit domaine. Ils se sont retirés les uns après les autres de ce monde, pour en habiter un autre, meilleur sans doute, me laissant seul ici... sans parents... sans amis... — se reprenant : Quand je dis *seul*... on n'est jamais seul, sans parents ni amis, au milieu de ces braves gens... qui m'en tiennent lieu... » — Petits et grands, tendent les bras à l'ancien soldat. —

Ce tableau de la vieillesse unie à l'enfance me touche et me charme. Le vétéran reprend :

« Sans être riche, les auteurs de mes jours avaient une petite aisance ; ma pension, ma croix, tout cela réuni, me met à même de faire un peu de bien...

« J'avais quitté mon village à dix-huit ans ; c'était avant la révolution. Un diable de pays, sergent dans le ré-

giment Royal-Dauphin, prétendit que j'étais bel homme, et que le roi serait bien aise de me voir. — Je le crus et le suivis, à l'insu de ma famille. Mon père m'en a gardé long-temps rancune, et j'eus le malheur de le perdre jeune. Quant à ma mère, elle pleura long-temps et ne sécha ses larmes que lorsque son fils, plein de gloire, comme elle le disait, vint recevoir son dernier soupir... » — Ici, le Père La Pensée fit une pause. Tout le monde, les yeux fixés sur lui en silence, le regardait avec intérêt.

« J'avais alors montré mon uniforme dans plusieurs capitales où les Français promenèrent long-temps leurs victoires; mais aujourd'hui tout cela n'est que fumée; car qu'en reste-t-il? pas grand'chose; quelques souvenirs... pourtant, tout cela est là (il montre sa tête), dans cette vieille caboche grisonnée; et pour un ancien soldat, les retracer... ça fait plaisir encore... — » Se tournant de mon côté : « Avez-vous servi,

Monsieur ? — Oui, mon brave.... — Je n'ose pas vous demander si vous étiez des nôtres, à *Friedland*, à *Wagram*, à *Eylau* ? — J'étais à Eylau. — Eylau ! c'était ça une bataille !... Napoléon l'appelait celle des géans !

« Vous me rajeunissez de vingt ans ! continua le sergent avec enthousiasme en sautant sur ma main qu'il serra fortement. — Oh ! que je suis heureux ! s'écria-t-il , que je suis heureux !... puis, se calmant tout à coup et portant la main à son bonnet.... Mais à présent que j'y songe... Monsieur, était officier, mon supérieur peut-être ?... — Un humble fantassin, et non pas décoré comme vous... — » Le vieillard parut se remettre, il reprit peu à peu, son assurance : « Mon nom de *La Pensée* n'est qu'un sobriquet que mes camarades m'ont donné au régiment, parce que assez souvent je paraissais sérieux et pensif, en songeant à ma pauvre mère. Mon véritable nom est tout bonnement celui

de Pierre Dufour. Des malins m'ont bien dit quelquefois, pendant que j'étais au service, que ce surnom de *La Pensée* me porterait bonheur, parce que le maréchal de Catinat l'avait reçu de ses soldats; mais va-t-en voir s'ils viennent, Jean...

« C'est après avoir fait la guerre vingt-cinq ans, après un service actif de plus de trente, que je revins dans mon village où je ne tardai pas à rester le seul de ma famille.

« J'y ai vieilli à mon tour... et, depuis quelques années, à présent surtout que je commence à radoter un peu, j'ai prié ces bons amis de se réunir quelquefois le soir chez moi, avec leurs femmes et leurs enfants. — J'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup lu, beaucoup vu : je fais part aux uns des fruits de mon expérience, aux autres de ce qui peut les instruire... cela ne les amuse peut-être pas toujours.... » — De tous côtés on entend ces cris : — Si ! si ! Père La Pensée,

toujours! — « Je tâche, au reste, dans tout ce que je leur dis (que voulez-vous, c'est le faible d'un vieux militaire), de ne pas trop y mêler des combats et des batailles. »

— Les bonnes façons du vétéran et cette franchise naïve qui coulait de ses lèvres, me le firent, dès ce moment, aimer et respecter. Pendant tout le temps que je demeurai au village, j'assistai à ses veillées, m'occupant le jour de mes affaires, et le soir de l'entendre. Les contes du bon invalide et ses utiles leçons restèrent gravés dans ma mémoire. A mon retour à Paris, j'en formai le recueil que j'offre maintenant au public. Puisse-t-il le recevoir avec autant d'empressement que j'eus de plaisir à écouter celui dont je ne fais que transmettre aujourd'hui les intéressants récits.

A. E. D. S.

PREMIÈRE VEILLÉE.

L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ.

Vous qui m'écoutez, vous saurez d'abord que je faisais partie de la fameuse expédition d'Égypte.

Grenadier dans la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon de la 32^e demi-brigade, j'ai bien, je crois, autant qu'un autre contribué à sa conquête; ce que je ne vous dis pas pour me vanter pourtant. Les Français arrivèrent en Afrique au nombre d'une quarantaine de mille bons lurons, ayant Bonaparte à leur tête. L'amiral Brueïs, marin comme un poisson, brave comme César, conduisait la flotte

composée de plus de 400 bâtimens. Je m'en souviens comme si c'était d'hier : ce fut le 2 juillet 1798 que l'on aborda la côte et que nous débarquâmes. L'Égypte, que vous n'avez jamais vue, et que je me plais, moi, à vous faire connaître, pour votre instruction, me parut d'un aspect bien différent au reste de notre France ; vous pouvez m'en croire. Premièrement, ce pays, dont le sol a quelque chose de rougeâtre, est souvent plein de sable, et varie comme les saisons.

« Dans les mois de notre hiver, lorsque la nature, morte pour nous, semble avoir porté la vie dans ces climats, la verdure des prairies émaillées de l'Égypte, charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorans parfument l'air ; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau. L'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone ; car ce n'est partout qu'une

plaine terminée par des montagnes blanchâtres , et semées de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce pays ne présente plus qu'un sol fangeux ou sec et poudreux; que d'immenses champs inondés , de vastes espaces vides et sans culture; des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux et des buffles conduits par de misérables paysans nus et hâlés, hâves et décharnés; un soleil brûlant, un ciel sans nuage, des vents continuels, plus ou moins violents.» C'est M. Malte-Brun qui dit tout cela, et je l'ai vérifié sur les lieux. Beaucoup de monuments antiques, des villes debout ou en ruines, attestent la grandeur des souvenirs de cette contrée jadis si renommée.

ALEXANDRIE.

« Parmi les lieux de nature à produire l'étonnement, il en est peu qui

réunissent autant de moyens qu'*Alexandrie*. Le nom de cette ville, qui rappelle le génie d'un homme si étonnant (Alexandre-le-Grand), le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées, l'aspect du lieu qui présente une physionomie si pittoresque ; ces palmiers qui s'élèvent en parasol ; ces maisons à terrasses qui semblent dépourvues de toits ; ces flèches menues et grêles des minarets qui portent une balustrade dans les airs ; tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre ? Une foule d'objets divers vient l'assaillir par tous les sens. C'est une langue dont les sons âpres effraient son oreille ; ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, ornés de barbes et de moustaches ; ce faisceau d'étoffes roulées en plis sur une tête rase ;

ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; ces pipes de six pieds, dont toutes les mains sont garnies; et ces hideux chameaux qui charient l'eau dans un sac de cuir; ces ânes sellés et bridés, qui portent légèrement leurs cavaliers en pantoufles, et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats; enfin cette foule immense de chiens errants dans les rues, et ces espèces de fantômes ambulants, qui sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte tout entier à ses sens, l'esprit de l'observateur est nul pour la réflexion. Ce n'est qu'après être arrivé à la ville, quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, on peut considérer avec attention ces rues étroites et sans pavés, ces maisons basses et dont les jours rares sont marqués par des treillages; ce peuple maigre et noirâtre qui marche

nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'on remarque sur tous les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, font soupçonner le règne de la violence, et la défiance de l'esclavage. Mais un spectacle qui bientôt vient absorber toutes les idées, ce sont les vastes ruines qu'on aperçoit éparses du côté de la terre. Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de détours qui formaient l'enceinte d'Alexandrie. Le sol se trouve couvert des débris de leurs sommets : des pans entiers sont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés et les pierres rongées, défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits séparés par des murs, encombré, semé de colonnes anciennes de tombeaux modernes, de palmiers,

de nopal , et où l'on ne trouve de vivant que des chacals , des éperviers et des hiboux. »

Ce n'est plus M. Malte - Brun qui parle ainsi , c'est M. de Volney ; et , comme à M. Malte-Brun , je me suis encore convaincu , par moi-même , en passant par Alexandrie , que M. de Volney avait raison.

LES MAMELUCKS.

Pendant le séjour que je fis en Égypte , je fus frappé surtout de la différence qui existe entre les mœurs des peuples de ces contrées et les nôtres , auxquelles elles ressemblent si peu. Si j'étais un savant , je vous conteraïs cela avec tous les détails de la science ; mais , dans mon ignorance , je ne puis que vous rapporter quelques traits tout bonnement dits à ma manière.

Les Mamelucks , divisés en vingt-quatre classes , semblaient , à notre arrivée , être les maîtres de l'Égypte ; chaque classe

avait un chef puissant, ayant à sa solde une cavalerie légère, intrépide et nombreuse. Il faut vous dire que cette cavalerie se compose et se recrute sans cesse de jeunes esclaves blancs et noirs, achetés sur tous les points du globe. Ces esclaves sont élevés avec soin dans la maison de leurs maîtres dont ils deviennent la force, l'appui et souvent les successeurs.

Deux beys ou chefs, plus puissants que les autres, étaient, par leur fortune et leur état militaire, en quelque sorte, souverains de l'Égypte et maîtres du gouvernement.

Le pacha, envoyé de Constantinople, n'avait que l'ombre du pouvoir. Il habitait la citadelle du Caire où était son palais. Les Égyptiens se trouvaient divisés en plusieurs classes, et le *miri* ou impôt, toujours arbitrairement perçu dans ces contrées, pesait principalement sur les *fellaks* ou paysans laboureurs auxquels on confiait la culture des terres.

Ces paysans, après d'abondantes mois-

sons, recueillies péniblement, manquaient souvent du nécessaire, tant étaient grandes, à leur égard, les exactions des agents du pacha, ou, pour mieux dire, des Mamelucks. Les terres, en Égypte, appartiennent au fisc; aussi le peuple cultivateur ne s'y attache-t-il point.

Quand nous arrivâmes, ce pays offrait un tableau peu flatteur de grandeur déchue et de misère croissante; c'est peut-être aussi la cause de la paresse naturelle des habitants de l'Égypte. En général, les Égyptiens ont toujours été un peuple indolent, et que la chaleur du climat dispose continuellement à l'oisiveté.

Je crois pourtant que, si les terres eussent été la propriété personnelle des fellaks, ou paysans laboureurs, on n'en verrait point autant sans culture. Le cultivateur, dans tous les lieux où il s'est établi en Égypte, ne défend pas plus ses fruits ou ses graines contre les voleurs

de tout genre, qu'il ne les défend contre les crues du Nil ou les oiseaux du ciel.

J'ai vu souvent, dans nos rondes autour du Caire, des âniers, les premiers venus, se jeter dans des champs d'oignons ou de concombres, dans des jardins semés de légumes; en enlever tout ce qu'ils trouvaient, et revenir paisiblement à la ville, chargés de leur butin, sans que ce brigandage, presque continu, fût réprimé par l'autorité locale qui, à son tour, venait demander au malheureux paysan son *miri*.

Avant notre arrivée, les *fellaks* conservaient le droit de cultiver les terres qui leur avaient été cédées par les Mamelucks, moyennant les grosses redevances qu'ils leur payaient; mais il leur était défendu de les transmettre à leurs enfants, encore moins de les vendre; enfin ils ne pouvaient en disposer d'aucune manière.

Je me suis laissé dire, à ce sujet, que les paysans égyptiens n'ont jamais eu

d'autres propriétés que leur chaumière, quelques bestiaux utiles au labourage, leurs charrues et des terrains de fort peu d'étendue, situés autour des villages qu'ils habitent. Il paraît qu'on les a toujours considérés comme de simples journaliers employés, pour leurs maîtres, aux travaux de la campagne, ou des métayers qui cultivent les terres des autres.

Pendant l'occupation de l'armée française, cet état de choses changea un peu. Les fellaks furent plus heureux; mais je crains bien aujourd'hui que les exigences de Méhémet-Aly, leur gracieux souverain, auquel il faut des masses énormes de coton et d'indigo, pour alimenter son commerce et son trésor, ne rende leur condition pire qu'elle n'a jamais été.— Mais revenons à nos moutons.

Si je vous faisais part de tout ce que j'ai vu en Égypte, de ce qu'on m'a raconté, de ce qui m'a le plus étonné,

vous partageriez peut-être mon admiration pour ce pays... — Oh! parlez! parlez! s'écrient les auditeurs du Père *La Pensée*, nous avons tant de plaisir à vous entendre!...

Le vétéran se recueillit deux minutes, et continua :

— Quand nous nous avançâmes sur cette terre, si pleine de souvenirs, chaque objet parut nouveau, singulier et grand à tous les yeux; pour ma part, je ne pouvais, quoique je chargeasse mon fusil, haletant de fatigue et tout en nage, la chaleur était alors à plus de 35 degrés me dispenser de contempler avidement en courant ce qui m'entourait. Le fleuve majestueux, qu'on appelle le *Nil*, fait de l'Égypte une vallée fertile par les crues périodiques qui l'arrosent et la couvrent d'un utile limon.

Sur ce sol dégénéré on remarque de tous côtés des monuments en ruines et d'anciens canaux à moitié comblés, qui conduisaient les eaux du fleuve. Les

palais, les temples, en poussière ou en ruines, sont en grand nombre et couvrent la terre. Les vestiges de *Memphis*, berceau et tombeau des pharaons, dont on ne voit, près du Nil, que des restes presque effacés, attestent la fragilité humaine et les destinées des empires. Qui n'a entendu parler de ces fameuses pyramides, rangées presque sur une seule ligne, dans le désert, sur la route de Gyzeh, à peu de distance aussi du Nil ? On en compte onze.

Les trois principales sont d'une dimension considérable. Une d'elles a près de 500 pieds d'élévation; 600 pieds forment sa base.

Tout près de là, se voit encore, au-dessus des sables, le sphinx colossal, dont la tête haute se remarque de loin, semblable à une vieille tour.

Les productions végétales de l'Égypte fournissent beaucoup de légumes et de blé communs à nos climats. Les

dattes, le raisin, la canne à sucre, s'y trouvent en abondance.

La récolte du coton offre les plus grandes ressources; beaucoup de fleurs odorantes y croissent, et la rose fournit des essences précieuses. J'entendais toujours parler du *henneh* que les femmes, aimant la toilette, recherchent avec passion; je fus curieux de voir l'arbrisseau qui le produit. Ses fleurs croissent à l'extrémité des branches et se déploient en grappes comme celles du *lilas*. Toutes les dames égyptiennes portent de ces fleurs en bouquet sur leur poitrine, et en garnissent les coussins du meuble appelé *divan*, sur lequel elles reposent continuellement. Les feuilles du *henneh*, réduites en poudre, servent à composer une pâte avec laquelle les femmes se teignent les ongles et la paume des mains, les orteils et la plante des pieds. Cette pâte laisse sur la peau une teinte *rouge-orange*; elle est indispensable à la toilette des dames,

et l'on en fait un commerce assez lucratif.

Le manque de prairies empêche la multiplication des bestiaux ; on est obligé, pendant l'inondation du Nil, de les réunir dans des étables. On y voit des moutons, des brebis, des ânes, des mulets, des chameaux. Les Mamelucks entretenaient, à notre arrivée, une belle race de chevaux arabes propres à la selle.

Les buffles ou bœufs sont très-nombreux ; on y voit des animaux féroces , tels que le chacal, la hyène, l'hippopotame et le crocodile habitent le Nil. Ces derniers animaux abondent dans la Haute-Égypte ; et les îles les plus voisines des cataractes sont quelquefois entièrement couvertes de troupeaux de crocodiles qui y déposent leurs œufs.

Vous allez savoir maintenant quel fut notre début dans ce pays où nous étions arrivés , comme je crois vous l'avoir dit, le 2 juillet 1798. Toute l'armée,

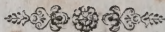
dans des bateaux , descendit peu à peu sur la plage , et alla se former en bataille.

Les Français, en arrivant, saluèrent avec enthousiasme la terre où Bonaparte leur avait promis la *victoire et des richesses*.

Une proclamation fut lue en tête de tous les corps ; j'en pris ma part, l'arme au bras et le nez au vent.....

Mais nous en resterons là , si vous le voulez bien pour aujourd'hui ; demain je reprendrai ce récit qui vous amusera peut-être.

— Je ne manquai pas de retourner chez le *Père La Pensée*, qui reprit en effet comme vous le verrez, le fil de son discours.



DEUXIÈME VEILLÉE.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

« LA première ville que vous allez rencontrer , nous dit Bonaparte , a été bâtie par Alexandre ; nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs , dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Chacun alors se crut maître de la terre qui le portait : cependant il fallut en rabattre.... Nous avançâmes. Bientôt nous parûmes à une portée de fusil d'Alexandrie , et , peu après , nous en devînmes maîtres.

La route du Caire nous était ouverte.

Le général en chef, persuadant autant par la parole que par son épée, nous fit encore une belle proclamation pour nous encourager à bien faire. Les Mamelucks se présentaient au nombre de plus de 6,000 cavaliers, sans compter leurs auxiliaires, les Arabes; ils semblaient vouloir nous disputer le chemin de leur capitale.

Nous étions au 23 juillet. A 2 heures du matin, toutes les divisions se mirent en mouvement; celle de Desaix, marchant en avant, comme à l'ordinaire, aperçut à la pointe du jour un parti de 500 cavaliers envoyés sans doute en reconnaissance, et qui se repliaient sans cesser d'être en vue, jusqu'au moment où les Français arrivèrent en présence du gros de leur armée.

Lorsque le soleil parut, nous fîmes tous halte pour saluer les Pyramides qui s'offraient alors pour la première fois à nos regards étonnés.

— « Soldats, dit Bonaparte, (dont la

figure , naturellement pâle , s'anima tout à coup) aux troupes qui l'entouraient : Vous allez combattre aujourd'hui les tyrans de l'Égypte; songez que du haut de ces monuments , quarante siècles vous contemplent. »

Ces paroles firent l'effet de la poudre à canon ; tout le monde voulut marcher à l'ennemi.

Bonaparte nous forma en bataille.

Notre ligne était très-étendue , afin de présenter plus de feux aux Mamelucks.

Les généraux *Regnier* et *Desaix* furent envoyés sur la droite pour couper la retraite de la Haute-Égypte à nos adversaires , et toutes les dispositions prises pour vaincre.

Les ordres n'avaient pas encore été transmis aux différents corps par le général en chef , que les Mamelucks s'ébranlèrent pour tomber sur nous. Plusieurs masses d'inégales forces se dirigèrent sur les généraux *Desaix* et

Regnier. Arrivés à portée de fusil, les Mamelucks exécutèrent une charge furieuse, après s'être formés en deux colonnes qui opérèrent séparément : la première vint tomber sur l'aile gauche de *Regnier*, et la deuxième sur celle de *Desaix*; mais nos soldats qui les attendaient bravement et avec sang-froid, firent sur eux un feu roulant, si bien dirigé, que le champ de bataille se couvrit en un instant de leurs morts. Les Mamelucks, ainsi arrêtés, surpris, furieux, mais non découragés, voulaient longer la face du carré de la division *Regnier* pour tomber sur la gauche de *Desaix*. Le général *Belliard* qui commandait la 21^e légère, dans cette division, attendit à dix pas la charge des Égyptiens pour commencer son feu : son premier rang présentait la baïonnette, le second tirait. La fusillade devint si vive, que l'ennemi se vit forcé de se jeter entre les deux divisions et reçut la grêle de balles qui partaient de leurs rangs.

Toutefois les deux carrés français, au moyen de cette manœuvre, se trouvaient enveloppés et attaqués de tous côtés par cette nuée de Mamelucks qui cherchait à enfoncer les carrés , à quel prix que ce fût : leurs efforts demeurèrent inutiles.

La mitraille de notre artillerie, une fusillade continuelle, et de savantes manœuvres , les mirent en vingt minutes dans un désordre complet. L'armée musulmane s'éloigna des deux divisions pour se précipiter sur le village de Biktil, où se trouvaient quelques uns de nos soldats qui avaient été y chercher des vivres.

Les Mamelucks, terrassés par les divisions déjà citées, crurent avoir meilleur marché du peu de troupes réunies au village, où pourtant on avait envoyé du renfort, car ma compagnie en faisait partie. A leur entrée dans le village, où chaque maison était devenue une forteresse pour les Français , la cavalerie du

bey fut accueillie par un feu terrible, sans cependant la mettre en déroute.

Bientôt le plus fort de l'attaque se porta sur le village. Des Mamelucks réunis à leurs auxiliaires y pénétraient par tous les endroits accessibles ; le gros de leur cavalerie nous tenait tête d'un autre côté.

Bonaparte , qui entendait son affaire , et qui voyait tout, rallie son armée ; les divisions *Menou* et *Bon* reçoivent de nouveaux ordres ; on forme un carré impénétrable qui ne présentait plus néanmoins que trois hommes de hauteur.

On s'avance vers Embabeck.

Le général Bon , qui commandait la division *Menou*, tenait la plaine ; les Mamelucks avaient quitté leurs retranchements pour se déployer contre nous avec une nouvelle rage ; le brave *Rampon* s'avançait au pas de charge pour nous soutenir.

Quarante canons étaient dirigés sur

notre armée par l'ennemi ; leurs batteries et deux de leurs chebecks embossés sur le Nil, tiraient sur notre flanc gauche ; et l'attitude du carré formé par nos intrépides grenadiers, qui faisaient sur les Mamelucks un feu roulant et sans relâche, ne servait qu'à les rendre plus furieux. Il y eut de part et d'autres des combats partiels et des actions d'éclat. Les Mamelucks étaient comme des enragés. Après avoir reçu à bout portant les décharges de nos feux de bataillons et de notre artillerie, ils venaient expirer sous le fer de nos baïonnettes.

Nos mouvemens calmes et bien combinés , nous valurent la victoire. L'ennemi ne put nous résister davantage et gagna la Haute-Égypte avec son général Mourat-Bey, qui perdit trois mille hommes , quarante pièces d'artillerie, grand nombre de tentes et de bagages, plus de cinq cents chameaux, des chevaux arabes magnifiques et richement équipés. Ceux d'entre nous qui furent assez heureux

pour faire des prisonniers recueillirent un riche butin, car la plupart des Mamelucks étaient porteurs d'armures d'un grand prix, d'un beau travail et avaient de belles ceintures garnies de pièces d'or. Pour moi, au lieu de butin, je reçus dans la mêlée un solide coup de lance d'un Bedouin, et, si je n'en mourus pas, ce fut un miracle. Victor, jeune tambour de la compagnie, qui se trouvait près de moi alors, tira son briquet et me défendit de son mieux. Sa caisse était défoncée, il ne la battait plus ; mais il chargeait l'ennemi à grands coups de sabre. L'enfant de giberne alla chercher un élève de M. *Larey* (1) qui vint me ramasser sur le champ de bataille ainsi que quelques autres. On me plaça sur un âne. J'arrivai sous l'ombrage de quelques palmiers où était dressée une large tente qui avait servi au général

(1) M. *Larey*, qui vit encore, était chirurgien en chef de l'armée d'Orient.

ennemi. On s'occupait déjà de scier des bras et des jambes; je fus pansé, puis placé à côté d'un camarade, sur une espèce de matelas d'un beau tissu formé de jones arrachés au Nil.

Des cris d'allégresse se faisaient entendre de tous côtés.

L'armée victorieuse, bivouaqua le soir de la bataille autour du village d'*Embabech*.

LE CAIRE.

Le lendemain, les blessés furent transportés à la ville dans un superbe hôpital que M. Larey venait de faire préparer. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Bonaparte, avant de faire son entrée au *Caire* à la tête de l'armée, y avait seulement envoyé pour en prendre possession, quelques centaines de soldats qui ne trouvèrent aucune opposition de la part d'une population immense, tant

Bonaparte comptait déjà sur sa fortune et la terreur de son nom.

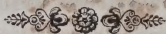
Mon séjour assez long dans cette capitale, me permit de la bien voir. Elle me parut, sinon belle, au moins forte, riche et grande. Ses rues sont très-étroites. Dans quelques unes, les balcons de deux maisons opposées se touchent exactement; les quartiers de cette ville sont au nombre de cinquante-trois. On compte cinq principales places; la plus grande est aussi étendue que le Champ-de-Mars à Paris. Pendant la crue du Nil, elle forme un bassin considérable qui se couvre de barques; la nuit, ces barques offrent le coup d'œil le plus pittoresque, à raison de la quantité de lanternes dont elles sont couvertes. De mon temps, le Caire possédait plus de deux cents mosquées ou églises musulmanes. Une de ces mosquées, la plus magnifique en architecture moresque et en décorations intérieures, se nomme *Sultan-Hassan*.

La citadelle, résidence habituelle du pacha ou vice-roi, est un édifice considérable où ce prince occupe un logement somptueux. On y voit encore le fameux puits de Joseph, percé à trois cents pieds de profondeur au niveau du Nil qui l'alimente de ses eaux.

Pendant notre occupation, on ne comptait au Caire pas moins de trois cent mille habitants répartis dans vingt-six mille maisons. Beaucoup de négocians étrangers y faisaient leurs demeures et paisiblement leur commerce. On y comptait encore quinze cents cafés ou lieux publics.

Ma blessure ne tarda pas à se guérir. Trente jours suffirent pour me mettre en état de reprendre mon service; mais, pour mon malheur, j'avais une assez belle écriture; j'allai, en sortant de l'hôpital, travailler chez mon quartier-maître, ce qui nuit toujours à l'avancement. Je restai ainsi au Caire pendant plusieurs mois, menant la vie d'un petit pacha,

entouré d'esclaves à mes ordres , sans m'inquiéter de nos revers ou de nos succès..... Nouvelle Capoue , la ville égyptienne me serait devenue fatale si, enfin , mon capitaine ne m'eût réclamé à la compagnie. Après que j'eus goûté toutes les douceurs bourgeoises d'une vie orientale, je partis donc, et je l'avoue, ce ne fut pas sans quelque regret. Pourtant j'étais jeune et Français; ma part de gloire me tenait au cœur..... Vous saurez le reste, mes bons amis, à notre prochaine réunion.



TROISIÈME VEILLÉE.

BONAPARTE ET LA MER ROUGE.

Mon bataillon venait d'être désigné pour faire partie de l'expédition que le général en chef avait résolu d'entreprendre lui-même dans la Haute-Égypte : il voulait s'y créer un point d'appui, en s'emparant de la ville de Suez. Nous partîmes le 25 décembre, bien accompagnés. Il y avait avec nous des savants et des géographes. Nous arrivâmes le soir même au lac des Pèlerins et nous bivouaquâmes dans le désert. Deux jours après, nous étions à Suez, sans avoir été obligés de tirer un coup de fusil.

Bonaparte reconnut aussitôt la ville, le port, ce qui l'entoure, et ordonna tout ce qu'il fallait pour lui assurer ce poste. Nous allâmes ensuite traverser la mer Rouge à un gué qui n'est praticable qu'à marée basse, pour nous rendre au lieu que les Arabes nomment *les sources de Moïse*; c'est là que se trouve encore, assurent-ils, le rocher que le prophète frappa de sa baguette pour en faire jaillir de l'eau. Les sources de Moïse sont au nombre de cinq et s'échappent en bouillonnant des sommets de divers petits monticules de sable; l'eau en est de médiocre qualité. On aperçoit dans cet endroit les restes d'un aqueduc de construction moderne, qui conduisait cette eau dans des citernes près de la mer, à la distance de trois à quatre lieues des sources.

Pendant que nous revenions à Suez, le général Bonaparte et son escorte firent éprouver le sort de Pharaon et de son armée, poursuivant les Israélites

qui traversaient, à pied sec, la mer rouge.

Le gué que nous avions passé le matin sans difficulté, ayant été envahi par la marée montante, l'eau le recouvrait entièrement.

On fut obligé de se diriger vers le fond du golfe; mais le guide qui nous conduisait, ayant mal fait son calcul, l'eau nous gagna malgré nous.

Bonaparte et sa suite coururent le risque d'être emportés par la mer et la rapidité des vagues.

Bien en prit au général, qui était le plus avancé, de se laisser porter sur les épaules larges et robustes de l'Arabe, unique cause du danger.

Notre chef, de retour à Suez, fit toutes ses dispositions et ordonna des travaux qui devaient servir à la continuation de l'ancien canal abandonné.

Après cette petite excursion, je fis partie du corps d'opérations du général Desaix; je participai à quelques com-

bats partiels livrés aux Mamelucks et aux Arabes du désert , puis je revins au Caire où je m'informai du brave jeune homme qui m'avait sauvé la vie.

VICTOR , LE PETIT TAMBOUR.

Depuis long-temps, Victor manquait à l'appel, et ça me faisait peine; après bien des recherches , j'appris que, dans une expédition dirigée vers les sources du Nil, plusieurs des nôtres (c'étaient des soldats qui en avaient fait partie qui racontaient cela), en traversant le fleuve avec Victor, des crocodiles, gros comme des éléphants les ayant aperçus, se jetèrent sur lui et les camarades, et n'en firent qu'une bouchée. Eux-mêmes, disaient-ils , n'avaient évité à la dent cruelle des monstres que par un effet de la Providence.

La reconnaissance me faisait un devoir de plaindre l'intrépide Victor; aussi, me plaignis-je amèrement du sort qui

m'enlevait un ami , un vaillant frère d'armes.

Déjà bien du temps s'était écoulé depuis notre entrée en Égypte.

Une nouvelle blessure que je reçus à la poitrine me renvoya au Caire. J'y guéris en m'occupant encore, pour me refaire, chez mon quartier-maître.

Un jour que j'y travaillais avec une sorte d'application , collé sur mon papier et tout entier à mes fugitives réflexions , je me sentis tout à coup frapper sur l'épaule ; je me retourne et je vois... Devinez qui ?... Victor ! ce jeune tambour à qui je devais tant. J'eus peine à le reconnaître d'abord , parce qu'il avait endossé le costume des Mamelucks et faisait partie de l'escadron de cette arme que Bonaparte venait de former. Victor, par un de ces coups du Ciel , qui n'appartiennent qu'à Dieu , avait échappé aux dents voraces des crocodiles et des mains rapaces et barbares des Bedouins.

Victor , en quittant le désert, dont il racontait des merveilles, était rentré au Caire , cousu d'or.

Ce jeune homme sortait pourtant d'esclavage; un bon Turc de Damas , disait-il, un marchand colporteur, l'avait acheté aux Bedouins et traité presque à la française. Après avoir visité toutes les tribus arabes avec lui, un beau matin, il l'avait planté là pour aller rejoindre un de nos détachements avec lequel il revint au chef-lieu de nos opérations.

Tout ce que Victor me dit des peuples nomades qui habitent sous des tentes, comme nos anciens patriarches *Abraham*, *Isaac* et *Jacob*, est assez curieux pour que je vous en entretienne.

C'est mon petit tambour qui parlera. Je ne changerai rien ni à sa manière de conter, ni à son récit.

**L'ESCLAVAGE D'UN SOLDAT, RACONTÉ PAR
LUI-MÊME.**

« Vous avez appris sans doute, mon

camarade , nos courses aventureuses et nos exploits sur le Nil ?

Si j'étais gascon, je vous en ferais voir de *grises*. Mais je suis enfant de Paris, point menteur et Français : à ces titres, je ne vous dirai que la vérité, rien que la vérité.

Écoutez plutôt.

Après avoir remonté le Nil, à la poursuite de l'ennemi ; moi , battant toujours ma caisse , de façon à effrayer tout le genre humain , les autres tirant sur des Mamelucks , des Bedouins ou des oiseaux que nous mettions en fuite et retrouvions plus loin ; consumant ainsi chaque jour , sans gloire et sans profit, nos vivres et nos munitions, nous fîmes notre première halte , un peu moins nombreux que lorsque nous partîmes.

L'endroit où nous étions arrêtés, offrait une suite de petites îles de verdure, coupées çà et là de ruines antiques. On n'y apercevait aucun habitant ; le

chant seul de quelques oiseaux en interrompait le silence.

Le commandant, homme de cœur et de raison, après avoir réuni toute la flottille, ordonna le débarquement dans le lieu le plus pittoresque. Pour ajouter au tableau ravissant qui se déroulait devant nous, on entendait au loin le bruit cadencé et sonore d'une grande chute d'eau, qui produisait l'effet de l'orgue d'une cathédrale, que l'on accorde. Chacun faisait son commentaire. Les uns prétendaient (ceux-là étaient les moins *savants*, quoiqu'ils fissent les *malins*) que c'était le bruit du fameux saut du *Niagara* (1), qui était à plusieurs milliers de lieues de nous; d'autres, (et on pouvait croire qu'ils avaient raison)

(1) C'est le nom que l'on donne à la partie du fleuve Saint-Laurent qui est entre le lac Érié et le lac Ontario, dans le Haut-Canada. C'est la plus grande cataracte de l'univers : elle tombe d'une hauteur de 150 pieds sur un développement de 2,000 : on l'entend de quatre lieues.

que c'était une des chutes du Nil. Une expédition, par petits détachements, fut ordonnée pour aller reconnaître le pays. Nous avions chacun un guide. Nous suivîmes un moment celui qui était avec un de nos pilotes.

La barque où je me trouvais remonta doucement le fleuve, tandis qu'un autre détachement le côtoyait par terre, à une certaine distance. A la moindre rencontre, nous devions faire feu de nos armes pour avertir nos compagnons. Nous voguâmes ainsi pendant quelque temps tout autour de plusieurs petits îlots embaumés, dont les ombrages frais et gracieux captivaient les sens, et au milieu de mille oiseaux au plumage brillant, qui nous charmaient par leur caquet. Mais un spectacle plus curieux nous attendait. Arrivés à un certain endroit embarrassé de roseaux, nous aperçûmes d'assez loin encore, une quantité de petits crocodiles; à notre approche, ils firent mille gambades, comme si,

par leurs joyeux ébats, ils eussent voulu fêter notre arrivée. Craignant de nous en voir entourés, nous prîmes une autre direction.

Nous étions fatigués, la chaleur était accablante, l'air épais; le sommeil appesantissait nos paupières. Notre officier fit arrêter la barque : on descendit. On chercha un gué, pour se rendre à pied, dans une de ces îles enchanteresses qui s'offraient à nous. On y admirait des dattiers chargés de fruits, des arbres magnifiques. Pour y arriver, il fallait traverser des joncs marins et d'autres herbes aquatiques..... J'avance le premier. A peine mon pied est-il posé, qu'un énorme crocodile, un animal sans pareil, long peut-être de trente pieds, ouvrant une gueule énorme, s'avance pour me happer; je tenais l'instrument de mon métier et encore à la vie; je pousse en avant, et bats avec un bruit effrayant.. Le monstre ! il n'en tient aucun compte ! et allait ne faire qu'une bouchée du tam-

bour et de sa caisse, si, faisant un effort incroyable sur moi-même, je n'eusse à l'instant, pris mes jambes à mon cou, gagné la rive du fleuve fangeux et détalé au loin avec une vitesse de lièvre.

Ce fut ainsi que j'abandonnai mon poste, je le dis à regret; mais il y a dans la vie de malheureux moments !.....

Tandis que je m'éloignais de toute la légèreté de mes jambes et de ma tête, nos braves camarades s'unissaient contre mon ennemi; et leurs balles protectrices vinrent me siffler aux oreilles.

Ce premier mouvement de crainte satisfait, et après un quart d'heure d'une marche d'oiseau, je m'arrêtai; puis je cherchai à m'orienter, en considérant le burlesque équipage dont la magnificence du fleuve venait de me gratifier. Couvert de limon, de roseaux et de petites fleurs bleues, je ne ressemblais pas mal, peut-être, au dieu dont je venais d'abandonner un peu brusquement l'hu-

mide demeure, pour me soustraire à la dent rapace d'un de ses enfants.

Je me demandais en délibérant tout seul comment j'allais faire pour rejoindre le détachement dont j'étais tambour quand, tout à coup, je me vis entouré par quatre Arabes bedouins, qui ne me laissèrent pas achever ma délibération. Sans plus de cérémonies, les mal-honnêtes ! il me jetèrent sur le corps une espèce de filet, comme s'ils eussent voulu prendre un poisson.

Dans le moment, je ne savais pas trop ce que j'étais moi-même.

Les Bedouins m'ayant roulé dans leur prison à mailles, me chargèrent sur leurs épaules. Porté rapidement de la sorte vers un groupe de palmiers, où plusieurs de leurs confrères se trouvaient, je fus assis brusquement sur un chameau où je me sentis attaché. L'un de mes ravisseurs se mit à côté de moi ; et bientôt je compris, au disloquement de tous mes membres, que le quadrupède

et son maître fuyaient vers le désert, avec la rapidité du vautour qui emporte sa proie.

Le Bedouin qui me faisait si lestement courir la poste, était un voleur qui en volait un autre : c'était l'un des quatre Arabes qui m'avaient enlevé. Ses camarades le voyant prendre les devants aussi précipitamment avec leur capture, se mirent à sa poursuite. Je les entendais, dans leur baragouin, crier comme des diables après lui ; mais, plus alerte qu'eux, il les laissa bientôt prêcher dans le désert. Cependant le dromadaire qui m'emportait si rapidement, malgré ses larges pieds, vers le soir ne pouvait plus aller, et moi, j'étais devenu si faible, que je me trouvais mal. Le Bedouin, dans ce moment, fut rejoint par ses associés qui m'arrachèrent violemment de ses mains.

Je vis l'instant que, pour se mettre d'accord tous les quatre, ils allaient

faire, avec leurs sabres, quatre parts de ma débile personne.

Ils se ravisèrent pourtant, et bien m'en advint : après quoi ils continuèrent leur route.

Mes bourreaux stationnèrent encore dans un désert immense où l'on ne voyait que le ciel et les ondulations continues d'une mer de sable, qui s'étendait à perte de vue. Les Bedouins se prirent de nouveau à se quereller en me tirant par les quatre membres, sans s'inquiéter de ce que je devais souffrir. J'étais mourant et dans un état pitoyable : ce que remarquant à la fin, ils me donnèrent du lait à boire, d'une de leurs chamelles. Ils me parurent aussi s'être mis d'accord sur ce qu'ils devaient faire de moi ; puis ils dressèrent leur tente, afin de se reposer le reste du jour, qui bientôt allait finir. Encore tout couvert des beaux présents du fleuve, il n'y avait véritablement que

des Bedouins qui pussent être tentés de me dépouiller.

Cependant c'est ce qu'ils essayèrent lorsqu'ils se crurent assez enfoncés dans le désert pour n'avoir rien à craindre de la poursuite des Français.

Malgré ma faiblesse et ma taille peu avantageuse, puisque je n'ai encore que quinze ans, je ne voyais pas approcher le sabre ou la lance des Bedouins près de mes côtés, sans faire des grimaces de possédé, qui, loin de les effrayer, ne servaient qu'à exciter leurs rires. Ils finirent par m'attacher les pieds et les mains, après m'avoir mis tout nu. J'avais de l'or dans une ceinture; il provenait de nos victoires sur les Mamelucks, dont j'avais pris ma bonne part. Cet or leur fit pousser mille cris de joie.

Les quatre voleurs se le partagèrent. Vint ensuite le tour de mes vêtemens qui s'étaient séchés, et dont ils s'affublèrent burlesquement, ainsi que de mon briquet.

Quant à mes baguettes garnies en argent, et qui pendaient encore à ma bufféterie, ils les prirent, en jouèrent sur mon ventre, comme s'il eût été une caisse de tambour, en se moquant de moi et poussant des éclats de rire féroce. Enfin, je demeurai ainsi nu; mes persécuteurs me donnèrent seulement un morceau de grosse toile rayée de bleu, pour passer autour de mes reins. Dans ce piteux état, brûlé par le soleil et haletant de fatigue, ils me délièrent les jambes, mais non les mains, qu'ils rattachèrent à une corde passée au cou d'un de leurs dromadaires. Dans cette situation, ils m'obligèrent à les suivre, quoique je pusse à peine me soutenir et que je tirasse une longue langue, rouge de lassitude et de soif : quand je bronchais, l'un de mes ravisseurs me lardait avec sa lance, tandis que le chameau me traînait dans le sable. Heureusement pour moi que c'était la nuit que nous cheminions, autrement je n'en serais jamais revenu.

Enfin , après huit heures d'un supplice inoui , sans boire ni manger , nous arrivâmes à un camp composé d'environ cinq cents tentes , placées près d'un large puits , dans un petit *oasis* , ou plaine de verdure de quelques centaines de toises.

Nous fûmes aussitôt entourés par la population nomade ; les femmes , les enfants , m'eurent bientôt contemplé en ricanant ; et , chacun , après m'avoir invectivé dans son langage barbare , vint me pincer , me piquer avec des lances ou des instruments de fer , légers comme des aiguilles.

LE DÉSERT ET LES BEDOUINS (1).

Malgré mes souffrances , je ne pus me dispenser de contempler le bizarre ta-

(1) Les Bedouins sont des Arabes habitant les vastes déserts qui s'étendent depuis les confins de la Perse jusqu'aux rivages de Maroc. Quoique

bleau que j'avais sous les yeux. — Les tentes, la plupart d'un tissu de poil

divisés par sociétés ou tribus indépendantes, souvent même ennemies, on peut cependant les considérer tous comme un même corps de nation, composé de plus de deux millions d'individus. La ressemblance de leur langue est un indice de cette fraternité. Les Bedouins sont purement pasteurs, vivant du produit des troupeaux, de quelques dattes, de chair fraîche ou séchée au soleil, et que l'on réduit en farine; il y en a qui ensemencent quelques terrains, et joignent le froment, l'orge et même le riz, à la chair et au laitage. Le désert est presque partout aride et stérile, à l'exception de peu d'endroits appelés *oasis*, qui forment des îles de verdure. Il existe pourtant de temps immémorial, des espèces de puits ou citernes placées sur les lignes que suivent les caravanes, comme celles qui vont à la *Mecque*. Le sol, en beaucoup de parties, est inégal. Tantôt, c'est une étendue immense d'un désert plat, composé d'un sable poudreux et grisâtre, extrêmement fin; une autre fois, ce sont de légers monticules, des plaines onduoyantes, remplies de petits cailloux; par intervalles, quelques monts pierreux, parsemés de peu d'arbres rabougris et de plantes très-rares.

noir , attachées avec des piquets, étaient séparées les unes des autres et distri-

Pourtant il est de fait que, dans plusieurs cantons du désert les moins éloignés des pays habités, en creusant de 6 à 20 pieds de profondeur, on trouve de l'eau, saumâtre il est vrai et peu agréable. Toutefois il semble que Dieu ait voulu, dans ces solitudes affreuses, donner à l'Arabe un compagnon pour l'aider et le dédommager de son isolement des autres hommes. Le chameau est ce compagnon. Cet animal a un tempérament aussi dur et aussi frugal que le sol est ingrat. Aucun ne présente une analogie si marquée et si exclusive à ce climat. Voulant que le chameau habitât un pays où il ne trouverait que peu de nourriture, Dieu l'a conformé en conséquence. Il lui a placé une petite tête sans oreilles au bout d'un long cou sans chair; il a ôté à ses jambes et à ses cuisses tout muscle inutile pour les mouvoir; enfin, il n'a accordé à son corps desséché que les vaisseaux et les tendons nécessaires pour en lier la charpente. Le chameau est muni d'une forte mâchoire, pour broyer les plus durs aliments; mais, de peur qu'il n'en consommât trop, il a rétréci son estomac; enfin, son pied large, formé d'une masse de chair, n'est propre qu'au sol sec et sablonneux de l'Arabie. Le chameau,

buées à peu près comme les huttes d'un village. Le camp paraissait divisé en plusieurs quartiers que les Arabes appellent *ferigs* ou familles. On voyait là des troupeaux de chiens comme au Caire. Ce sont les gardiens de la tribu pendant la nuit.

La richesse des Bedouins consiste en perdant sa liberté, pour arriver à l'état domestique, est devenu le moyen d'habitation de la terre la plus ingrate. Lui seul subvient à tous les besoins de ses maîtres : son lait nourrit la famille arabe, sous les diverses formes de *caillé*, de *fromage* et de *beurre* ; souvent même on mange sa chair. On fait des chaussures et des harnais de sa peau, des vêtemens et des tentes de son poil. On transporte, par son moyen, de lourds fardeaux ; et, lorsque la terre refuse le fourrage au cheval, si précieux au Bedouin, le chameau subvient par son lait à la disette, sans qu'il en coûte, pour tant d'avantages, autre chose que quelques tiges de ronces ou d'absinthe et des noyaux de dattes pilés. Voilà les circonstances dans lesquelles la nature a placé les Bedouins pour en faire une race singulière d'hommes, au moral et au physique.

chameaux , en juments d'une grande beauté et d'un grand prix ; en chevaux et brebis : ils vivent pour la plupart du lait de la femelle du chameau , quelquefois de sa chair , de celle aussi du mouton ; mais seulement dans les occasions où ils donnent des fêtes dans lesquelles ils se régalent entre eux , comme aux noces de leurs enfants , ou bien quand ils font la paix après des combats acharnés , etc. Plusieurs femmes étaient assises à terre , tissant des étoffes de peaux de chèvres et de chameaux. L'un de nos ravisseurs ayant demandé à boire de l'eau , on lui en apporta dans un vase d'argile cuit au soleil et fabriqué grossièrement. Plusieurs femmes étaient sans voile ; je pus voir leur teint hâlé , leurs dents blanches , leur nez épaté , leurs larges sourcils noirs en forme de croissant. Elles avaient pour vêtements une tunique de laine , des bagues et des boucles d'oreilles en cuivre jaune. Quelques unes portaient aux bras et

aux jambes des anneaux en verre bleu ; sur le front , une couronne de petite monnaie d'argent ; la paume des mains des plus riches était jaunie par le *henneh* ; toutes me parurent avoir une taille leste et élancée , et la physionomie hardie , quoique assez distinguée.

Vous ne serez peut-être pas fâchés de connaître la manière dont sont vêtus les Arabes bedouins. — Le costume est le même pour tous , sauf la qualité des étoffes. Celui des émirs ou scheiks des grandes tribus est d'un tissu très-fin , et ils portent des *babouches* ou *bottines* de maroquin jaune au lieu de sandales ; les plus pauvres vont les pieds nus , et s'y habituent si bien , qu'ils résistent aux sables brûlants du désert sur lesquels ils marchent sans cesse.

Les Bedouins ont habituellement de larges et longs pantalons plissés , serrés sur les reins par une ceinture brodée de cuir et dans laquelle ils placent un

gros poignard et souvent divers petits objets à leur usage.

Leur premier vêtement est une chemise de toile fine dont les coutures sont couvertes de lisérés en soie, au bout desquelles pend un gland aussi en soie. Après la chemise vient un *haïck*, couverture de laine très-claire, sans aucune façon, dont ils s'entourent ordinairement le corps et la tête; ils jettent sur ce *haïck* un *bernous* aussi en laine blanche, à l'extrémité duquel se trouve un capuchon dont ils se couvrent également la tête. Il y en a qui se la rasent; d'autres laissent croître leurs cheveux sur lesquels ils portent plusieurs calottes.

Enfin, un Turc, une espèce de marchand qui était placé près d'une tente, ayant devant lui diverses marchandises que les femmes surtout semblaient convoiter avec une impatience qu'elles dissimulaient difficilement, parut prendre pitié de moi et s'approcha en me parlant

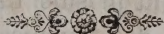
un mauvais français. — En peu de mots je lui appris mon histoire , et la manière dont j'avais échappé au crocodile pour tomber dans les mains mêmes des Bédouins.

Le marchand turc , malgré le flegme de ses manières et la sévérité attachée à son turban et à sa barbe grise , ne put s'empêcher de sourire au récit de mes aventures ; mais tout à coup se ravisant , il me demanda si le général français qui commandait en Égypte , s'intéressait assez à moi pour donner un bon prix de mon individu. Je ne risquais rien de l'en assurer , et c'est ce que je fis ; alors il engagea les quatre Bédouins qui m'avaient amené au camp et dont j'étais devenu la propriété , à me mettre à l'encan pour me vendre comme leur esclave. Le conseil du Mahométan fut suivi. On m'exposa sans vêtement aux regards des amateurs. Mes maîtres , pour mieux me faire valoir , m'ouvraient la bouche , m'étendaient les bras ; et , malgré ma faiblesse ,

voulaient encore me forcer à marcher , à trotter comme un cheval que l'on met en vente et dont on essaie la force et l'allure. Après bien des paroles , je fus cédé au marchand turc qui m'acheta moyennant quelques pièces d'argent et des marchandises à l'usage de la toilette des femmes arabes et dont celles-ci semblaient très-envieuses.

Me voilà donc décidément esclave...

Mais je ne m'aperçois pas , ni vous non plus peut-être , mes chers voisins , qu'il se fait tard , que vous avez besoin de vous lever matin pour vaquer à vos occupations ordinaires ; ainsi , bonsoir ; la suite des aventures de mon jeune tambour formera le sujet d'une autre veillée.



QUATRIÈME VEILLÉE.

SUITE DES AVENTURES DE VICTOR.

Mon Turc n'était pas si ture qu'il en avait l'air ; il ne fut pas plus tôt maître de ma personne , qu'il m'emmena sous sa tente où il me tint le discours suivant : « Chrétien , remercie Allah du bonheur qui t'arrive. J'avais besoin d'un esclave qui pût me seconder dans mon commerce , m'accompagner dans mes voyages , chez les Arabes dont je suis un des pourvoyeurs et un des fournisseurs ; (il ne me dit pas , ce que j'appris plus tard , qu'il était aussi leur espion et savait à propos leur indiquer le jour et les en-

droits où devaient passer les caravanes qu'ils dévalisaient). « Si tu te conduis bien, ajouta-t-il, tu mèneras une vie douce et heureuse. J'ai avec moi deux autres esclaves, un nègre de Guinée et une femme éthiopienne, un chamelier pour mes bêtes de somme et conduire mon bagage. Je fais ma résidence habituelle à Damas où j'ai mon ménage ; nous allons y aller maintenant pour reprendre des marchandises ; si tu veux te racheter, tu le pourras ; je te donne une année pour faire savoir à tes compatriotes l'état actuel de tes affaires. J'ai dit ; qu'Allah te soit propice ! » Mon patron en effet parut dès ce jour assez humain et n'eut point trop l'air de se défier de moi ; cependant je découvris bientôt que le nègre et sa noire compagne, ne me perdaient guère de vue et que j'avais été mis sous leur surveillance immédiate. Le soir, je couchais près d'eux sur une natte, attaché par un pied, au pilier qui soutenait la tente, à une longue chaîne dont mon

cher maître avait la clé; toutefois mon sort était devenu supportable. Depuis que j'appartenais, corps et bien, au colporteur Ali, je n'avais plus le triste et douloureux ennui d'être en butte aux invectives et aux coups des femmes et des enfants de l'Arabie heureuse. — Mon Turc m'occupait dès le matin à étaler ou ranger ses étoffes et ses brimborions de faux bijoux. Mon ordre, ma propreté, ma conversation même et le zèle que j'apportais à remplir ses moindres commandements, lui plurent si bien que je commençai au bout de quelques semaines, à m'apercevoir qu'il se défiait moins de moi; pourtant il me laissait toujours ma chaîne.

Les pâturages de l'Oasis étant consommés, et mon maître ayant besoin de renouveler sa pacotille ainsi que je l'ai déjà dit, nous partîmes avec la tribu El-Benni, celle-là même chez laquelle nous séjournions alors et où nous faisons passablement nos petites affaires.

Le cheik , ou chef de cette tribu , bon vieillard à barbe blanche , protégeait ouvertement Ali , quoiqu'il n'aimât pas les Turcs. Il permit donc à mon maître de voyager avec ses enfants qui allaient se rendre sur le territoire de Damas , pour se joindre à d'autres tribus , qui devaient s'y réunir dans le but de résister à un parti de *Wahabi* , envoyé contre eux par leur roi Ebn-Si-Houd, l'ennemi juré des Turcs et de tous les Bedouins qui entraient dans leur alliance. Le pacha de Damas , au nom du grand-seigneur , avait mis la caravane de la Mecque sous la protection du Drahy , émir puissant qui commandait à quarante tribus d'Arabes du désert et qui avait plus de vingt mille cavaliers sous ses ordres.

Le cheik El-Benni ne tarda pas à le joindre. Ce chef choisit une plaine superbe à vingt-cinq lieues de Damas pour y dresser ses tentes. Son camp en contenait sept à huit mille ; toutes étaient rangées de la manière la plus pittoresque

et offraient le plus beau coup d'œil. Mon maître, à la vue d'une population nomade si considérable, pensa avec raison, qu'il ferait de bonnes affaires, et nous pressâmes notre arrivée à la ville pour y prendre de nouvelles marchandises.

DAMAS.

Je ne vous dirai que peu de choses de cette grande ville, car je n'ai pas le talent des descriptions; seulement vous saurez qu'elle est la capitale de la Syrie; qu'elle s'étend en longueur dans la plaine et paraît avoir trois à quatre lieues de circuit. Sa ceinture de murailles est percée de plusieurs portes; celle à l'orient, s'appelle *Bab-Boulos* ou Saint-Paul: c'est la plus curieuse à raison des ruines qui sont auprès et dans lesquelles on a découvert d'anciens vestiges des croisades, entre autres une fleur de lis que j'ai remarquée, gravée sur une pierre de taille. Les dix-huit portes de Damas ont chacune

leurs gardiens. — Les palais et les maisons de la ville me parurent construites moitié en briques et moitié en pierres. Ces constructions ont toutes une apparence peu remarquable. En ne jugeant de l'importance des maisons que par leur extérieur, on croirait qu'elles ne sont habitées que par des mendiants, pourtant quand on arrive dans l'intérieur, on change bien vite d'opinion. Figurez-vous des cours pavées en marbre blanc ou décorées de superbes mosaïques; une fontaine d'eau jaillissante et fraîche au milieu qui coule toujours : tout autour sont réunis, dans des caisses élégantes, des grenadiers, des cédrats et des roses dont on respire les délicieux parfums. Entrez dans les appartemens. Vous êtes frappé du luxe qui y règne et de la richesse des décorations; partout des lambris dorés et peints de diverses couleurs en arabesques, de beaux tapis, des divans d'étoffes de soie cramoisie ou de cachemire; des vases de por-

celaine encadrés dans des boiseries sculptées, etc.

Dans les maisons chrétiennes, il y a toujours pour le culte de ses habitants, au fond du principal appartement, une espèce d'autel, dans une alcove qu'on ferme et qu'on ouvre à volonté. D'autres armoires renferment chaque matin les matelas qui ont servi de lits dans la nuit et qui sont roulés et recouverts d'une toile blanche.

C'est ainsi que les chrétiens humbles et tremblans dans les rues de Damas, à l'aspect du plus chétif Musulman, retirés ensuite dans leurs demeures cachées, s'y recueillent en silence, et y jouissent des aisances de la vie au milieu des nombreux serviteurs qui les entourent.

Je voudrais vous parler maintenant des jardins : imaginez-vous une étendue de sept à huit lieues autour de la ville couverte d'arbres de toute nature ; une forêt de fleurs embaume continuellement l'air, tandis que les fruits les plus

exquis s'offrent aux regards charmés du voyageur : les orangers, les cédrats, les abricotiers, les pêchers, les cerisiers, les figuiers, les pommiers, la vigne aux longs sarments, aux larges pampres toujours fécondés par des grappes brillantes, étalent leurs richesses.

Je ne finirais pas si je vous racontais tout ce que j'ai vu à Damas, en accompagnant mon maître dans les bazars où il faisait ses emplettes.

D'abord, cette ville est très-riche, superbe et n'a pas moins de deux cent mille âmes de population, non compris celle de trente beaux villages qui l'entourent comme un large ruban et où, m'a dit mon Turc, on respire l'aisance et la richesse.

Damas offre beaucoup de rues étroites et sales ; cependant, j'en vis quelques unes assez longues et spacieuses. Au milieu passent les chameaux et le bétail ; les piétons vont sur les côtés. On compte à Damas une trentaine de caravansérails

ou hôtelleries : le plus remarquable est un édifice immense, ayant une voûte superbe : il contient de vastes galeries, des salles et beaucoup de chambres où les négociants traitent de leurs affaires.

On fait un grand commerce de chevaux arabes à Damas ; la soierie et la sellerie sont les principales branches de son industrie. — Les Arabes du désert viennent s'y approvisionner de tout ce qui tient à l'harnachement des chevaux ; aussi, compte-t-on dans cette ville, un grand nombre d'ateliers de sellerie et plus de quatre-vingts boutiques de selliers. — Il part chaque jour de Damas de nombreuses caravanes de marchands pour tous les pays : *Constantinople*, le *Caire*, *Bagdad*, sont en relations continuelles d'échange de leurs productions. La caravane de la *Mecque* y apporte chaque année des trésors immenses en marchandises de l'Inde ; et c'est pour préserver le pillage de cette caravane que les *Wahabi* attendent, que le pacha de Damas

passé des traités avec les *Bedouins* qui la protègent et la défendent.

Les bazars de Damas, ou *marchés*, m'ont paru élégants, riches et offrir une grande variété de belles marchandises de toutes les parties du monde. Ils sont ordinairement couverts d'une charpente, dans laquelle on pratique de petites fenêtres ou lucarnes par où le jour descend pour les éclairer. Chaque espèce d'industrie a son *bazar* particulier. Ce qui surprend le plus, c'est d'y voir circuler sans cesse en silence, un peuple immense, dont la variété des costumes étonne d'abord et ensuite égaie la vue. On compte dans la ville un grand nombre d'établissements de tous les genres, parmi lesquels il n'y a pas moins de sept cents marchands d'étoffes de soie, appelée de *Damas*, cent et quelques ateliers de tourneurs, des épiciers, des meuniers, des boulangers, des bouchers; cent trente boutiques de barbiers; soixante bains publics, plus de

cent cafés. Celui qui est le plus renommé, s'appelle *le café du Fleuve*. Je l'ai remarqué : il se compose de vastes salles pavées de pierre blanche ou de marbre, dont la voûte est soutenue par des colonnes : des divans circulaires sont placés dans l'intervalle de chacune de ces colonnes ; des bassins d'eau, bordés de fleurs en forme de couronnes, y entretiennent constamment la fraîcheur et le café se prépare dans une large niche auprès de laquelle on voit des estrades recouvertes de nattes très-fines ou de tapis de Perse. Au dehors, cet établissement est orné de pavillons verdoyants construits près d'une rivière. Des saules, des platanes, balancent leur ombre salulaire sur les habitués ; on y respire le frais au doux murmure des cascades artificielles et vous y oubliez, dans une agréable rêverie, la marche du temps et vos ennuis. Enfin je remarquai encore à Damas, que, presque toutes les industries, comme

en Europe, y sont en grand nombre; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y voit au moins cinq cents *traiteurs*, *cuisiniers publics* ou *rôtisseurs*. Cette ville célèbre avait autrefois une manufacture de sabres très-renommés et connus sous le nom de *damas*. On y fabrique encore des lames de sabres très-estimées. J'oubliais de vous citer un édifice bien remarquable : celui de la grande mosquée; ses portes sont en bronze et d'un travail précieux.

Une chose me surprit beaucoup à Damas, ce fut de n'y point voir comme au Caire des figures jaunes ou couleur de terre qui souvent attristent les étrangers.

En général, je n'ai vu nulle part une carnation plus belle, des enfants au teint plus blanc et plus frais.

Pendant mon séjour, j'y fus témoin d'un spectacle bien extraordinaire, je vais vous le faire connaître.

LES SERPENTS NOIRS A TÊTE DE CŒUR**ET LES CHARMEURS ARABES.**

Ils'agit dedeuxserpentsextraordinaires. Les deux Arabes auxquels appartenaient les serpents faisaient beaucoup de bruit dans Damas, pendant notre séjour ; et, je montrai pour les voir, une telle curiosité, que le bon Ali, qui aussi n'était pas mal curieux, me conduisit un jour à l'endroit où le public, en payant, était admis à ce spectacle. On nous fit entrer dans une grande cour où on nous installa en nous faisant remarquer la pièce où se trouvaient les serpents. C'était une chambred'environvingtpiedsdelongsurquinze de large, pavée en briques et enduite de plâtre en dedans. Les fenêtres, fermées, étaient en outre garnies d'un treillage en fil de fer, de manière à rendre la sortie des serpents impossible. Il n'y avait qu'une porte, à laquelle on avait fait une ouverture de

six à huit pouces carrés, et cette ouverture était aussi garnie d'un grillage. Deux hommes, qui me parurent être des Arabes, ayant de grands cheveux et de longues barbes crépues, se tenaient dans la pièce. L'on me dit que c'était une race particulière d'hommes qui avaient le don de charmer les serpents. Une caisse en bois, d'environ quatre pieds de long, sur deux de large, se trouvait placée près de la porte. A l'un des côtés était attachée une corde en nœud coulant, qui passait par un trou pratiqué à travers. Les deux charmeurs de serpents, n'avaient chacun pour tout vêtement qu'un petit baracan. Après avoir rempli très-dévotement leurs cérémonies religieuses, ils parurent se dire l'un à l'autre, un dernier adieu; ceci fait, l'un deux se retira de la chambre, et en ferma soigneusement la porte après lui. Celui qui était resté parut plongé dans les plus cruelles angoisses, et je vis son cœur battre et sa

poitrine se soulever avec la plus violente agitation, trois fois il s'écria d'une voix très-forte *Allah honakibir* ce qui je crois, veut dire : *que Dieu ait pitié de moi*. Il se tenait alors à l'extrémité de la chambre opposée à la caisse, au même instant celle-ci s'ouvrit, et un serpent en sortit lentement.

Il avait environ quatre pieds de long et huit pouces de circonférence : la couleur de sa peau ressemblait à tout ce qu'on peut s'imaginer de plus beau ; c'était un brillant mélange d'un jaune-pourpre, de blanc de crème, de noir, de brun, etc. Aussitôt qu'il aperçut l'Arabe, ses yeux, qui étaient petits et gris s'enflammèrent. Il se redressa tout à coup, et s'élançant sur l'Arabe sans défense, le saisit, en sifflant d'une manière horrible, entre les plis de son baracan, précisément au dessus de la hanche : l'Arabe jeta alors un cri affreux.

Au même instant, un autre serpent sortit de la caisse. Celui-ci était d'un

noir très-luisant. Il avait environ sept à huit pieds de long, mais six pouces seulement de circonférence. Dès qu'il parut, il jeta aussi un regard furieux sur l'Arabe, sortit sa langue fourchue, se roula en cercle, éleva sa tête à trois pieds de terre, et contractant la peau de sa tête, qui avait exactement la forme et la grosseur d'un cœur humain, il se précipita comme l'éclair sur l'Arabe, et lui enfonça son dard près de la veine jugulaire, enlaçant en même temps de plusieurs plis son cou et ses bras. L'Arabe jeta les cris les plus affreux. Il rendait de l'écume par la bouche, et paraissait être à la dernière extrémité. Il saisit de la main droite le serpent, qui se tortillait autour de ses bras en cherchant à le détacher de son cou, tandis que de la main gauche, il lui serrait la tête sans pouvoir toutefois lui faire lâcher prise. Pendant ce temps, l'autre serpent s'était entortillé autour de ses jambes, et lui avait fait par tout le corps des morsures

profondes , dont le sang ruisselait sur sa couverture et sur sa peau.. A cette vue, mon sang se glaça d'horreur , et à peine avais - je la force de me tenir sur mes jambes.

Tous les efforts que fit l'Arabe pour écarter de lui les serpents furent vains ; ils le serrèrent plus étroitement encore, et ne pouvant plus respirer, il tomba sur le plancher , où il se roula quelque temps dans d'affreuses convulsions, baigné dans le sang et l'écume. Enfin , il cessa de se mouvoir , et je crus qu'il avait rendu le dernier soupir. En se débattant avant de tomber , il avait mordu le serpent noir , au moment où celui - ci cherchait à introduire sa tête dans sa bouche , ce qui parut encore accroître la rage de son antagoniste. J'entendis alors le bruit aigu d'un sifflet ; et , ayant porté mes regards vers la porte , je vis l'autre Arabe emboucher un flageolet. Les serpents prêtent aussitôt l'oreille aux sons qu'il fait entendre ; leur furie semble

s'apaiser par degré ; et , se dégageant peu à peu du corps presque inanimé du premier Arabe , ils rampent vers la caisse , y rentrent et y sont à l'instant même renfermés. L'Arabe qui était resté en dehors s'élança au secours de son camarade. Il tenait une phiole de liqueur noirâtre d'une main , et un ciseau de fer de l'autre. Voyant que le moribond avait les mâchoires jointes , il les lui sépara avec son ciseau , et lui versa quelque gouttes de liqueur dans la bouche ; lui ayant ensuite serré les lèvres , il lui souffla avec force dans le nez , et bassina ses nombreuses plaies avec la même liqueur. Toutefois , celui-ci continuait à ne donner aucun signe de vie , et je le crus réellement mort. Il avait le cou et toutes les veines extrêmement gonflées. Son camarade le transporta peu après au grand air , et lui souffla long - temps dans les narines avant qu'il reprît connaissance. Enfin , il poussa un soupir , et reprit en peu de temps assez bien ses

sens pour pouvoir parler. L'enflure du cou, du corps et des jambes diminua par degré au moyen de la liqueur noire et de l'eau fraîche dont on les bassinait constamment. On l'enveloppa d'un nouveau baracan; mais il était si affaibli, qu'il n'avait pas la force de se tenir debout; ce qui engagea son camarade à le coucher près d'un mur où il s'endormit. Ce spectacle dura environ un quart-d'heure depuis le moment de la sortie des serpents jusqu'à leur rentrée dans la caisse.

L'Arabe fut plus d'une heure ensuite sans recouvrer la parole. Je m'imaginai que l'on avait arraché les dents venimeuses de ces serpents, et je le dis à l'Arabe, qui en convint; mais lorsque je lui demandai à quoi il fallait attribuer l'enflure du cou et du corps, il me répondit que, quoique privées de leurs dents venimeuses, l'haleine et la salive de ces reptiles étaient tellement à redouter, qu'elles pouvaient seules causer la

mort ; que , qui que ce soit , excepté ceux à qui le Tout - Puissant avait accordé le pouvoir de les charmer , ne pouvait survivre quinze minutes à leur morsure , et qu'il appartenait , ainsi que ses associés , à cette classe privilégiée. Son camarade fut guéri en peu de jours et recommença. Les Arabes et les Maures appellent le gros serpent EL EFFAH , et le long noir , à la tête en cœur , EL BUSHFAH.

Je continuerai demain le récit de mon jeune camarade le *tambour* , qui va commencer à nous donner des détails curieux sur la vie intérieure des Bedouins et sur leur désert.



CINQUIÈME VEILLÉE.

PARTICULARITÉS SUR LES ARABES.



APRÈS nous être approvisionnés de tout ce qui était nécessaire à notre commerce, mon maître et moi reprîmes le chemin du désert avec nos marchandises et le même nombre de serviteurs et de bêtes de somme que nous avions en arrivant ; mais cette fois, accompagnés de quatre Bedouins qui nous répondaient du passage sans accident, moyennant un joli cadeau que leur fit Ali.

Nous voici arpentant les plaines de sable ; de temps en temps nous y rencontrions de petites caravanes d'Arabes

cherchant à se fixer. Les tribus qui forment une population trop nombreuse sont souvent obligées de se partager en détachements de trois cents à cinq cents tentes qui contiennent environ chacune, dix à quinze individus, et de former des campements : ces campements occupent un large espace pour nourrir plus à l'aise les troupeaux et avoir de l'eau. On nous accueillit assez bien partout. J'avais rendu un léger service à un de nos Arabes, qui, par reconnaissance, me prit en amitié; je mangeai avec lui *le pain et le sel* : c'en fut assez pour qu'il me regardât dès lors comme *son frère*, malgré la différence de nos croyances. A dater de ce moment je pus me flatter d'avoir un ami, un protecteur parmi les Bedouins. Cette alliance me rendit même plus cher à mon maître qui, dès ce jour, me montra des égards auxquels j'étais peu accoutumé. Vous êtes curieux sans doute d'apprendre comment ce changement s'opéra; vous allez le savoir. —

Pendant notre marche à travers le désert, cet affreux nègre qui me surveillait toujours et qui était aussi chargé de conduire le chameau, porteur de notre eau et autres provisions, resta en arrière; Ali dormait sur son dromadaire et ne s'aperçut de rien : il comptait tant sur sa fidélité qu'il ne s'en inquiéta que vers le soir, quand la faim et la soif se firent sentir dans la caravane. Alors, regardant de tous les côtés vers le vaste horizon de sable qui nous entourait, et ne voyant nulle part son nègre, le flegmatique Musulman s'abandonna à la plus violente colère : il jeta les hauts cris en accusant Allah et le Prophète; mais tout cela n'apaisait ni la faim ni la soif de personne : la soif surtout, que chacun endurait et qui était intolérable. Nous nous arrê tâmes, les tentes furent dressées... mais comment dîner?... Il nous restait quelques vieilles dattes desséchées, elles disparurent en un clin d'œil. Nos conducteurs, les Bedouins, étaient

particulièrement très-mécontents. Mon Turc continuait à se lamenter, il faisait pitié à voir... Il avait beau apostropher le Prophète, celui-ci ne lui envoyait point d'eau. Je fus plus secourable à la caravane que Mahomet. Ayant examiné le terrain sur lequel nous avions dressé notre tente, je pris la longue lance de mon ami l'Arabe et je sondai le sable. Mon maître et ses serviteurs étonnés, me regardaient en silence; puis, tous se mirent à l'ouvrage avec moi. Nous eûmes bientôt fait un trou de quatre pieds environ de circonférence, nous le creusâmes à une profondeur de sept à huit. Une terre rougeâtre et glaiseuse se fit voir; je redoublai d'efforts et enfin l'eau parut. Ce n'était point une belle eau; mais du moins potable. — Dans ce moment je crus que les Bedouins, les esclaves d'Ali et lui-même, allaient m'adorer comme un Dieu... Ils se jetèrent à mes pieds avec des exclamations de joie et de respect difficiles à décrire.

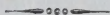
— Nous reprîmes notre route et après plusieurs jours de marche encore , nous arrivâmes sur le territoire de l'ancienne et magnifique *Palmyre* aujourd'hui un amas de ruines et de décombres : de fûts de colonnes, les unes debout, les autres renversées; de corniches, de chapiteaux et de pans de muraille épars sur le sable.

A une lieue et demie de la ville, nous rencontrâmes un ruisseau d'eau limpide, excellente, qui coule dans une espèce de canal souterrain, dont on ne découvre point la source. L'eau s'infiltré à travers des ouvertures d'environ une toise, qui forment, de distance en distance, en quelque sorte, des bassins dont les bords sont couverts d'une verdure fort agréable à l'œil; jamais nous ne nous désaltérâmes avec plus de délices que dans cette eau bienfaisante qui s'offrait à nos gosiers desséchés au moment où nos bêtes et nous-mêmes allaient mourir de soif. Nous atteignîmes enfin le défilé qui con-

duit entre deux montagnes à Palmyre.
— Je reprendrai demain ce récit; aujourd'hui la veillée est terminée.



SIXIÈME VEILLÉE.

LA VILLE DE PALMYRE (1). — SON HISTOIRE.
— LA REINE ZÉNOBIE.

Le défilé dont je vous parlais hier, qui conduit à Palmyre, est long d'un

(1) Je crois faire plaisir à mes jeunes lecteurs en saisissant à propos de *Palmyre*, l'occasion de rapporter ici sur cette cité fameuse et son incomparable souveraine, la reine *Zénobie*, ce qu'en a dit un auteur estimable, M. de Ségur. Je terminerai cette note intéressante, par le tableau si plein d'images et de grandeur de M. de Volney, sur les ruines de cette même *Palmyre*.

« L'invasion des Barbares avait fait trembler Rome, dit M. de Ségur. L'empereur Aurélien, après les avoir défaits, rentra dans la capitale de

quart de lieue et sert d'avenue à la ville, qui, du côté du midi, présente actuellement l'empire, dont il agrandit l'enceinte, releva ses murs, puis partit pour combattre Zénobie (a).

« Cette reine que ses talents, que son audace,

(a) Voici quelle fut l'origine de la fortune de Zénobie. Odénat, son époux, prince de Palmyre, en Syrie, était chef d'une faible tribu d'Arabes; redoutant le voisinage et la puissance du roi de Perse, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui offrir son hommage et de riches présents. Ce roi, nommé *Sapor*, les reçut avec mépris, joignit la menace à l'insulte, et fit jeter les présents dans la rivière, en ordonnant aux envoyés de dire au prince : « Qu'il devait venir lui-même se prosterner aux pieds de son maître; les mains attachées derrière le dos. » Odénat, indigné d'un tel affront, excité à la vengeance par sa femme Zénobie, princesse fière et habile, prend les armes, se déclare roi de Palmyre, lève des troupes, les grossit par de rapides succès, réunit ses forces à celles des Romains, se voit bientôt à la tête d'une puissante armée, livre bataille au roi de Perse, le défait et s'empare de ses trésors. Odénat poursuivant le cours de ses triomphes, fut associé à l'empire romain par le faible et lâche Gallien, qui le reconnut pour empereur d'Orient. Une trahison ayant tranché la vie d'Odénat, Zénobie fut reconnue digne de l'empire, par les troupes, les grands et le peuple d'Asie. Dirigeant son époux dans les conseils, elle l'avait secondé dans les combats. Gallien, beaucoup moins digne du trône que cette reine, refusa de la reconnaître, envoya contre elle des troupes qui furent vaincues, et Zénobie jouit de sa puissance et de sa gloire jusqu'au règne d'Aurélien.

(Note de l'auteur.)

ment au voyageur , pendant l'espace de trois lieues au moins , un rempart très-

que sa fortune , sa gloire et ses malheurs rendirent immortelle , joignait tous les charmes d'un sexe à la force de l'autre. Sa taille était majestueuse , ses traits réguliers , son regard doux et plein de feu ; la perle orientale n'avait pas plus d'éclat que ses dents. Son teint était brun , mais animé. La magnificence de sa parure rehaussait sa beauté. Elle aimait le faste et voulait que sa cour égalât en splendeur , celle des rois de Perse. La singularité de son habillement répondait à son caractère. Elle mêlait aux ornements d'une femme , le luxe d'un guerrier. Sa robe était couverte d'une cotte d'armes enrichie de pierreries ; son diadème entourait un casque. Elle combattait avec les soldats , le bras nu et le glaive en main ; souvent on la vit soutenir à cheval les plus longues fatigues et marcher à pied pendant plusieurs lieues à la tête de ses troupes. Didon , Sémiramis et Cléopâtre étaient ses modèles : fermeté dans le commandement , courage dans les revers , élévation dans les sentiments , assiduité au travail , dissimulation dans la politique , audace sans frein , ambition sans bornes , tels étaient les défauts et les qualités de cette femme célèbre , qui réunit en elle toutes les vertus et tous les vices des hé-

ancien. — Un vieux château, bâti par les Turcs, est en face sur la gauche;

ros. Elle avait eu de son époux Odénat, trois fils. Fière du titre d'*Auguste*, aveuglée par ses succès et trompée par sa fortune, elle espérait que l'un de ses enfans règnerait dans Rome, l'autre en Grèce et le dernier en Asie. Mêlant à propos la douceur et la sévérité, prodigue d'or et d'honneurs pour ceux qui servaient ses desseins, elle égala en habileté les plus grands rois. Amie des lettres, elle honora de sa confiance et combla de faveurs le célèbre *Longin*, qui trouva souvent dans le génie de cette reine, le modèle du sublime qu'il nous apprit à connaître et à définir. Zénobie, instruite par ses leçons, s'exprimait avec éloquence dans les langues grecque, égyptienne et syrienne. Elle entendait le latin, mais ne le parlait pas. Appliquée particulièrement à l'étude de l'histoire, elle la regardait comme la science des princes; et on prétend qu'elle écrivit elle-même celle de l'Égypte, sous les règnes des Ptolémées, dont elle prétendait descendre. Les auteurs de ce temps placent, sans raison; Zénobie au nombre des trente tyrans qui démembrèrent le colosse romain. Odénat avait été associé à l'empire par Gallien : elle-même reçut le titre d'*Auguste* : l'Orient l'é-

de là nous arrivâmes à une vaste place qu'on nomme le Vallon des Tombeaux.

lut librement ; et , sans doute elle pouvait prétendre , avec quelque droit , pour ses enfants , au gouvernement d'un empire que les Perses allaient renverser , et qui ne fut sauvé dans l'Orient , que par son bras et par son génie.

« Après les succès de Zénobie , toute l'Égypte lui obéit. On ne l'appelait plus que la reine d'Orient. Elle faisait porter à ses fils la couronne et le titre d'empereur romain.

« Aurélien triomphant des obstacles que les Barbares opposaient à sa marche , descendit dans l'Asie-Mineure à la tête d'une forte armée. Il se rendit facilement maître de toute la Bithynie , où les efforts de Zénobie n'avaient pu réunir qu'un faible parti. Poursuivant ses conquêtes , l'empereur rencontra près d'Antioche , sur les bords de l'Oronte l'armée de Zénobie. Une cavalerie pesamment armée , composait la principale force de la reine et passait pour être très-supérieure à celle des Romains. Aurélien , pour la vaincre , usa de stratagème : il ordonna aux siens de fuir devant cette cavalerie , qui , trompée par cette ruse , les poursuivit avec une ardeur imprudente. Lorsqu'il la vit fatiguée par une longue course et par le poids de ses armes , il la fit charger par

Ceux qu'il entourent paraissent comme autant de tours. — Ces tours ont trois ,

des troupes fraîches : elle fut promptement enfoncée et mise en déroute. Ce premier succès intimida les Palmyriens , qui évacuèrent Antioche et se retirèrent sous Émèse. Zénobie y attendait les Romains à la tête d'une armée de 70,000 hommes, commandés, sous ses ordres, par Zabdas , dont la victoire avait jusque-là toujours suivi les drapeaux. Le sort de l'empire semblait dépendre du succès d'une bataille. Elle fut longue, sanglante et terrible : des deux côtés les chefs avaient une grande gloire à soutenir : ils s'en montrèrent dignes. Aurélien , indigné de voir une femme lui disputer l'empire , l'attaquait avec fureur. Zénobie encourageant ses troupes par sa présence , étonnait ses ennemis par son courage , et leur faisait oublier son sexe. La fortune parut d'abord se prononcer pour elle. Sa cavalerie mit en déroute celle d'Aurélien ; mais, trop ardente dans la poursuite de cet avantage , elle dégarnit les flancs de l'infanterie syrienne. Les légions romaines profitant de cette faute, enfoncèrent les Palmyriens. En vain Zénobie et Zabdas , se battant eux-mêmes comme des soldats, voulurent retarder leur défaite ; jamais l'infanterie asiatique n'avait résisté avec succès aux légions belli-

quelquefois quatre étages, très-bien conservés et qui communiquent entre

queuses de l'Europe. La reine vaincue perdit la plus grande partie de ses troupes et se renferma dans Palmyre.

« Les rigueurs exercées à Rome par l'empereur avaient répandu dans l'Asie, l'effroi de son nom. Sa douceur surprit d'autant plus qu'elle était moins attendue. Son intérêt l'emporta sur son caractère. Il ne punit aucun des partisans de Zénobie dans Antioche, attribua leur défection à la nécessité et affermit son pouvoir par la clémence. L'empereur qui devait la plupart de ses succès à sa rapidité, ne voulut pas laisser à la reine d'Orient, le temps de se relever de sa chute et de rassembler contre lui de nouvelles forces. Il la poursuivit sans relâche; mais sa marche fut souvent arrêtée par les Arabes-Bédouins, également prompts dans l'attaque et dans la retraite. Ils le harcelaient sans cesse, enlevaient ses corps détachés, s'emparaient de ses vivres, pillaient ses bagages et disparaissaient avant qu'on pût se rallier pour les repousser et les punir. Aurélien, infatigable, continua sa route en combattant chaque jour ces essaims de barbares; et malgré les obstacles que lui opposaient leur nombre, la chaleur du climat, l'aridité des dé-

eux par un escalier de pierre. — L'entrée de ces tombeaux présente des

serts et la difficulté des subsistances, il arriva sous les murs de Palmyre et l'assiégea.

« *Palmyre*, appelée *Tadmor*, dans l'Orient, avait été bâtie par Salomon, sur un terrain fertile qui se trouvait isolé dans les déserts de Syrie, comme une île ombragée, verte et fleurie, au milieu d'un océan de sable. Elle avait reçu son nom du grand nombre de palmiers qui la rafraîchissaient par leur ombre et rendaient son climat tempéré. Le sol qui l'entourait arrosé par plusieurs sources, produisait en abondance, du blé et des fruits. Palmyre, située entre l'empire romain et l'empire des Perses, séparée d'eux par des déserts, s'en rapprochait par les liens du commerce. Sa situation assurait son indépendance, et bornant son ambition, elle fut longtemps libre, heureuse et riche. La neutralité que lui permirent les Parthes et les Romains, augmenta sa population et son opulence; la paix et la richesse y introduisirent les arts, qui la décorèrent de palais élégants, de nobles portiques, de temples magnifiques. Trajan, dont l'ambition ne pouvait être arrêtée que par les bornes du monde, soumit cette contrée à son pouvoir. Odénat, à la tête d'un corps de Sarrasins, s'en

espèces de niches fermées par de larges pierres sur lesquelles on voit gravés assez

empara et l'illustra par ses armes ; enfin le génie de Zénobie porta au plus haut degré la gloire et le malheur de sa patrie. Palmyre élevée par ses conquêtes, au rang de capitale de l'Orient, devint la rivale de Rome ; mais elle paya cher cette gloire trompeuse. Un instant de grandeur effaça plusieurs siècles de prospérité ; et, en peu d'années, il ne resta de sa puissance passagère qu'un nom et des débris.

« Cette ville , dernier asile d'une grande reine, résista long-temps aux efforts des maîtres du monde : tout l'or de Zénobie semblait s'être changé en fer pour la défendre. Elle inspirait aux habitants son courage opiniâtre. Dans les premières attaques , l'empereur fut blessé d'un coup de flèche. Il écrivait au sénat : « Le peuple romain ne parle qu'avec mépris de la guerre que
« j'esoutiens contre une femme ; il ne connaît ni le
« caractère ni les ressources de Zénobie ; les
« moyens rassemblés par elle pour se défendre ,
« sont immenses ; Palmyre tout entière , n'est
« plus qu'un arsenal de glaives , de dards , de
« pierres et d'armes de tout genre. Les murs sont
« garnis de balistes et de catapultes , d'autres
« machines de guerre nous lancent continuelle-

distinctement les portraits de ceux probablement qui les ont occupés.

« ment des feux. Le désespoir de Zénobie aug-
« mente son courage et je n'espère en triompher
« que par la protection des divinités tutélaires de
« Rome, qui jusqu'à présent, ont favorisé nos
« armes. » Il paraît même qu'Aurélien n'était
pas pleinement rassuré par cette faveur des
dieux. Peu certain de la victoire, il essaya la né-
gociation et offrit à la reine de Palmyre des con-
ditions honorables, si elle voulait se soumettre et
renoncer à toute prétention à l'empire. Il lui
proposait une retraite paisible, une riche indé-
pendance et assurait aux habitants de Palmyre,
la conservation de leurs privilèges. La fière Zé-
nobie lui répondit en ces termes : « Zénobie,
« reine d'Orient, à Aurélien Auguste. Ce n'est
« point par des écrits, ce n'est que par les armes
« que l'on peut obtenir la soumission que vous
« exigez. Vous osez me proposer de me rendre à
« vous ! N'oubliez pas qu'autrefois Cléopâtre a
« préféré la mort à la servitude. Les Sarrasins,
« les Perses, les Arméniens marchent à mon se-
« cours ; que ferez-vous contre leurs forces et les
« miennes réunies, vous que des voleurs arabes
« ont plus d'une fois effrayé ? Lorsque vous me
« verrez marcher à la tête de mes alliés pour

A peu de distance se trouve une vaste cour habitée par les Bedouins qui l'appellent *le château*.

« vous combattre, vous cesserez sans doute de
« m'envoyer des ordres insolents, comme si vous
« étiez déjà mon vainqueur et mon maître.»

« Cette réponse enlevant à l'empereur tout espoir d'engager la reine à capituler, il pressa vivement le siège, et ne put cependant par la force triompher du courage de la garnison. Informé de l'approche des Perses, il marcha contre eux, et les défit en bataille rangée ; ses trésors prodigués à propos, séduisirent les Sarrazins, les Arméniens et les rangèrent dans son parti. Palmyre privée de secours, se défendit encore long-temps, mais une affreuse disette mit enfin un terme à la résistance de Zénobie. Ne pouvant plus défendre sa capitale, elle voulut au moins échapper à la captivité : chargée de ses pierreries, montée sur un chameau rapide, elle sortit de Palmyre, favorisée par les ombres de la nuit, trompa la vigilance des postes romains et gagna l'Euphrate, espérant trouver un asile en Perse ; mais Aurélien informé de sa fuite la fit poursuivre par un corps de cavalerie, qui l'atteignit au moment où elle s'embarquait pour traverser le fleuve. Lorsque cette illustre captive parut devant son vainqueur,

Cet endroit est couvert des ruines du temple du soleil, au milieu desquelles

il lui reprocha d'avoir bravé témérairement la puissance des empereurs romains : « Je vous recon-
« nais pour empereur, lui dit-elle; mais Gal-
« lien et ses pareils ne m'ont jamais paru dignes
« du trône qu'ils laissaient renverser et que j'ai
« soutenu. »

Aurélien, maître de Palmyre qui implorait sa clémence, accorda la vie aux habitants ; mais il les dépouilla de leurs richesses. Revenu à Émèse, il soumit au jugement d'un tribunal le sort de Zénobie et de ses partisans. Les soldats romains demandaient avec fureur la mort de cette reine. Zozime prétend que, cédant alors à l'excès de ses malheurs et démentant sa grandeur passée, elle acheta la vie par une lâcheté, rejeta sur ses ministres les fautes de son ambition et livra même Longin à la mort, en l'accusant d'avoir dicté la lettre dont la hauteur irritait Aurélien. Le fait est que Longin périt et que Zénobie perdant son courage avec le trône, ne soutint pas la fierté de ses résolutions, consentit à vivre et orna le triomphe d'Aurélien. On la vit à ce triomphe, suivant à pied le char du vainqueur, qui était traîné par quatre cerfs. Tous les regards se tour-

deux cents familles arabes ont fixé leurs demeures, et c'est ce qu'on nomme actuellement la ville.

naient sur elle avec un sentiment d'admiration et de pitié; sa tête était ornée d'un diadème; une chaîne d'or liait ses mains; un grand nombre d'esclaves soutenaient sa robe, tellement chargée de pierreries qu'elle pouvait à peine marcher. Après avoir subi ce supplice, plus cruel pour une reine, que la perte de la vie, Zénobie se retira dans une terre en Italie, que l'empereur lui donna en apanage. Dans la suite elle vécut à Rome en dame romaine : on prétend même qu'elle épousa un sénateur. Le seul fils qui lui restait, Vaballath, (les deux autres avaient péri au siège de Palmyre), obtint une principauté en Arménie. » Vous avez vu la gloire, la grandeur de Palmyre, vous allez voir son abaissement. Laissons parler Voney :

— « Et là, dit-il, me trouvant rapproché de *Palmyre*, située dans le désert, je résolu de connaître par moi-même, ses monuments si vantés. Après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout à coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène

Dès notre arrivée, nous nous rendîmes chez le cheik, qui nous reçut fort

de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue, en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres demi-écroulés. De toutes parts la terre était jonchée de semblables débris ; de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, j'entrai dans l'enceinte d'un vaste édifice, qui fut jadis un temple dédié au *soleil* et je pris l'hospitalité chez de pauvres Arabes, qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple. Je résolus d'y demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages. Chaque jour, je sortais pour visiter quelque'un des monuments qui couvrent la plaine ; et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la *vallée des Sépulcres*, je montai sur les hauteurs qui la bordent et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon loin-

bien. Ce cheffournit ordinairement deux cents chameaux pour la caravane de la Mecque.

tain des monts de la Syrie ; la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate. Le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérant l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert , seulement à de longs intervalles , on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals (a). L'ombre croissait et déjà dans le crépuscule , mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires , cette soirée paisible , cette scène majestueuse imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte , la mémoire des temps passés , la comparaison de l'état présent , tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne ;

(a) Les chacals ne sortent de leur tanière que la nuit.

Mon maître congédia alors nos guides qui regagnèrent leur tribu. Le lendemain

et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici, fut le siège d'un empire puissant. Oui ! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et des cris d'allégresse et de fête. Ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique*, les tissus moelleux de *Cachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie*, l'ambre de la Baltique pour les perles et les par-
arabes, l'or d'*Ophir* pour l'étain de *Thulé*.
Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette

Ali loua une habitation adossée à un fragment de muraille antique, tout couvert de sculptures. Nous étalâmes à notre porte nos marchandises. Nous étions amplement fournis de tout ce qui convient aux Arabes Bedouins.

Depuis le prétendu miracle que j'avais opéré dans le désert, je veux parler de l'eau que j'y avais découverte, Ali me choyait tendrement. Il m'ôta cette chaîne

ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux a remplacé le murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves, et les troupeaux parquent au seuil des temples!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire? Comment se sont anéantis tant de travaux!... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations!...

« Dieu seul est immuable!

odieuse , marque de mon esclavage , et me donna un turban , même un cafetan à peu près neuf. Je ressemblais à un musulman avec mon nouvel équipage. Mon Turc poussa la complaisance pour moi , jusqu'à me promener dans les ruines immenses que nous foulions aux pieds et qui faisaient le continuel sujet de mes questions et de mon admiration.

Un jour , un Palmyrien de ses amis , voyant mon goût pour les débris et les colonnes , nous conduisit à une lieue et demie de la triste bourgade qu'on appelle maintenant la *ville* , près d'une grotte où je remarquai une belle colonne de marbre blanc taillée et sculptée à côté d'une autre façonnée seulement à moitié. En les examinant , on faisait naturellement la réflexion que le temps qui détruit des si magnifiques monuments , avait manqué pour placer la première de ces colonnes et achever la seconde. Nous vîmes en revenant à la ville d'autres grottes fort curieuses , et nous rencon-

trâmes une belle source dont les eaux s'échappaient en murmurant à travers des décombres qui en interrompent le cours.

Les habitants actuels de Palmyre ne sont point agriculteurs. Ils exploitent une saline proche la ville et font beaucoup de soude avec une plante très-commune dans ces contrées.

La cendre de cette même plante qu'ils brûlent et expédient à Damas, avec leur sel, sert à faire du savon.

LA GROTTTE MERVEILLEUSE.

Quelque temps après, un Bedouin, ami de celui qui me nommait son frère, et avec lequel il s'était entretenu de moi, me parla d'une grotte bien plus curieuse encore que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Je demandai à mon maître la permission d'y faire une excursion. Ali voulut m'accompagner. Nous partîmes avec deux

cavaliers bien armés et un conducteur. Nous atteignîmes la grotte après trois heures et demie de marche. Elle est située dans un lieu entièrement désert. Son entrée est étroite, obscure et peu accessible. — Ali, notre guide et moi, nous y entrons pourtant, après avoir eu le soin d'attacher à son ouverture, le commencement du peloton de fil, que j'avais apporté et que je déroulais en avançant.

Cette grotte me sembla si grande au premier aspect, que je crois qu'une armée de cent mille hommes pourrait y loger facilement.

Le terrain, les parois du rocher sont remplis d'alun et de nitre. Le chemin inégal, les détours, les espèces de rues, tantôt larges, tantôt étroites, les espaces, comme de grands carrefours, ne finissaient point; et les torches qui nous éclairaient, en guidant cette marche, offraient les images les plus bizarres,

quelquefois les plus brillantes sur les roches vives qui nous entouraient.

Il semblait que la plupart des cavités qu'on y aperçoit fréquemment et qui ont été faites avec le ciseau, recélaient encore les métaux qu'on avait eu le soin d'en extraire.

— L'aspect de cette caverne singulière m'est si bien resté dans la mémoire, que je n'ai pu l'oublier.

Quand je fus au bout de mon fil qui avait plus de cinq cents toises de longueur, je ne voulus pas aller plus loin, et prétextai pour sortir de là, le froid qu'on y ressentait. Nous retournâmes donc à la ville.

Mon maître fit de bonnes petites affaires avec les Palmyriens, puis, il se mit en mesure d'aller plus loin; il nous fallait encore un protecteur.

Le cheik qui nous avait reçus si amicalement, voulut bien nous mettre en rapport avec le fils de l'un des chefs puissants qui commandent dans le dé-

sert : ce Bedouin de distinction, venait d'arriver à la tente du cheik avec quinze cavaliers, pour l'informer de leurs projets futurs à l'égard des Wahabis.

**MŒURS, COUTUMES, OCCUPATIONS DES
TRIBUS ARABES.**

Nous fûmes présentés à l'Arabe, qui était un homme d'environ vingt-cinq ans, grand, sec, aux yeux noirs et étincelants. « Ces marchands, lui dit le cheik, en nous désignant, Ali et moi, sont des habitants de Damas et nos amis; ils colportent leurs marchandises de tribu en tribu pour les vendre; mais depuis les méfaits des Wahabis, on les a effrayés de telle sorte, qu'ils n'osent plus parcourir seuls le désert. — Qu'ils viennent avec moi, répondit le Bedouin, qu'on appelait l'*émir* (qualité qui équivaut à celle de *prince*), je leur servirai volontiers de patron et d'escorte... et il ne leur arrivera rien de fâcheux tant

qu'ils seront parmi les miens... Mon maître, plein de reconnaissance, pour cette généreuse promesse, invita le soir même l'*émir* et le *cheik* à dîner avec nous, sachant bien que dès l'instant qu'on a mangé avec un Bedouin, on devient parmi eux un personnage inviolable et sacré. — Nous fîmes tuer un mouton; et notre dîner préparé à la manière des Arabes, leur parut fort bon... Nous leur présentâmes, au dessert, des raisins secs, des noix, des amandes, des figues, ce qui fut pour eux un grand régal.

L'*émir* apprit le lendemain, par un de ses coureurs, qu'un parti ennemi s'avavançait vers sa tribu qui était à deux jours de marche de Palmyre. Il fit partir en toute hâte un exprès pour son camp, afin de lui faire prendre une autre direction et d'envoyer à sa rencontre cinq cents cavaliers. Il avait à sa suite un Bedouin intrépide, qui s'offrit pour porter ses ordres. — Cet Arabe vint atta-

cher sa jument à l'entrée de notre tente et nous prier de lui prêter un feutre. Nous en avons plusieurs qui enveloppaient nos marchandises. J'allai lui en chercher un. Il le mit dans l'eau pendant trente à quarante minutes et le plaça ensuite tout mouillé sur le dos de sa bête, la selle par dessus.

La jument, quelques heures après, eut une forte diarrhée, et le soir son ventre se trouva tellement diminué qu'elle semblait n'avoir rien dans le corps.

L'émir, à cette vue, dit à l'Arabe : Tu peux partir, je suis bien assuré maintenant que nul ne pourra t'atteindre à la course.

Le Bedouin partit en effet, après avoir sanglé fortement sa jument. — Trois jours après nous le vîmes revenir tout joyeux, apportant pour nouvelle que la tribu de l'émir avait pris un autre chemin, et que les cinq cents cavaliers demandés pour escorte arriveraient dans

la journée; voici ce qu'il nous conta des exploits de sa monture : — Parvenu dans le désert à un passage qu'il fallait franchir pour aller remplir sa mission, un parti ennemi l'aperçut et fondit sur lui. Tout près d'être atteint et au milieu de ses adversaires, il poussa un grand cri et parlant à sa cavale : *Jah-hamra!* lui dit-il, c'est aujourd'hui ton tour! et sa bête partit comme un éclair.

Émerveillés de la vitesse de ma jument, continua le Bedouin, car elle ressemblait à un oiseau qui fend l'air, les ennemis confondus, cessèrent de me poursuivre, et me voilà.

Les cavaliers arrivèrent effectivement le soir; et le lendemain, nous nous mîmes tous en route.

Après plusieurs jours de marche, nous rejoignîmes la tribu de notre protecteur.

Nous descendîmes de nos bêtes ainsi que l'émir qui fut entouré à l'instant. Il nous fit entrer dans sa tente qui avait

cent pieds de long et autant de large ; elle était de toile de crin noir et partagée en trois chambres. Dans le fond on garde les provisions et on fait la cuisine : c'est aussi le lieu où les esclaves couchent.

Le centre est occupé par les femmes et la famille s'y retire la nuit. Le devant de la tente appelé rabha , est destiné aux hommes. C'est là qu'ils accueillent les étrangers et que nous fûmes reçus. On nous servit d'abord et à trois reprises du café, ce qui, chez les Bedouins, est la plus grande marque de considération. — Mon aventure du désert avait circulé. On disait partout qu'on pouvait voyager avec moi sans provision d'eau , que j'en savais trouver dans tous les lieux. D'un autre côté, un enfant que j'avais guéri, en lui faisant prendre les choses les plus simples , avait augmenté ma renommée : les Arabes m'appelaient le nouveau *Joseph* (1). Mon maître, tout glorieux,

(1) Nom du fils de Jacob , qui opéra tant de

n'avait garde d'affaiblir ma réputation ; il y trouvait trop bien son compte.

Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes invités à un grand festin. On tua, pour nous régaler, un chameau. Ce qui me déplaisait, c'est qu'il fallait manger à la *turque*, autrement dit, sans cuiller ni fourchette. Je me brûlais les doigts et n'allais guère vite, ce qui excitait le rire de mes hôtes.

Après deux jours consacrés à l'hospitalité, nous déballâmes nos marchandises et tous les yeux purent s'en rassasier.

Les femmes surtout étaient pour nous d'excellentes pratiques.

Le frère de l'émir, qu'on nommait *Faress*, après avoir mangé le *pain* et le *sel* avec moi, me prit dans une grande affection, et, quoiqu'il ne parlât point ma langue et que je fusse privé de converser avec lui, excepté par signes, ou par l'intermédiaire de mon Turc, il montrait une merveille en Égypte. *Voyez l'histoire de Joseph dans la Bible.*

vive reconnaissance pour les expressions de dévouement que je manifestais à son égard. Comme on s'attendait à tous moments à être attaqué, on se tenait sur ses gardes. Enfin l'émir donna l'ordre de lever le camp. Les pâturages manquaient; puis on craignait l'ennemi : raisons péremptoires pour déloger.

En conséquence, le lendemain, au lever de l'aurore, les tentes furent pliées, chargées sur des chameaux, et le départ s'opéra avec un ordre parfait. Vingt cavaliers allaient en avant comme autant d'éclaireurs — Venaient ensuite les troupeaux de moutons, de chèvres et les chameaux sans charge; puis les Bedouins montés sur des dromadaires ou des chevaux et armés de lances — Les femmes après eux. — Celles des chefs étaient portées, dans des espèces de *palanquins* appelés *haudags*, par de grands chameaux. — Ces palanquins sont couverts en drap rouge, garnis de franges de couleurs variées, soigneusement doublés d'étoffes

de soie. Ils contiennent ordinairement une femme et plusieurs enfans et paraissent très-commodes. Les femmes et les enfans d'un rang inférieur, sont placés simplement sur des chameaux, auxquels on a fait des espèces de selles avec des rouleaux de toile.

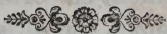
Les bêtes de charge étaient à la queue de la caravane, où se tenait l'émir pour veiller à ce qu'il ne restât personne en arrière, tandis que son frère et son père marchaient en tête, entourés de guerriers et d'esclaves, tant à pied qu'à cheval. — L'émir montait une jument arabe de pur sang, du plus grand prix, et nous l'accompagnions suivis de nos serviteurs et de nos bagages.

On ne saurait se faire une idée du spectacle imposant de la marche d'une tribu de douze à quinze mille individus Bedouins, à travers le désert, si on ne l'a vu soi-même. Aucune description ne peut rendre ce coup d'œil pittoresque et singulier. L'ordre, la célérité règnent

partout, et partout on n'aperçoit qu'un vaste horizon blanchâtre, le ciel en feu et des sables brûlants.

Nous étions en marche depuis le commencement du jour. Déjà le soleil commençait à pâlir et à baisser vers l'orient, quand tout à coup on ordonna de faire halte.

Je m'arrêterai aussi, mes amis, pour vous laisser respirer. Demain je continuerai mon récit s'il ne vous ennuie pas.



SEPTIÈME VEILLÉE.

SUITE DE LA VIE NOMADE.

ON était arrivé dans une belle plaine. Tous les yeux se réjouirent à la vue d'un *oasis* verdoyant.

Le campement est ordonné. Les Bedouins sautent à terre, se dispersent, plantent leurs lances et y attachent leurs chevaux. Les femmes dressent les tentes, et s'en acquittent avec une admirable célérité, tandis que les hommes, qui d'ordinaire conduisent les troupeaux, s'occupent de les rassembler et de tuer ceux destinés à la boucherie.

L'oasis offrait de bons pâturages ; nous commencions à nous y plaire , quand , au moment où on s'y attendait le moins , nous fûmes attaqués la nuit , à l'improviste , et une grande partie des troupeaux de la tribu fut enlevée.

On courut après les ravisseurs. Le jour se passa sans pouvoir les atteindre... enfin , vers le soir on les découvrit. Un combat eut lieu , la moitié des bestiaux fut reprise ; mais plusieurs centaines de chameaux restèrent au pouvoir de l'ennemi , et nous eûmes des morts et beaucoup de blessés. La douleur alors devint générale , et l'émir résolut de se réunir au drahya , ce chef puissant autour duquel toutes les tribus du désert se rangeaient pour faire tête aux féroces Wahabis...

Comme nos intérêts de commerce nous forçaient aussi nous-mêmes à aller de l'une à l'autre tribu , nous résolûmes de nous rendre à celle du grand émir.

En prenant les devants nous devions

servir comme d'envoyés de celui sous la protection duquel nous nous étions placés. Il nous donna un Bedouin éprouvé pour nous accompagner. Il faisait assez froid lorsque nous partîmes : j'étais monté sur un âne. Mon maître cheminait sur un mauvais cheval, et notre bagage suivait, porté par des chameaux que des esclaves conduisaient à pied dans la compagnie de l'Arabe.

Arrivés à un défilé, entre deux rochers, nous fûmes tout à coup entourés par un parti de Bedouins inconnus qui s'enfuit après nous avoir tout enlevé. Notre conducteur voulait bien nous défendre, mais il n'était pas le plus fort. Dépouillé, resté avec une seule chemise, je tombai bientôt sur la terre, gelé, engourdi par le froid; j'y demeurai évanoui. J'aurais infailliblement péri si l'Arabe, après avoir couvert mon maître de son grand manteau blanc appelé *bournouf*, ne se fût occupé de moi. — Il renversa d'un coup de lance le cheval

d'Ali , à moitié mort de froid , dont les voleurs avaient dédaigné la capture. Il se mit ensuite à lui fendre le ventre , à retirer ses intestins , puis il me fourra dedans , laissant ma tête dehors pour respirer. — J'eus bientôt , dans cet asile d'une si singulière invention , repris mes sens et la parole , et mes forces revinrent assez pour me permettre de marcher.

Enfin nous atteignîmes un village. Nous étions sauvés ; néanmoins j'éprouvai de la peine à me refaire , quoique , pendant trois jours , mon maître et moi fussions l'objet des attentions de l'hôte chez lequel nous avait conduits le Bedouin allié à l'émir.

Au bout d'une semaine nous pûmes continuer notre route , aussi légers de bagages que d'argent ; mais nous n'allions guère vite. Ali semblait fort triste , et moi je n'étais pas plus gai. — Nous arrivâmes ainsi au milieu des tentes de l'allié de notre ami : le coup d'œil en

était imposant. Chacune d'elles apparaissait entourée de chevaux magnifiques, de chameaux, de chèvres, de moutons.

L'habitation nomade du chef de toute la tribu, composée de plus de trois mille tentes, se trouvait au milieu, et se distinguait par son élévation et sa grandeur.

L'émir apprenant notre aventure entra dans une violente colère ; sur l'indication de notre Bedouin, il reconnut les voleurs, et mit aussitôt en campagne à leur poursuite une troupe de cavaliers : quelques jours suffirent pour retrouver et ramener nos marchandises et nos chameaux qui nous furent rendus ; notre protecteur était généreux et très-hospitalier ; il nous fit cadeau, par forme de compensation, de deux beaux ânes et de six moutons. Nous pûmes alors continuer notre voyage, et cette fois avec plus de sûreté. Je montai l'un des deux ânes, à l'allure douce et paisible ; l'autre portait nos vivres.

Nous visitâmes ainsi , mon maître et moi , plus de trente tribus d'Arabes , les unes après les autres. Quand nos marchandises étaient épuisées , nous retournions à Damas pour en reprendre d'autres ; puis nous rentrions dans le désert , où nous appelait notre commerce. Depuis un an que je faisais le même métier , je m'étais tellement habitué à la langue , aux usages et à la vie errante des Arabes , que je commençais à me faire comprendre de ce peuple singulier , dont je m'efforçais même à imiter les mœurs. Ali , mon maître , me traitait en ami , sans pourtant manifester encore le désir de me rendre à la liberté. Au reste , j'en connaissais bien la raison : je possédais des talents d'agrément qui , dans nos récréations , servaient à m'acquérir des amis et des admirateurs ; je battais très-bien de la caisse , et avec des variations et une agilité surprenante ; j'escamotais à merveille , et je connaissais quelques tours de physique , capa-

bles de me faire passer pour sorcier si je l'eusse voulu , chez ces peuples crédules. — Ajoutez la réputation déjà que je m'étais faite dans le désert... Ali ne pouvant plus se passer de moi , qui lui procurais de très-bonnes affaires , comment se serait-il donc décidé à renvoyer l'instrument de sa fortune ?

Je ne sais si je vous ai dit que les Bedouins aiment beaucoup les histoires : mon Turc, qui en savait plus d'une, captivait souvent leur attention par ses récits. Depuis dix ans cet homme voyageait sans cesse au milieu des tribus arabes , dont il cherchait , par ses complaisances , à se concilier la bienveillance.

Ali était pour eux une espèce de chronique ambulante qui les mettait au courant de tout ce qui pouvait les intéresser , les amuser ou leur plaire , même leur inspirer des sentiments qui tournaient toujours à l'avantage de sa posi-

tion. — Voici une des histoires qu'il leur raconta en ma présence.

« Un riche marchand de bestiaux , nommé *Mourad* , menait à Damas un troupeau de douze mille têtes de bétail pour les vendre. En route il rencontra quatre pauvres Bedouins de médiocre apparence , fit leur connaissance et les régala amplement. S'il en agit de la sorte avec eux , ce fut plutôt par l'effet de son bon cœur que pour tout autre motif ; car il avait , pour sa défense , une escorte nombreuse de serviteurs et plusieurs soldats avec lui. — Cependant , près de se séparer , l'un des Bedouins , appelé *Saker* , proposa au marchand une alliance fraternelle. Mourad , toujours bon et modeste , loin de s'enorgueillir de sa fortune , et de mépriser l'offre obligeante du pauvre habitant du désert , accepte sa proposition et lui présente vingt piastres et plusieurs poignées de tabac , après avoir mangé ensemble le *pain* et le *sel*. Saker remit les trois quarts des piastres

et du tabac à ses camarades, en leur disant : « Vous témoignerez, dans l'occasion, que ce marchand a fait alliance avec moi, et que désormais je le considère comme étant mon frère. » Les Bedouins le jurèrent. Peu après on se sépare : les uns s'enfoncent dans le désert, les autres s'avancent vers Damas, dont on n'était plus qu'à deux journées.

« Le lendemain, presque en vue de la ville, un parti de Bedouins, au nombre de trois cents cavaliers environ, fondit sur le malheureux Mourad, dispersa son escorte, enleva ses troupeaux, ses bagages, ses esclaves, et le laissa seul et nu sur la place. Ce fut dans ce piteux état qu'il entra à Damas, disant à tous ceux qu'il rencontrait, qu'il avait été vendu par l'Arabe Saker et ses compagnons, après avoir contracté alliance avec eux. Bientôt cette nouvelle circula dans le désert, et parvint jusqu'au Bedouin innocent. Désespéré de ce qui était arrivé à Mourad, son frère, il vole au camp où

se trouvent ses témoins, et se rend avec eux chez le cheik de la tribu des spoliateurs de son ami. Il expose l'affaire, et ses témoins l'affirment : tout ce qui avait été enlevé au marchand lui est rendu. Plein de joie, fier de son succès, il prend la route de Damas, conduisant lui-même les troupeaux, les bagages, les serviteurs et les esclaves de son frère. Toutes ces richesses sont laissées en dehors de la ville, près de l'une des portes, et couvrent un large espace : elles sont confiées par l'Arabe à la garde des esclaves du marchand dont il va s'informer à la ville.

« L'aventure de Mourad avait fait assez de bruit pour qu'il y fût connu. Le Bedouin le rencontra devant un bazar, assis tristement dans un coin comme un mendiant qui implore la pitié des passants. Saker se sent ému et lui saute au cou, l'embrasse, pleure, lui dit d'avoir confiance en Dieu et son Prophète.... puis, prenant un air moins triste, il l'in-

forme que toutes ses richesses lui sont rendues, et veut l'emmener hors de la ville, en l'assurant qu'il y trouvera ses troupeaux, ses esclaves et ses bagages qui l'y attendent. — Le marchand, que la vue du Bedouin a mis dans une grande fureur, au lieu de le suivre, lui reproche amèrement sa perfidie, sa déloyauté, et veut s'éloigner de lui avec mépris. — L'Arabe insiste, prie avec instance, et Mourad, moitié par force, moitié de bonne volonté, se laisse conduire enfin, tout en craignant que sa condition ne devienne pire encore. Mais, arrivé dans la campagne, que l'on juge de sa surprise, lorsque tout à coup il est entouré de ses serviteurs qui font éclater leur joie en le revoyant, et qu'il aperçoit autour de lui les troupeaux qui lui ont été ravis. Le marchand n'en pouvait croire ses yeux qui versaient des larmes de reconnaissance et de bonheur. Dans son délire il serre sur son cœur et dans ses bras le Bedouin qu'il nomme cette fois,

à bon droit, son frère et son ami. Il veut le retenir, ne plus s'en séparer, partager au moins avec lui ce qu'il doit à sa générosité. Saker montre de la main le désert en disant : Ma famille , ma félicité , tout est là. Le marchand insista pour lui faire accepter un riche cadeau. Le Bedouin eut toutes les peines du monde à vouloir se charger seulement d'une paire de bottes de maroquin jaune pour son usage , et de quelques aunes de toile pour sa femme , après quoi il alla rejoindre sa tribu. »

Voici une autre histoire :

Les Bédouins ont un attachement singulier pour leurs chevaux , et les estiment au dessus de tout. Un pacha de Damas , apprenant qu'un Arabe possédait une jument de race d'une rare beauté , lui en fit offrir une somme considérable sans pouvoir l'obtenir. Un autre Arabe , de la même tribu ; car , ces messieurs se volent entr'eux sans aucun scrupule , étant informé des dé-

sirs du pacha, va le trouver et lui demande combien il donnera à celui qui le mettra en possession de la jument d'*Hassan*, c'est le nom de son propriétaire. — Je compterai à celui qui me l'amènera, répond le pacha, autant de sequins qu'il y a de pas d'ici à ta tribu. Ce marché devait produire une somme considérable ; il fut accepté. Le Bedouin revint au camp, décidé à dérober la jument. Il se rend à la tente de celui qui en est possesseur, et apprend d'*Hassan* lui-même, qu'il se tient sur ses gardes parce qu'on l'a prévenu qu'on veut lui ravir sa cavale ; et que, toutes les nuits il place le piquet qui retient les entraves de sa jument entre sa femme et lui. L'Arabe le loue de ses précautions, examine la place et se retire. La nuit venue, et pendant que tout dort au camp, il se glisse doucement vers la tente d'*Hassan*, s'y introduit avec précaution, arrive près de lui et le pousse légèrement. *Hassan*, persuadé que c'est

sa compagne qui en agit ainsi, se recule un peu pour lui faire place; le Bedouin passe de l'autre côté et en fait autant à la femme; celle-ci à son tour, pensant que son mari est gêné, se recule de même; de cette manière, le pieu qui était entr'eux se trouve dégagé. Le Bedouin, avec une lame de sabre bien aiguisée, creuse un trou tout autour, dans le plus grand silence et parvient à l'enlever. Il ne lui fut pas difficile après cela de dégager les entraves de l'animal et de sauter sur sa croupe; mais avant de partir, il réveille Hassan, lui crie qu'on emmène sa cavale et s'éloigne rapidement avec elle. On se fera sans peine une juste idée du désespoir de l'Arabe auquel on ravit ce qu'il a de plus cher au monde, sa jument, qu'il aime autant que sa vie! Toute la tente est en émoi; Hassan appelle ses parents pour courir après le ravisseur. Hassan était propriétaire d'une autre jument presque aussi bonne et aussi belle, qu'il

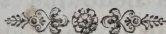
affectionnait beaucoup aussi ; il la lance après le voleur, bientôt il est près de l'atteindre ; mais, rempli de l'orgueil de posséder seul une cavale sans pareille, qu'il a vue naître, qu'il a élevée et que nul autre à la course ne saurait dépasser, il crie à l'Arabe de lui mordre l'oreille s'il veut échapper à sa poursuite : le voleur suit le conseil en se penchant sur le cou de l'animal ; et, en effet, la jument disparaît aussitôt comme un éclair. De nouvelles tentatives devenant inutiles, on entoure Hassan pour lui reprocher d'être lui-même l'instrument de la perte de sa jument qu'il aurait pu reconquérir.

— « Auriez-vous préféré, leur répond Hassan, que je laissasse dire dans le désert qu'une autre jument a pu dépasser mon élève, et ternir ainsi sa réputation ? J'ai mieux aimé la perdre que de la déshonorer. »

Cette histoire qui peint si bien le ca-

ractère des Bedouins , me fit le plus grand plaisir.

Allons , pour ce soir , je crois qu'en voilà assez ; d'autant mieux que je vois des yeux se fermer.... Mes bons amis , c'est l'heure du sommeil , reprit le Père La Pensée. Un autre jour, je continuerai ce chapitre qui ne manque pas d'intérêt.



HUITIÈME VEILLÉE.

CONTINUATION DU RÉCIT SUR LES BEDOUINS.

LORSQUE les Bedouins sont braves , qu'ils possèdent de bons chevaux et des armes , ils acquièrent facilement de la prépondérance et se font redouter : c'est alors qu'ils deviennent riches , puissants, cheiks, quelquefois émirs ou commandants de plusieurs tribus réunies pour le bien-être commun.

Il existe dans les déserts de Syrie deux grandes familles de Bedouins, et deux partis bien distincts. L'un de ces partis est dépendant du roi Sioud , souverain

de Wahabi, et l'autre d'un émir puissant appelé le *Drahy*, que j'ai déjà nommé. Cet émir avait sous ses ordres un grand nombre de cavaliers et de guerriers montés sur des chameaux : deux hommes se tenaient habituellement sur ces animaux, armés de fusils à mèche. — Le drahy se trouvait toujours prêt à combattre, et lorsqu'il tombait sur l'ennemi commun, il faisait souvent un grand butin. Quand il conquérait quelques belles cavales, qui toutes avaient leur origine et leur nom, cela passait pour un bel exploit (1).

(1) Les chevaux sont ordinairement ce que les Bedouins estiment le plus. Ils assistent à leur naissance comme on ferait d'un enfant chéri; ils le soignent et l'élèvent avec une attention toute particulière. Ces animaux vivent pour ainsi dire avec leurs maîtres et font comme partie de la famille. Les femelles sont plus estimées des Bedouins, parce qu'en voyage elles leur sont plus utiles, soit qu'ils se servent de leur lait, soit parce qu'elles ne les trahissent point, pendant

On a vu des tribus ennemies , se livrant bataille , s'arrêter tout à coup au milieu du combat , comme du temps de la chevalerie , pour laisser le champ libre à deux adversaires qui se défiaient à outrance. Deux Bedouins sortis chacun des rangs opposés se présentent bravement. On leur fait place; ils sont en un moment en présence l'un de l'autre , et un combat général est à l'instant suspendu pour un combat particulier dont le résultat doit être la gloire de l'un et la honte de l'autre.

Les Bedouins ont une valeur égale , tous deux aspirent à la victoire. Ils se mesurent d'abord des yeux, puis se provoquent par des gestes et de grands cris. Enfin ils s'éloignent pour prendre du terrain, et reviennent ensuite avec furie, l'un sur l'autre , la lance en arrêt. La

leurs expéditions nocturnes, par leurs hennissements , comme les chevaux.

(*Note de l'Auteur.*)

lutte est longue et terrible. Les chevaux haletants de fatigue, tout couverts d'écume et de sueur, n'obéissent plus au frein qui les guide... Pourtant l'un des adversaires a beau faire, il ne peut éviter la lance de son rival qui le perce d'outre en outre : il tombe, et les amis qui l'accompagnent prennent à l'instant la fuite avec leur tribu, en consignant volontairement son cheval au vainqueur, qui, dans ce cas, ne peut plus ni le tuer ni le faire prisonnier.

Je dois vous dire ce que j'ai vu à l'occasion des blessures que reçoivent les Arabes, et cela vous paraîtra d'autant plus extraordinaire qu'ils n'ont ni médecins ni chirurgiens. — On apporta à notre camp un Bedouin qui avait reçu un coup de lance de part en part. Le fer de la lance était même resté dans le corps du blessé, qui, pendant tout le temps qu'on la lui retirait, riait; et, prenant ma pipe, se mit à fumer. — Pour tout remède on lui fit boire du lait de cha-

meau ; tous les jours on lavait sa plaie avec l'urine de cet animal, et on le nourrissait durant sa maladie de quelques dattes cuites dans le beurre. Au bout de vingt jours le Bedouin était guéri et montait à cheval.

Je commençais à m'accoutumer à la chair et au lait des chamelles dont les Bedouins se font un régal. Le chameau destiné à leur nourriture a le poil blanc comme la neige, et ne sert jamais de bête de charge. Sa viande est grasse et rouge comme celle de notre bœuf. Le lait de chamelle que les Arabes ne peuvent consommer se donne aux chevaux de race, ce qui les fortifie extrêmement.

— Les Wahabis continuaient de faire la guerre à tous ceux qui refusaient d'embrasser leur religion ou de payer la dîme.

L'émir, protecteur des opprimés, partit à la tête de dix mille cavaliers pour aller les combattre. On demeura plusieurs jours sans avoir de ses nouvelles.

Tout le camp était dans l'inquiétude. Mon maître et moi regrettions déjà de ne pas nous être éloignés du théâtre de la guerre, quand un Bedouin arriva ventre à terre sur sa jument, faisant flotter sa ceinture blanche au bout de sa lance, et criant : Victoire! — Le camp entier fut en émoi; de tous côtés on vint entourer le messager afin d'avoir des nouvelles, et chacun, suivant ses moyens, lui fit un présent. On se livra bientôt à la joie : des feux furent allumés, des moutons égorgés et des préparatifs de festins, pour les vainqueurs, qu'on attendait, se montrèrent partout. Ce mouvement exécuté par les femmes seules offrait un coup d'œil fort curieux. On se porta ensuite au devant de l'armée victorieuse qui amenait un grand butin de bestiaux. Elle effectua son entrée au milieu de l'allégresse générale et des coups de fusil. Les festins, les joûtes, les courses commencèrent, puis chacun raconta ses exploits.

L'armée ennemie était commandée par un nègre d'une force prodigieuse, aussi laid que vaillant, aussi original que féroce. Avant le combat, ce général à tête moutonnée ôta son turban, ses bottes, releva les manches de son vêtement, espèce de veste, jusqu'aux épaules. Sa tête énorme et son menton n'avaient jamais été rasés; ses cheveux et sa barbe étaient noirs et crépus; son corps velu comme celui d'une bête lui donnait l'aspect le plus sauvage : ses yeux perçants semblaient lancer la foudre, et l'ensemble de toute sa personne offrait un spectacle hideux et effrayant. — Il fut joint par l'émir, et le combat s'engagea. Le nègre fit des prodiges de valeur; mais les siens, enfoncés de toutes parts par les cavaliers de l'émir, lâchèrent pied, abandonnant leur bétail, leurs tentes et tout ce qu'ils possédaient pour fuir plus vite, laissant deux cents des leurs sur la place. Le butin se trouva considérable, et un partage égal eut lieu.

entre les combattants. Après une victoire aussi éclatante , plusieurs tribus se déclarèrent pour le *Drahy*. On leur représenta le roi des Wahabis , *Ebn-Sihoud* , comme ayant l'habitude d'exiger de chaque individu un dixième de ce qu'il possédait de meilleur, ce qui exaspérait les Bedouins qui n'aiment rien autant que leur liberté , leur indépendance et la possession sans trouble de tout ce que le vol, le pillage, la fraude peuvent leur procurer. Ils appellent cela *les secours que la Providence leur envoie*.

L'émir donna un grand repas auquel mon maître et moi assistâmes. Cinq chameaux , trente moutons furent égorgés. On servit le festin hors des tentes et par terre. Les plats semblaient être d'argent quoiqu'ils ne fussent que de cuivre étamé. — Chacun d'eux contenait plus de trois cents livres de riz cuit , dressé en forme de cône , d'une élévation de cinq à six pieds , et surmonté d'un mouton rôti. Ces plats étaient por-

tés par quatre hommes. D'autres surmontés d'un quartier de chameau ou d'une autruche, l'étaient par un nombre égal de servants. Des plats d'une moindre grandeur de mets bouillis, accommodés avec des dattes ou d'autres fruits secs remplissaient les intervalles. Le pain, façonné en petits gâteaux ronds était excellent. Les convives étant accroupis et rangés autour des plats, nous ne pouvions guère distinguer les personnes placées vis-à-vis de nous, à cause de la distance qui nous en séparait. Je remarquai, et mon Turc aussi, que les Bedouins de cette tribu sont plus riches, plus civilisés que ceux des autres. — Les femmes, naturellement jolies et coquettes, portent des vêtemens de soie de Damas, des bracelets en verre de couleur, et des boucles d'oreilles en argent et en or : presque toutes ont un anneau d'or au nez. — Après quelques jours passés dans les fêtes, comme nous avions épuisé nos marchandises, et que nous

ne nous trouvions pas trop éloignés d'*Alep*, Ali voulut aller s'y approvisionner.

Alors seulement je m'aperçus qu'il me manquait quelque chose : je n'étais pas heureux loin de mes compatriotes, dont la renommée arrivait jusqu'à moi. Cependant, naturellement curieux, je désirais rester encore quelque temps avec les Bedouins, pour tâcher de voir de plus près les Wahabis, et surtout leur roi, dont on parlait continuellement, sans cela j'aurais fait consentir mon maître à me donner la liberté, ou cherché à me la donner moi-même.

Au moment où on était encore en fête, un cavalier arriva, couvert de sueur, pour annoncer à nos hôtes que les Wahabis s'étant réunis, marchaient contre eux, aussi nombreux que les sauterelles qui, quelques années auparavant, avaient apporté et mis la famine dans le désert.

Ces sauterelles, effectivement, tom-

bèrent en si grande quantité sur les plaines de verdure répandues çà et là dans le désert, qu'elles y dévorèrent tout, à tel point que les Arabes, privés de nourriture furent contraints, pour ne pas mourir de faim, de rassembler des quantités énormes de ces insectes dont ils formaient une espèce de pâte qu'ils mangeaient. Mais leurs troupeaux refusaient cet aliment, et il mourut pour cette raison beaucoup de bestiaux. — Revenons à notre tribu :

L'émir, homme de courage et de prudence, envoya plusieurs de ses parents en avant afin de s'assurer de la vérité. Elle ne se vérifia que trop, et l'ordre fut donné à l'instant de changer de position. L'ennemi qui nous suivait de près nous força de hâter notre départ, et d'accélérer notre marche. La plus grande fatigue de cette sorte de fuite tombait sur les femmes chargées de traire les chamelles et de cuire le pain, sans pour cela s'arrêter. La manière

dont cette cuisine nomade a lieu mérite d'être rapportée.

Il se trouvait de distance en distance des Bedouines qui s'en occupaient continuellement. La première était montée sur un chameau qui avait sa charge de blé ; un moulin à bras devant elle , servait à le moudre , elle passait la farine à sa voisine qui aussitôt la pétrissait avec l'eau des outres qui pendaient de chaque côté du chameau qu'elle montait. La pâte ainsi préparée était remise immédiatement à une troisième femme qui la faisait cuire, sans s'arrêter, dans des espèces de moules, en fer , sur un réchaud, dont le feu était alimenté avec de la fiente séchée, de chameau , que l'on conservait dans des sacs pour cet usage. Ces espèces de gâteaux ainsi préparés, se distribuaient à mesure qu'on les fabriquait. D'autres femmes se tenaient à côté des chamelles, les trayaient en marchant, dans des vases de bois, contenant à peu près cinq pintes de lait et on passait ces

vases de l'un à l'autre pour que chacun à son tour pût étancher sa soif tout en marchant. Les chevaux , les chameaux , mangeaient aussi en marchant les aliments qu'on avait placés dans des sacs attachés et suspendus à leur cou.

Lorsque le sommeil pressait trop , on s'étendait sur sa monture , les pieds arrêtés par une corde ou passés dans une besace pour ne pas tomber. La marche cadencée et lente des chameaux , lorsqu'on y est habitué invite au repos , et je n'ai jamais mieux dormi que pendant ce voyage où tout était en mouvement et en émoi.

Arrivés à l'Euphrate , nous le passâmes pour nous joindre à plusieurs autres tribus : ainsi réunis nous présentions plus de trente mille combattants. Ce fut alors que nous attendîmes l'armée des Wahabis.

J'oubliais de vous dire que pendant cette marche longue et pénible nous fîmes notre première halte chez des Be-

Bedouins fort pauvres puisqu'ils ne possèdent pour toute fortune que quelques ânes : ils vivent de la chasse des gazelles et des autruches. Leur vêtement est très-grossier et consiste en une ou plusieurs peaux de gazelle cousues ensemble et qui leur forment une robe longue dont les manches pendantes sont fort larges ; la fourrure tournée en dehors donne à ces Arabes l'air de bêtes fauves et un aspect sauvage.

Ces Bedouins nous donnèrent le plaisir d'une chasse aux autruches. La femelle ayant déposé ses œufs dans le sable, va s'établir à quelque distance sans pour cela les perdre de vue, les couvant pour ainsi dire des yeux. Elle reste en observation et immobile durant une grande partie du jour et jusqu'à ce qu'il plaise au mâle de venir la relever. Alors et pendant qu'il est de faction à son tour, elle va chercher sa subsistance.

Quand un chasseur a découvert une couvée, il se construit une espèce de rem-

part formé de sable et de quelques pierres pour se mettre à l'abri derrière, guettant l'instant favorable à ses projets. Dès qu'il aperçoit la femelle seule, et que le mâle lui paraît assez éloigné pour ne pouvoir prendre l'alarme et la fuite au bruit du coup qu'il va tirer, il ajuste son fusil chargé de chevrotines, tire, puis court relever l'autruche morte, essuie son sang, la remet dans la même situation, près de ses œufs, et va de nouveau à son poste à l'approche du mâle. Celui-ci, sans défiance, reprend sa faction, le chasseur l'ajuste et devient par ce moyen, possesseur du pauvre couple, que la ruse et l'adresse ont fait succomber. Si le mâle a eu quelques soupçons, il s'éloigne rapidement, le chasseur court après l'oiseau qui, en s'éloignant, se défend en lançant derrière lui des pierres avec une grande force et à une grande distance contre son adversaire qui risque souvent d'en être grièvement blessé, et quelquefois

aveuglé (1). Après la chasse, les Bedouins montent sur leurs ânes, et vont vendre les plumes d'autruche à Damas où il s'en fait un grand commerce.

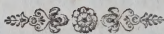
Cependant la guerre continuant avec les Wahabis, nos amis en furent victimes, et il y eut une assemblée générale des principaux chefs de tribus qui faisaient cause commune avec le grand émir qui décida qu'on enverrait un ambassadeur au roi. Le frère du Drahy fut choisi pour cette mission; on lui adjoignit plusieurs cheiks et des parents du drahy.

(1) Voici encore une autre manière de faire la chasse aux autruches. Quelques Arabes du désert, montés sur des chevaux habitués à aller contre le vent, cherchent la trace des autruches, et, quand ils l'ont trouvée, la suivent avec la plus grande rapidité, en se tenant les uns serrés près des autres à la distance d'un demi-quart de lieue. L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se retourne contre les chasseurs et cherche à traverser leurs lignes; alors ils l'entourent et la tuent à coups de fusil ou de lance.

(Note de l'Auteur.)

Il partit accompagné de quelques cavaliers d'élite et chargé de présents. Voici ce qu'il raconta à son retour.

Mais ce récit sera le sujet de la prochaine veillée.



NEUVIÈME VEILLÉE.

ORIGINE DES WAHABIS. — L'AMBASSADEUR.

« AVANT de vous dire comment le roi des Wahabis nous a reçus, il n'est pas hors de propos, je crois, mes frères et mes parents, de vous faire connaître l'origine de son peuple, maintenant notre allié. On raconte que dans l'Yemen, un pauvre pasteur nommé *Suleiman*, vit en songe une flamme qui sortait de son corps et se répandait au loin, dévorant tout ce qu'elle rencontrait. Il consulta les devins qui lui annoncèrent que son fils serait le chef d'une nouvelle secte et d'une grande nation. Cette prédiction

s'est en quelque sorte accomplie dans la personne du fils de Suleiman , qui sut se prévaloir de ce songe vrai ou faux auprès de quelques crédules Arabes du désert. Il prit le nom de cheik *Mohammed*, et leur persuada qu'il descendait du prophète, et n'était venu que pour les éclairer sur son vrai culte. Il voulait que le Coran fût regardé comme un livre écrit dans le ciel par les anges mêmes, et il prétendait en faire adopter les préceptes; quoiqu'il n'admît pas les traditions des Musulmans. Selon lui, Mahomet est bien un sage aimé de Dieu; mais il blâme les hommages qu'on lui rend : il assure que le souverain Être blessé de cette sorte de culte, l'a envoyé sur la terre pour en détromper les hommes, et que tous ceux qui ne l'écouteront pas, seront exterminés. — Sa doctrine répandue d'abord en secret, lui fit plusieurs prosélytes. — N'ayant pas aussi bien réussi en Syrie où il s'était rendu, il revint en Arabie après trois

ans d'absence. Il trouva dans un de ses parents, homme brave et courageux, devenu chef de sa tribu, le protecteur qu'il lui fallait. — Ebn-Sehoud, ainsi s'appelait-il, après avoir réuni autour de lui tous les Arabes-Bedouins qu'il pût trouver, étendit pendant quinze ans ses conquêtes et propagea la croyance de son parent, dont l'enthousiasme fanatique ne contribuait pas peu à lui faire des partisans. Enfin le nouveau culte acquit de la consistance. Moham-med fut déclaré pontife suprême des Wahabis, tandis que Ebn-Sehoud, s'en faisait reconnaître pour le général et le roi.

Ils choisirent pour leur capitale *Dréhiéh* ou *Derrei*, au sud-est de Bassora, dans le désert. — Au moyen des prédications du nouveau pontife, le roi des Wahabis eut bientôt une puissance redoutable et une armée considérable. Il mourut au milieu de ses conquêtes; mais son fils, *Abd-El-Azis*, lui succéda.

Celui-ci poursuivit ses succès. Toutes celles des tribus de Bedouins qui ne voulaient pas embrasser la nouvelle religion, étaient impitoyablement massacrées et toutes leurs richesses envahies. Il ne ménageait que les femmes et les filles. Si au contraire, la tribu attaquée, consentait à se soumettre, Abd-El-Azis, établissait près d'elle un chef qui percevait, en son nom, la dîme sur les troupeaux, les denrées, l'argent et même les hommes : c'est ainsi qu'en peu d'années, il amassa de grandes richesses et se créa une armée de plus de cent mille hommes, qui fit trembler les pachas d'Égypte et de Damas. C'est ainsi que les Arabes-Bedouins des déserts situés entre la mer Rouge, le golfe Persique, et les environs d'*Alep* et de *Damas*, cédant pour la plupart, les uns après les autres, sont, en quelque sorte, devenus les tributaires et les sujets du chef des Wahabis. — Ceux-ci ont en horreur les Mahométans, quoiqu'ils aient conservé

d'eux beaucoup de pratiques religieuses. — Ils enterrent leurs morts sans aucune pompe. Ils vivent de pain d'orge, de dattes, de sauterelles, de poissons; ils ne mangent que rarement du mouton et du riz. Leurs vêtements et leurs cabanes sont fort simples. La nation est divisée en trois classes : les guerriers, les laboureurs et les artisans. Ils cultivent les terres, et travaillent de différents métiers. Ils sont assez habiles dans les ouvrages en métaux. Il y a chez eux des forgerons, des tisserands, leurs ouvrages en osier, en laine et en coton sont estimés.

LE ROI DES WAHABIS.

« Après une marche longue et pénible, nous arrivâmes sur les terres des Wahabis. En traversant le Nedgdé, on trouve un pays très-beau, un peu montueux, entrecoupé de vallons, de jolies villes, de villages : nous y rencontrâmes

beaucoup de tribus vagabondes. Les villes semblent anciennes ; elles sont médiocrement peuplées. Les Bedouins occupent les villages et sont cultivateurs. Le sol produit des dattes, du blé et une grande diversité de légumes. J'y ai vu des fruits superbes. Partout on nous accueillit comme de vrais enfants du désert, avec une hospitalité soutenue. Il paraît que le roi est mal vu de ses sujets ; sa tyrannie lui fait grand nombre d'ennemis : on le craint ; mais on ne l'aime pas. Enfin, nous entrâmes dans la capitale des Wahabis entourée de dattiers, d'une assez mince apparence et d'un aspect aussi sombre que sauvage. Arrivés à une des portes de la ville, nous y trouvâmes une garde-nègre habillée de rouge qui nous attendait et nous mena au palais du roi, lequel est bâti dans le genre de celui du pacha de Damas, et me parut fort grand. On nous conduisit aussitôt dans une vaste chambre, entourée de sofas

en étoffes cramoisies. On avait placé au milieu sur une natte très-fine, une assez grande quantité de plats, remplis de riz bouilli, de moutons rôtis et de quelques poulets farcis de dattes. Cette réception me fit prendre courage. Pourtant un nègre affreux qui se tint près de moi pendant la durée du repas et semblait épier tous mes mouvements, me donna quelque inquiétude... Vers la tombée de la nuit, on vint nous chercher. J'avais déjà fait remettre au roi, les présents de mon frère, entr'autres la jument qu'il lui envoyait, et qui fut aussitôt placée dans ses écuries, à côté de ses belles cavales de race.

Un officier du palais, en robe rouge, le sabre hors du fourreau, accompagné de plusieurs soldats portant une lance à la main, m'introduisit seul, dans une salle d'audience aux murs blancs; tout autour régnait un divan avec des coussins d'étoffes de soie à fleurs mélangées. La terre était couverte de su-

perbes nattes ; seulement le fond de la salle et les approches du divan sur lequel le roi se tenait assis , les jambes croisées sous lui , à la manière des Turcs , se trouvaient ornés de beaux tapis sur lesquels j'ai remarqué les desseins de plusieurs jolis oiseaux dont les couleurs diversifiées flattaient agréablement les yeux ; des parfums brûlaient dans un vase élégant de porcelaine , et embaumaient la chambre. Le roi me parut un homme d'environ cinquante ans ; son œil dur , son teint brun , sa barbe noire , les muscles de son visage qui semblaient se contracter avec impatience , donnaient à l'ensemble de sa physionomie un aspect plus repoussant qu'affable. Son vêtement était simple et assez semblable au nôtre. Il tenait à la main une espèce de petit bâton court et mince que j'appris être la marque de son autorité. Je lui adressai un compliment de la part de mon frère , notre chef , et lui demandai comment il trou-

vait la jument. — Il sourit dédaigneusement et garda le silence. Une demi-heure s'étant écoulée dans cette muette conversation, je me levai; il ne s'opposa pas à mon départ, et je trouvai mes compagnons à la porte qui furent, ainsi que moi, conduits de nouveau jusqu'à notre logement par l'officier nègre dont l'air glacial n'annonçait rien de bon. — Curieux de m'instruire de ce qu'il en était, je lui adressai la parole pour me plaindre de la réception qu'on nous faisait après avoir accepté nos présents. L'officier me répondit que son maître en voulait beaucoup à mon frère qui de plus en plus se déclarait son ennemi. J'essayai de convaincre le favori du roi, de la fausseté de ces rapports, d'abord par le fait seul de ma présence, chargé, comme je l'étais, de négocier une alliance qui ne pouvait être que réciproquement avantageuse. Les raisonnements que j'employai, semblèrent faire quelque impression sur le nègre. Je protestai

de ma bonne foi et de celle de l'émir, dans des termes énergiques. Je restai trois jours en proie à l'inquiétude, n'entendant pas plus parler du prince que de ses ministres. Enfin, je reçus l'invitation de reparaître devant le Wahabi, cette fois, l'officier nègre seul m'escorta, et sa figure si refrognée ordinairement me sembla presque gracieuse. Quand j'arrivai à la porte de la salle d'audience, il me dit : Entre frère, et j'entrai. — Le roi trônait sur son sopha, au même lieu où déjà je l'avais vu. Il me fit un signe presque amical et m'engagea à prendre place près de lui, tandis que ses ministres et ses courtisans dans une attitude respectueuse l'entouraient debout et en silence. Il prit la parole et me dit : Est-il vrai que ton frère veuille être mon ami... et payer le tribut ? — A ce mot de tribut, les muscles de mon visage se contractèrent, il reprit : S'il veut servir ma cause, c'est la sienne, car Dieu est grand et nous devons nous unir contre

les Infidèles et les mauvais Musulmans. Je répondis que mon frère ne demandait pas mieux; mais que, né libre, commandant à trente tribus qui l'avaient choisi pour leur prince ou émir, ayant à ses ordres une armée de cent mille cavaliers qui couvraient les déserts de la Syrie et de la Mésopotamie, il consentirait volontiers à devenir son ami, mais non, son tributaire ni son sectaire. — Le roi se tourna vers ses officiers, en fronçant le sourcil, et parut prêt à s'emporter... Cependant faisant un effort sur lui-même, il répliqua : — Hé bien ! le Drahy sera mon lieutenant, et commandera aux tribus qui entourent la mer Rouge et confinent au Nil sur toute son étendue; puis, il m'enverra chaque année, comme hommage d'un ami à son ami, cinquante jeunes garçons qui seront élevés sous mes yeux, et dont j'aurai soin; il y joindra trente de ses plus belles cavales en échange d'autant d'étalons et de

belles filles que je ferai conduire à son camp par mes esclaves.... — J'allais répliquer, le roi commanda qu'on apportât trois *cafés* (1) et qu'on fit entrer les personnes qui formaient ma suite, ayant le titre de *cheiks* pour les admettre à ce régal de confraternité.

Le soir, je fus invité à souper avec quatre de nos parents, chez le premier ministre du Wahabi. — L'officier nègre s'y trouvait. C'est là que, dans la conversation, j'appris comment leur roi avait dépouillé plusieurs caravanes qui se rendaient à la Mecque, et pillé la Mecque même, d'où il a enlevé des richesses immenses.

Je sus que la demeure du prophète et son tombeau ont été pendant des siècles, comme ils le sont encore, l'objet de la vénération et des dons magnifiques des califes, des sultans des Turcs, et de plu-

(1) C'est la plus grande marque de déférence et d'amitié que l'on puisse donner parmi ces peuples.

sieurs grands princes : que toutes les contrées où le nom de Mahomet est béni, adressaient fréquemment, par des caravanes de pèlerins, des présents d'une rare valeur, qui avaient formé le trésor inestimable du prophète; que tous les ans plusieurs souverains envoyaient à la Mecque, des couronnes d'or, ornées de pierres brillantes les plus rares, afin d'être suspendues à la voûte de la mosquée qui renferme son tombeau; qu'un seul diamant bien plus précieux encore, et gros comme trois dattes liées ensemble, qui en faisait partie a été également enlevé : ce roi des Wahabis plus riche à présent que tous les rois de l'Orient, ne dépense presque rien et entasse cependant chaque jour des richesses prodigieuses; car, ayant défendu le luxe à ses sujets, sous peine de mort; et, quand il fait la guerre, chaque tribu qu'il oblige à combattre avec ses troupes, étant obligée de se nourrir et de pourvoir à ses dépenses, il

est impossible que jamais il puisse s'appauvrir. Enfin, tout étant d'accord, je signai le traité que j'ai apporté. — Le roi m'envoya deux belles cavales, quatre ânes, trois chamelles, et nous partîmes après l'avoir été saluer de nouveau. » — Ici finit le récit de l'ambassadeur arabe. Les Bedouins venaient d'obtenir la paix. Leur chef était reconnu comme lieutenant du Wahabi, que pouvaient-ils désirer de plus? Nous revînmes sur nos pas, et rentrâmes en Syrie; j'allai avec mon maître passer quelques jours à Damas; nous y dépensâmes l'argent que nous avions amassé dans nos courses, en nouvelles marchandises, puis nous dirigeâmes nos pas vers l'Égypte. Ali espérait y faire de brillantes affaires; et moi, recevoir des nouvelles de nos camarades. Mon Turc, sans défiance, me laissait entièrement libre. Je ne rêvais depuis quelque temps qu'à nos frères d'armes, à ma chère patrie; du désert et des Bedouins, j'en avais assez

comme cela. — Par une belle nuit, je grimpai sur un grand chameau que je savais être très-agile; après lui avoir planté de chaque côté, dans ses paniers de voyage, des provisions, quelques marchandises de l'Inde, quelques centaines de sequins, je le lançai à travers le désert. — Je voyageai ainsi pendant trois jours, sans voir un chat, espérant tout de la Providence et de ma bonne fortune, lorsque je rencontrai un piquet de nos hussards qui battaient la campagne. Ils allaient me charger, quand ils entendirent crier miséricorde en français, et qu'ils virent mon chameau se mettre à genoux. A ces signes de soumission, les armes furent remises au repos. On m'approcha, je m'expliquai; alors on me conduisit au général Desaix qui commandait; m'ayant pris sous sa protection, il me présenta à notre illustre général en chef, qui me voyant presque turc, à mon habillement, fit de moi un mamelouck de sa garde et me voilà....

**DÉPART DE L'ÉGYPTE ET RENTRÉE
EN FRANCE.**

Tout le monde était enchanté de Victor et de ses aventures. On l'embrassa à la ronde, on le félicita, et même on le régala...

— A présent, parlons de moi. Je me guéris; mais hélas! que d'événements arrivèrent!

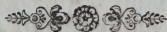
Notre chef partit, Kléber fut assassiné; et, au lieu de conserver l'Égypte à la France, qui l'avait achetée par tant de sacrifices et le sang de ses enfants, nous fûmes obligés de l'abandonner après avoir capitulé!... Capituler!... Pour un vieux soldat ce mot est dur à prononcer!... Mais, revenons. Quand je dis revenons, ce sera pour demain soir, si vous le permettez; car, je ne suis plus en train après un échec; et Dieu sait quel échec!... Lorsqu'on parle des faits d'armes de ses camarades, des batailles

où ils sont restés vainqueurs, le sujet plaît et entraîne, voyez-vous ; on va toujours, ça fait plaisir... On ne s'aperçoit guère que le temps passe ; au contraire, après une défaite!... ça fait mal, bien mal, mes amis!

Le Père La Pensée essuie une larme.

Bonsoir, bonsoir, à demain si j'y suis et vous aussi, attendu que nous sommes tous mortels. Pourtant, Dieu est grand, ainsi que le disait le bonhomme de Turc, ancien maître de mon ami Victor.

(Tout le monde se retira après cette allocution).



DIXIÈME VEILLÉE.

LE PREMIER CONSUL.

BONAPARTE, en quittant l'Égypte, pour aller subir d'autres destinées et causer encore bien du remue-ménage en Europe, emmena avec lui plusieurs vrais Mamelucks qu'il s'attacha, et dont il composa un petit escadron. Quelques soldats de ses guides endossèrent aussi le costume ture pour y servir. Victor, comme je crois l'avoir dit, y entra des premiers, et ce fut l'origine de sa fortune qui grandit avec le temps et le conduisit aux dignités. Que ne peuvent le hasard et le

bonheur? Pour moi, presque toujours à l'hôpital ou chez mon quartier-maître, j'en'eus pas l'heureuse chance de Victor. Je sortis de l'Égypte comme j'y étais entré; quand je dis comme j'y étais entré, je me trompe; j'en rapportai deux bonnes blessures, une maladie d'yeux qui ne m'a presque jamais quitté et qui nuisit beaucoup à mon avancement, car rien n'est plus incommode que des lunettes pour commander.

Je vous disais donc... quoi? je ne me le rappelle déjà plus..... Ah! m'y voici : Bonaparte, lui, pendant qu'il nous laissait aux prises avec les Mamelucks, les crocodiles et les Bedouins, voire même aussi MM. les Anglais qui alors n'étaient point nos amis comme aujourd'hui, débarquait en France, pour faire place nette. Tous les camarades restés après lui autour des pyramides le blâmaient d'abandonner ainsi un beau royaume. Ce sera un nouveau Pharaon, disait-on, il va ressusciter l'Égypte et

s'asseoir sur cet antique trône, puis il nous conduira aux Indes pour empoigner les trésors du Grand-Mogol, dont les Anglais se sont emparés, et leur faire la nique; mais point. Le petit caporal avait en tête mieux que cela : à notre retour nous le trouvâmes souverain de notre belle France; et il n'existait là ni crocodiles ni ennemis que ceux qui l'entouraient. Moi, je voulais me rendre au pays pour respirer l'air natal.

Je ne vous ai pas dit qu'avec ces deux blessures, je rapportais en France quelques sequins d'or cachés dans mon escarcelle... J'étais jeune alors, les Égyptiens, ainsi appelait-on les soldats revenus du Caire, devaient payer leur bienvenue et des régalades aux camarades qui n'avaient point passé le détroit; mes espèces s'en allèrent plus vite qu'elles n'étaient venues. Dès que je n'eus plus le sou je ne songeai guère à m'aller faire voir dans mon village. J'aurais rougi d'y arriver à sec comme un *pacot*. J'avais de

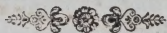
l'orgueil, voyez-vous, mes amis, ce qui va mal avec un gousset vide. Je préférerais retourner, pour me rétablir, chez mon quartier-maître qui me donnait cinq francs de haute-paie par mois : c'était une fortune.

Durant l'absence de Bonaparte, nos armes avaient faibli de l'autre côté des Alpes. Le général Scherer, ministre de la guerre, et puis son remplaçant à l'armée d'Italie avait gâté les affaires. On devait tenter un grand coup pour y ramener nos succès et dégager Masséna que les Autrichiens tenaient bloqué et affamaient dans Gênes. Bonaparte devenu premier consul, par suite de la révolution du 18 brumaire qu'il provoqua à son retour d'Égypte, se mit à la tête du gouvernement et rassembla, de tous côtés, des braves, pour descendre dans la Lombardie.

Je n'eus point le bonheur de voir ces merveilles de mes yeux ; j'étais absent alors. Victor qui suivit le premier con-

sul , me conta tout cela , quand je revins avec mon régiment, à Paris , en 1801. — Victor ne manqua point d'assister à tous les bons coups donnés par nos braves. A son arrivée à Paris , il était devenu brigadier dans le corps des Mamelucks et l'ami de Rustan (1). Comme lui, il fit partie de l'expédition et assista au passage du Saint-Bernard et à la bataille de Marengo. Quoique ce soit moi qui vais continuer de parler , ce sera encore l'extambour que vous entendrez par ma bouche. Ce second récit ne nous tiendra pas aussi long-temps que le premier et vous en jugerez à la prochaine veillée.

(1) Le premier Mameluck de l'empereur et qui ne le quittait jamais. *(Note de l'Auteur.)*





Les canons furent placés dans des arbres creusés
en auges et trainés par cinq à six cents hommes .

ONZIÈME VEILLÉE.

PASSAGE DU SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE
FRANÇAISE.

C'EST mon jeune ami qui prend la parole ; écoutez-le , s'il vous plaît ; le voilà qui commence :

« Ce fut le 17 mai 1800 que l'avant-garde de notre armée , aux ordres du général Lannes , se mit en mouvement pour gravir le mont Saint-Bernard. Les troupes avaient éprouvé de grandes difficultés depuis Martigny jusqu'à Saint-Pierre. Le chemin était affreux , coupé en plusieurs endroits par des torrents ou

des précipices, sur lesquels se trouvaient des ponts formés d'arbres arrachés par la tempête. Les habitants s'enfuyaient à notre approche en exprimant leur étonnement de voir marcher des hommes où jusqu'alors les chamois seuls s'étaient montrés au chasseur intrépide. — De Saint-Pierre au Saint-Bernard, on ne trouve plus qu'un sentier étroit : un seul homme y peut passer. Ce sentier est bordé de rochers qui présentent des masses entassées les unes sur les autres; d'énormes glaçons, des monceaux de neige qui se perdent dans les airs ou roulent des montagnes, le bruit des torrents qui s'en précipitent; tout cela forme un tableau aussi effrayant que pittoresque qui pénètre de crainte et de respect celui qui le contemple un moment : voici comment l'armée française entreprit cette marche audacieuse que l'on a si justement comparée au passage des Alpes par Annibal.

« Une des plus grandes difficultés était

de transporter l'artillerie au delà de la redoutable montagne. Tout avait été prévu. On commença par démonter les canons , les caissons , les forges , etc. , pièce par pièce. Les canons furent placés dans des arbres creusés en auges et traînés par cinq ou six cents hommes selon le calibre du canon. On donnait, pour encourager les soldats à ce pénible travail , quatre et cinq cents francs par pièce avec son caisson. Les mulets portaient les munitions dans des coffres de sapin ; les essieux et les caissons vides furent placés sur des traîneaux construits exprès à Auxonne ; les roues montées à bras sur des perches.

« Un bataillon entier , dont la moitié portait les armes et les sacs des travailleurs , ainsi que des vivres pour cinq jours , était nécessaire pour le transport d'une seule pièce d'artillerie. D'après ce seul fait , on peut se former une idée des difficultés d'une telle entreprise.

« L'armée ne tarda pas à suivre l'avant-

garde, lorsque les bagages eurent rétrogradé sur Lausanne, et que le premier consul lui-même n'eut conservé que le plus strict nécessaire.

« On était obligé de marcher un à un, et de ne pas tenter de devancer ceux qui précédaient, sous peine d'être englouti dans les précipices. Les soldats, pendant les haltes fréquentes auxquelles ils étaient contraints trempaient leur biscuit dans de la neige fondue, et la nécessité leur faisait trouver ce rafraîchissement délicieux.

Cinq heures suffirent à peine pour monter jusqu'à l'hospice placé au sommet du mont Saint-Bernard (1). A l'arrivée on recevait une tasse de vin : cette liqueur, quoique glacée, nous réchauf-

(1) Cet hospice fut fondé, dans le dixième siècle, par saint Bernard qui était habitant de la Savoie. Cet hospice est à 7,540 pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer. Il a rendu son nom cher à tous les amis de l'humanité.

(*Note de l'Auteur.*)

fait beaucoup et rétablissait nos forces. Personne n'aurait cédé sa tasse pour tout l'or du Mexique.

« Arrêtons-nous ici un instant pour concevoir une idée de la demeure des religieux hospitaliers qui, par un dévouement sublime, ont consacré leur existence au soulagement des voyageurs, et dont les vertus sont aussi dignes d'admiration que celles des guerriers qui se sacrifient pour servir leur prince et leur patrie. Il ne faut pas moins que le récit uniforme de tant de témoins oculaires pour persuader aux paisibles habitants de nos villes et de nos campagnes fortunées que des hommes aient pu embrasser volontairement un tel genre de vie.

Le Saint-Bernard est même au milieu de l'été exposé à un froid excessif. On n'y voit ni arbres, ni arbustes, et les oiseaux fuient ce séjour affreux où la nature n'offre que le plus effrayant aspect. Le voyageur, au milieu d'un lugubre silence, n'aperçoit que de la

neige, des glaces, des rochers, des chaînes de montagnes et des nuages. C'est sur le sommet même du Saint-Bernard que les religieux de l'Ordre du saint dont la montagne a pris le nom, habitent leur monastère, qui offre l'aspect d'une forte auberge : deux maisons plus petites en dépendent. C'est un rare bonheur pour ces bons religieux que d'avoir un été de trois mois, et alors trois heures de beau temps par jour.

« Il n'est personne qui ne connaisse la sagacité de leurs chiens, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le zèle véritable avec lequel ces animaux si précieux aident leurs maîtres à chercher, à découvrir, à ramener les voyageurs égarés. Ils approchent d'eux, les caressent; puis, courent au couvent où l'on sait interpréter leur air triste et inquiet. On les suit après leur avoir suspendu au cou un panier plein d'aliments, quelquefois, mais pas toujours, on parvient à sous-

traire à la mort de malheureux étrangers.

« Telle est l'esquisse très-incomplète des lieux , où le premier consul et son armée furent exposés à toutes les intempéries du climat et aux dangers sans cesse menaçants d'être engloutis dans les ravins , ou écrasés par les énormes blocs de neige à demi fondus que le soleil détache souvent des montagnes qui dominant sur les sentiers fréquentés par ceux qui montent ou descendent (1).

« Parvenus au monastère , les guerriers français avaient encore six lieues à parcourir , et la rapidité de la descente rendait le chemin très-dangereux. Le premier consul n'y resta qu'une heure et fit cette route à pied comme tous les soldats.

« Aost , ville du Piémont , ne fit au-

(1) L'aspect de ce lieu a bien changé depuis le récit du jeune Mameluck.

(*Note de l'Auteur.*)

cune résistance et fut occupée par l'armée française ; mais presque aussitôt il fallut combattre l'ennemi qui essaya vainement de défendre un pont construit sur un précipice ; puis , se retira vers le fort de Bard. Ce rocher pouvait arrêter l'armée, lui faire consommer en peu de jours ses faibles ressources , et donner le temps au général autrichien , Mélas , de venir s'opposer à une entreprise dont l'audace ne lui avait pas permis de soupçonner la réalité.

« On prit d'abord la ville basse ; mais un assaut donné au fort ne réussit pas , malgré la valeur des troupes. On se détermina enfin à gravir un rocher sous le feu même du fort ; mais il fallait marcher un à un et cette route offrait encore plus de difficultés que le passage du Saint-Bernard.

Toutefois , à force de patience et d'intrépidité , on franchit ce redoutable passage , et l'on entra dans *Yvrée* , où l'armée put se remettre un moment de

ses fatigues et se préparer à de nouvelles conquêtes.

« Le général Lannes qui conduisait , comme je l'ai dit , l'avant - garde , eut plusieurs combats à soutenir ; néanmoins le courage de nos soldats ouvrait de plus en plus un chemin à l'armée dans les belles contrées de l'Italie. *Suze* , le fort de la *Brunette* et *Verceil* furent successivement occupés. Il fallut , sans moyens de construire un pont sur le *Tésin* , traverser ce fleuve en présence de l'ennemi : quelques barques d'abord nous servirent ; mais on aborda partiellement et on parvint à faire un pont de bateaux (1). *Novarre* une fois pris , l'armée se flatte d'être bientôt à *Milan*.

« Les ennemis s'étaient retirés dans la citadelle , mais un tel voisinage et les

(1) Dans ce passage , le général Duroc , premier aide-de-camp du premier consul , tomba dans le *Tésin* et eût péri sans le secours que lui portèrent des grenadiers.

(*Note de l'Auteur.*)

dangers qui pouvaient en résulter, n'empêchèrent point les habitants de cette ville, dont l'occupation était si importante, de recevoir le premier consul et l'armée française comme des libérateurs.

L'ARMÉE EN ITALIE.

« A *Milan*, on apprit que le général Mélas était à *Turin*, quoique la plus grande partie de son armée se trouvât encore devant *Gênes*, où se signalait par une défense héroïque, la garnison commandée par *Masséna*. Quatre mille Autrichiens renfermés dans la citadelle de *Milan* ne pouvaient empêcher l'armée française de marcher presque tout entière vers la plus grande réunion des forces ennemies, et de fixer par une bataille les destinées de l'Italie. Le général Murat s'avança sur *Plaisance*, qu'il prit, et le premier consul adressa une proclamation à l'armée où, en lui remettant sous les yeux ce qu'elle avait fait, il lui

indiquait ce qui lui restait encore à faire.

« Une forte division de l'armée du Rhin vint rejoindre celle d'Italie; elle arrivait des environs d'Ulm et avait franchi le mont Saint - Gothard , après avoir traversé le pays des Grisons. Deux ponts volants furent jetés sur le Pô , et malgré leur résistance opiniâtre , les Autrichiens se virent de nouveau contraints à reculer.

« Bientôt après , la bataille de Montebello devint , par ses résultats , ainsi que par l'acharnement avec lequel on combattit , comme le présage de celle de Marengo. Les ennemis eurent , quelque temps , une sorte d'avantage sur l'avant-garde française , beaucoup plus faible qu'eux ; mais la division Watrin décida la victoire ; et six mille hommes prisonniers , avec cinq pièces de canon , tombèrent en notre pouvoir.

« Cependant après la plus héroïque persistance , les défenseurs de Gênes ve-

naient de signer une honorable capitulation. Le plus redoutable de tous les ennemis, la faim les avait contraints à cette résolution qui leur laissait leur gloire, mais qui permettait aux Autrichiens de renforcer leur armée par les troupes jusqu'alors employées au siège de cette ville. Pourtant l'arrivée du général Desaix fut considérée par nous, comme un événement du plus heureux augure. Nous étions loin de songer qu'il allait bientôt terminer son héroïque carrière au sein de la victoire.

« Dès qu'il se montra le premier consul lui donna une nouvelle preuve de la haute estime qu'il lui portait en le nommant lieutenant-général.

« Nous bloquions Tortone lorsqu'on apprit que les Autrichiens, libres des soins qu'exigeait le blocus de Gênes avaient déjà leur quartier-général dans Alexandrie. On se prépara en conséquence à une bataille; et l'avant-garde prit poste au petit hameau de San-Ju-

liano , à l'entrée de cette plaine de Marengo , destinée à devenir si fameuse dans les annales militaires des nations modernes.

« Quand Bonaparte eut fait ses dispositions , la bataille devint inévitable entre nous et l'armée ennemie qui ne pouvait plus , à moins d'une victoire , communiquer avec les pays d'où elle était venue fondre sur l'Italie.

[BATAILLE DE MARENGO.]

« Le 25 prairial an 8 (14 juin 1800) , la plus grande partie de la matinée fut employée par les Autrichiens à reconnaître les endroits faibles de l'armée française ; mais vers onze heures , le premier consul , averti qu'ils étaient en force et faisaient des progrès , se porta sur le champ de bataille. Le point principal de l'attaque était le bourg de San-Stéphano ; les ennemis en s'y établissant espéraient couper la retraite

aux Français. On se battait aussi avec acharnement au pont jeté sur la petite rivière de la Bormida.

« Nos adversaires gagnaient toujours du terrain, la garde consulaire prit part au combat. Les grenadiers à pied arrivèrent, au moment où le général Murat venait de marcher à la tête d'un corps de cavalerie; et, là, au nombre seulement de cinq cents hommes, sans artillerie, ils bravèrent tous les efforts d'une armée que la fortune avait jusqu'alors favorisée.

Cependant nous étions forcés de plier sur presque tous les points. Trente pièces de canon bien servies nous foudroyaient près du village de Marengo, et à quatre heures après midi la victoire semblait s'être tout-à-fait déclarée pour nos ennemis. Dans ce moment affreux où les morts et les mourants s'amoncelaient autour de nous, le consul bravait la mort, au milieu des boulets qui soulevaient la terre dans les jambes

de son cheval; pressé par les combattants qui tombaient près de lui à chaque moment, il donnait des ordres avec son sang-froid ordinaire et voyait approcher l'orage sans paraître le craindre. Les troupes animées par cet exemple, sentant combien la position était critique, défendaient avec fureur le défilé dont la perte eût entraîné celle de la bataille et causé la plus terrible déroute.

« Enfin à ces moments cruels en succédèrent de plus heureux. Les divisions Monnier et Desaix arrivèrent en hâte, et après une marche de dix lieues ne songèrent qu'à venger leurs compagnons d'armes et à enlever la victoire aux Autrichiens. Ces renforts portèrent dans tous les cœurs la joie et l'espoir. Le général Mélas désespérant de son côté de forcer le centre de l'armée française dégarnit le sien pour étendre ses ailes; cette faute fut remarquée aussitôt et mise à profit par le premier consul.

« Entouré de son état-major, il par-

courut les rangs et disposa tout pour un effort décisif ; les corps se formaient en bataille sous le feu de l'artillerie ennemie. Après une heure passée dans une situation aussi critique, le pas de charge met en mouvement toutes les troupes à la fois. On franchit le terrible défilé, en culbutant partout les Autrichiens qui s'y trouvaient et l'on se déploie dans la plaine. La cavalerie des ennemis fait une charge ; elle est repoussée. Celle des Français supplée à son petit nombre par son audace. La division Desaix surtout se signale par son impétuosité. Elle franchit tous les obstacles que le terrain lui oppose , tandis que le général Victor, à la gauche, s'empare de Marengo et que le général Murat s'avance dans la plaine avec le centre et la cavalerie. Desaix coupe l'aile gauche des ennemis en effectuant avec rapidité un mouvement oblique : dans ce moment le général Kellermann fils , à la tête de huit cents chevaux fait mettre bas les armes

à 6,000 grenadiers hongrois ; et le général Zach , chef de l'état-major autrichien est pris par un cavalier du 2^e régiment nommé Riche. Ce fut dans ce moment même que Desaix reçut le coup mortel.

L'armée ennemie se trouve alors dans le plus affreux désordre que le général Murat et le chef de brigade Bessières augmentent encore par de savantes manœuvres et des charges faites à propos... La nuit sauva les débris de l'armée vaincue ; mais le lendemain on amena encore au quartier-général un grand nombre de prisonniers. Ce jour-là un officier autrichien y vint en parlementaire ; et , un aide-de-camp français , partit pour Alexandrie ; enfin le jour suivant , on proclama l'armistice dont les conditions toutes glorieuses pour la France , annonçaient , l'abattement et les pertes énormes des ennemis.

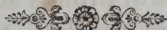
« Les principales de ces conditions furent que les châteaux encore bloqués

par les Français leur seraient remis aussi bien que Ceva , Savone , Lefort Urbin , la ville de Gênes , occupée depuis si peu de temps par les Autrichiens , etc. L'armée ennemie défila le lendemain et les jours suivants sur le champ de bataille pour se rendre à Mantoue , par Plaisance , sur trois colonnes.

« Ce qui rendit plus glorieuse encore une victoire si long-temps disputée , ce fut que les Français étaient inférieurs en nombre à leurs ennemis sous tous les rapports. Ils ne comptaient pas 45,000 hommes dont 3,000 de cavalerie , et moins de trente pièces de canon ; les Autrichiens , y compris les renforts qui leur étaient venus de Gênes , avaient près de 60,000 hommes dont plus du quart en excellente cavalerie et au moins 80 pièces de canon. Elle possédait de plus deux cents caissons bien fournis , et des munitions en abondance , tandis que nous avons été obligés de mettre

sur des charrettes faute de caissons, nos munitions qui s'épuisèrent bientôt.

« La perte des vainqueurs ne pouvait manquer d'être considérable, mais elle le fut beaucoup moins que celle des vaincus qui outre leurs morts perdirent 10,000 hommes faits prisonniers, quinze drapeaux et la moitié de leur formidable artillerie. » — Pour ce soir nous nous arrêterons ici : demain, je vous donnerai encore du nouveau.



DOUZIÈME VEILLÉE.

LE Père La Pensée parut à cette veillée, comme à son ordinaire, avec un visage riant et ouvert.

Çà, mes enfants, dit-il, à ses auditeurs, je vous ai promis aujourd'hui du nouveau et je tiendrai ma parole, si toutefois cela vous amuse... Je vois que vos yeux disent *oui*, et je vais commencer.

« Vous saurez qu'après la bataille de Marengo, qui valut d'abord la paix à la France, ensuite la guerre, puis des victoires très-glorieuses pour nos armes,

je me trouvai souvent dans des situations bien critiques ou bien heureuses : *critiques* , quand je fus fait prisonnier par les Anglais et enseveli vivant dans un de leurs pontons les plus affreux ; *heureuses* , lorsque j'eus le bonheur de sauver quelques victimes de la guerre et d'embrasser pour la dernière fois , ma vieille et bonne mère.

LE CAMP DE BOULOGNE.

Je fis partie du camp de Boulogne et je vis les préparatifs immenses commandés par le premier consul pour une descente en Angleterre qui n'eut jamais lieu ; mais que, moi, je devais faire d'une manière assez singulière.

Bonaparte venait d'être fait empereur. L'armée et les citoyens, par plus de trois millions de suffrages, l'avaient déclaré chef suprême de la nation sous le nom de Napoléon I^{er}. — Ce fut le

19 mai 1804, qu'eut lieu ce grand événement. L'empereur vint à Boulogne où il resta un mois. Cette ville sortit tout à coup de l'état de repos dans lequel elle était tombée depuis long-temps. Napoléon en fit le rendez-vous central de son armée d'expédition contre l'Angleterre. La guerre, dont Boulogne devenait le théâtre, et le séjour de la grande armée, lui donna une nouvelle impulsion : tout éprouva dans cette ville un changement aussi rapide que favorable : on vit sur les traits de chaque habitant l'empreinte du vif intérêt qu'il prenait aux événemens qui se préparaient contre une puissance redoutable. L'aisance et la prospérité se répandirent bientôt dans toutes les classes de la société boulognaise. Napoléon rassembla dans la ville et les environs la plus belle et la plus vaillante armée de l'Europe : elle se composait de vieux guerriers, tous couverts des lauriers qu'ils avaient cueillis sur les champs de bataille ; l'ef-

fectif de notre arme montait à 172,231 hommes d'infanterie, et 9,302 de cavalerie; la flottille consistait en 2,483 bâtimens, montés par 16,783 marins. Le matériel était immense, et les magasins qu'on avait formés furent abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à une armée en campagne. Enfin les préparatifs parurent formidables à tous ceux qui les virent. On éleva des forts (1) en différens endroits, près de la mer; et, la côte se couvrit de canons et de mortiers : ils présentaient un front si redoutable que les ennemis l'avaient surnommé la *côte de fer* : on entreprit, dans le port, des travaux considérables, sous les yeux mêmes de *Napoléon*, qui semblait se multiplier et dont l'inconcevable activité ne laissait de repos à personne : sa présence seule

(1) A l'extrémité de l'ancien chenal se trouvait le fort en bois connu sous le nom de *Fort l'Expédition*. Il fut détruit en 1814, après la paix.

suffisait pour répandre de tous côtés l'enthousiasme et la vie.

Les deux camps les plus importants se placèrent sur les hauteurs, à droite et à gauche du port, et furent désignés sous le nom de *camp de droite* et de *camp de gauche*.

Le premier s'étendait depuis la Tour-d'ordre jusqu'à Wimille; et, le second, depuis Outreau jusqu'au Portel. D'autres furent ensuite établis à Terlincthum, à Wimereux, à Ambleteuse, à Ostro-hove, et autour des remparts de la ville (1). Les baraques, construites avec

(1) Sur l'emplacement où se trouvent maintenant de jolis jardins. La ville actuelle de Boulogne ne ressemble point non plus à ce qu'elle était alors. Voici ce qu'en a dit M. Brunet, en 1836, auquel nous avons fait quelques emprunts dans son *Nouveau Guide de Boulogne et ses environs*.

« Depuis la paix, Boulogne s'est considérablement accrue, et plus particulièrement encore dans les six dernières années qui viennent de

ordre et beaucoup de goût , présentaient sur plusieurs lignes , un front de plus

s'écouler. En 1815 , la population montait à environ 13,000 habitants ; maintenant elle dépasse 25,000. Il est peu de villes dont le séjour soit devenu aussi agréable et aussi recherché par les étrangers ; il en est peu aussi qui puissent se vanter de posséder autant d'avantages : les agréments naturels de sa position et le pittoresque des environs ; sa proximité de l'Angleterre ; la salubrité du climat ; la supériorité de ses bains de mer sur les autres établissements de ce genre ; le luxe et le confortable des appartements ; la bonne société qu'on y rencontre ; l'extrême facilité que trouvent les parents d'y faire donner à leurs enfants une excellente éducation ; enfin les mœurs douces et tranquilles des habitants et leur excessive politesse envers les étrangers , attirent à Boulogne tous les ans une foule brillante de familles anglaises et françaises. De nombreuses et élégantes constructions s'y élèvent chaque jour comme par enchantement ; des améliorations sans nombre s'y multiplient de toutes parts ; une administration sage et éclairée protège et encourage tout ce qui peut contribuer aux éléments de la prospérité publique ; les habitants semblent rivaliser de zèle et d'activité

d'une lieue, d'étendue ; les soldats, se faisaient un plaisir d'embellir leurs de-

pour embellir leur ville et offrir aux étrangers quelques sujets d'attraction. Aucune ville de province ne pourrait lutter avec Boulogne pour la beauté et la richesse de ses magasins, dont quelques uns ne le cèdent même pas à ceux de la capitale. Les librairies de MM. *Le Roy-Mabille* et *Watel* sont parfaitement assorties. Boulogne peut à juste titre être appelée le Brighton de la France ; la société la mieux choisie y vient chaque année passer la belle saison : on y compte jusqu'à 5,000 étrangers qui y accourent des différentes parties de la France, de l'Angleterre, et des autres contrées de l'Europe, sans compter un grand nombre de familles anglaises qui ont établi leurs ménages et fixé leur séjour dans la ville et les environs.

« Boulogne, jadis faible rivale de Dieppe, élève maintenant avec orgueil sa tête au dessus de cette dernière ville, qui a perdu de son ancienne vogue, depuis qu'elle est devenue veuve de la princesse qui naguère contribua puissamment à sa prospérité. On sait qu'à l'époque des bains, la haute société parisienne se rendait à Dieppe pour y passer la saison et que n'y trou-

meures : c'était à qui ferait le mieux. Des jardins charmants furent créés comme par enchantement ; des colonnes, des statues, des obélisques faits d'argiles et de coquillages, offraient aux regards le coup d'œil le plus agréable. Enfin, les habitations des officiers rivalisaient, pour l'élégance, avec les plus jolies maisons de campagne. La baraque de Napoléon (1) était placée

avant plus les mêmes agréments, elle a donné la préférence à Boulogne.

« C'est pendant l'été que Boulogne offre le plus de charmes : plaisirs, distractions, amusements sans nombre sont prodigués à nos hôtes parisiens et à ceux d'outre-mer ; il est satisfaisant d'observer aujourd'hui la bonne intelligence et la franche cordialité qui règnent parmi les deux nations, autrefois rivales de gloire et qui ne le sont plus maintenant que d'amitié. Si la paix continue à répandre ses bienfaits sur cette ville, il n'est pas douteux qu'elle ne devienne un jour l'une des plus riches et des plus florissantes de la France. »

(1) L'emplacement sur lequel s'élevait cette

près de la Tour-d'ordre , elle avait 120 pieds de longueur sur 22 de largeur. Il pouvait de cet endroit , découvrir les camps , la ville , le port et la mer. J'ai vu le lit dans lequel couchait notre empereur à Boulogne : il était en fer poli : c'est le même sur lequel il est mort à Sainte-Hélène.

Plusieurs des ministres qui accompagnèrent Napoléon de Paris à Boulogne, le général en chef , l'amiral de la flottille et son état-major, avaient aussi leurs baraques près de la sienne. Ce camp offrait le tableau le plus pittoresque et le plus extraordinaire. On y avait formé des rues , des carrefours, des places publiques. Une haute colonne en *gazon* (1),

baraque est parfaitement conservé, il est facile de le distinguer. Cette baraque se trouvait presque en face de l'établissement actuel de M. Mancel.

(1) Cette colonne fut construite ensuite d'une manière plus solide et offerte par la grande armée à Napoléon. — Je laisserai encore parler

un temple, une salle de spectacle, où nous représentions des pièces de cir-

M. Brunet sur ce monument que tous les voyageurs vont visiter.

« A quelques centaines de pas de la grande route s'élève la colonne érigée par la grande armée. Ce monument fut offert à l'empereur par les troupes campées à Boulogne, comme un témoignage de leur admiration pour celui qui les avait si souvent conduites à la victoire, et pour retracer à la postérité le souvenir de la distribution des croix de la Légion-d'Honneur.

« M. Labarre, architecte distingué, fut choisi par le gouvernement pour ériger ce monument. Les fondations, faites des rochers tirés des falaises et de la côte, furent assises dans le roc, et toute la colonne est construite en marbre extrait des carrières de Marquise.

« Le maréchal Soult, accompagné de l'amiral Bruix et de tous les généraux, posa, en présence de l'armée, la première pierre, sur laquelle on grava cette inscription :

PREMIÈRE PIERRE

DU MONUMENT DÉCERNÉ

PAR L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE DE BOULOGNE

constance, et où nos militaires venaient se délasser des revues, des exercices des

ET LA FLOTTILLE

A L'EMPEREUR NAPOLEON

POSÉE PAR LE MARÉCHAL SOULT

COMMANDANT EN CHEF

18 BRUMAIRE AN XII (9 NOVEMBRE 1804).

« Cette colonne d'ordre dorique composée et surmontée d'un acrotère, est de 150 pieds de hauteur et en a 12 de diamètre; le piédestal est entouré de gradins et élevé sur une plate-forme carrée.

« Deux socles, sur lesquels sont couchés des lions en bronze, forment l'entrée de l'enceinte. Des bas-reliefs représentant des trophées militaires devaient orner le piédestal, et l'on avait arrêté que la statue de Napoléon serait placée au sommet.

« Ce monument, dont les travaux furent abandonnés au départ de l'armée, se termina sous le règne de Louis XVIII, pour consacrer le souvenir de son retour en France.

« Le 3 juillet 1821, M. le baron Siméon, alors préfet du département du Pas-de-Calais, déposa, dans une des dernières pierres du noyau de l'escalier, une boîte en plomb contenant di-

parades, en jouant des rôles souvent intéressants et comiques. Notre public

verses pièces d'argent et une médaille en bronze représentant d'un côté l'effigie du roi de France, et de l'autre, une inscription qui porte, que cette colonne, votée par l'armée réunie à Boulogne, et terminée sous les auspices de Sa Majesté Louis XVIII, est devenue un monument de paix. Ainsi, à la base et au sommet, se trouvent deux memento qui forment un contraste frappant.

« L'acrotère est surmonté d'une boule dorée ornée de fleurs-de-lis (1). Un escalier, tournant sur noyau plein et ménagé dans l'intérieur, établit une communication facile avec la plateforme au dessus du tailloir, sur le pourtour duquel règne une rampe d'appui en fer. De cette élévation on jouit d'une vue immense et magnifique : on distingue parfaitement les côtes d'Angleterre, le château de Douvres, le mont Cassel dans le département du Nord et tout le pays à une grande distance.

« On peut monter au sommet de la colonne en

(1) Le gouvernement vient de promettre d'y faire placer la statue de Napoléon.

se composait de toute la ville dont les habitants mêlés avec les militaires semblaient ne former qu'une seule famille. Je me rappelle encore aujourd'hui, avec plaisir que dans les pièces où je jouais je remplissais toujours l'emploi des *pères nobles* et souvent des *pères dindons* malgré mon surnom de *La Pensée* que l'on s'obstinait à me conserver. — Des hauteurs du camp, la vue plongeait sur le port de Boulogne et sur la mer dont on embrassait l'étendue. Notre flottille était d'un côté, dans un bassin creusé exprès et hors de l'atteinte des boulets ennemis et des accidents de mer ; de l'autre la ville basse et les quais lui servaient de cordon. La ville haute, en forme d'amphithéâtre complétait cet ensemble qu'animait une population nombreuse toujours en mouvement.

payant un demi-franc. Le gardien vend plusieurs jolis articles, faits du même marbre que celui de la colonne. »

Le projet d'invasion avait excité en Angleterre, les plus grandes alarmes, et l'on avait pris toutes les mesures nécessaires pour s'y opposer : dès le 9 du mois d'août 1801, lord Nelson vint jeter l'ancre à quelques milles du port, et commença à bombarder la ville le jour suivant de grand matin. La flotte anglaise, outre les boulets, lança plus de 900 bombes, qui cependant ne causèrent que très-peu de dommage. Elle tenta plusieurs fois de s'approcher, mais l'artillerie de la flottille et les batteries de la côte l'obligèrent à reculer. Pourtant les Anglais de plus en plus soucieux de notre attitude menaçante et de la grande quantité de bâtimens, de toutes grandeurs que nous avions réunis sur les côtes de la Manche et principalement à Boulogne, d'où l'armée navale devait partir pour effectuer sa descente en Angleterre, crurent devoir user de tous les moyens que l'art, l'adresse et l'habileté de leurs hommes d'État, de

leurs ingénieurs et de leurs marins , purent mettre en usage pour détruire notre flottille. — Les machines infernales , les brûlots, les fusées incendiaires furent employés contre nous : les Anglais épiaient jusqu'au moindre bâtiment isolé ; soit qu'il allât en reconnaissance , à la pêche, ou en partie de plaisir pour le capturer. — Enfin on mit en usage toutes les ressources d'un art infernal pour nous détruire.

**TENTATIVES DES ANGLAIS CONTRE LA FLOTTE
FRANÇAISE A BOULOGNE.**

L'amiral Keith qui commandait la généralité des forces ennemies réunies contre nous, ne pouvant pas nous vaincre par les moyens ordinaires, et après un engagement où nous étions sortis victorieux malgré le déploiement de ses forces, voulut faire un dernier effort en usant de ruse et mettant en usage contre nous toutes ses machines incendiaires. Cette

tentative eut lieu dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre 1804. Les machines infernales des Anglais étaient de trois espèces. La première se composait de bâtiments, cutters ou bricks, ne différant des brûlots ordinaires qu'en ce qu'aucune trace d'embrasement ne s'y laissait voir avant l'explosion, ce qui les rendait plus terribles, en les faisant paraître plus tard, et en donnant lieu de les prendre pour des bâtiments de guerre. Cette erreur pouvait exciter à s'en emparer à l'abordage et devenir fatale aux Français qui se porteraient à cet acte de bravoure : c'est ainsi que périrent les courageux militaires et marins qui montaient la peniche n° 267. — La seconde espèce de machines infernales consistait en coffres de bois doublés en cuivre, longs et plats, terminés en pointe à leurs deux extrémités; chacun de ces coffres contenait environ cinq milliers de poudre à canon et par dessus plusieurs rangs de

pelotes d'artifice (1). Enfin la troisième espèce comportait des barriques remplies de poudre et d'artifice ; et, quelques boulets enfermés dans une toile clouée sur les douves, du côté opposé à la bonde, devaient les empêcher de rouler par l'effet des lames et les maintenir à flot dans une même position. — Il paraît que le feu était communiqué aux

(1) Ces pelotes assemblées deux à deux par un bout de corde ou une chaîne avaient la forme et la grosseur d'un melon ; elles étaient composées de fil de caret ou bitard, fortement goudronné, entourant une boule d'artifice, au milieu de laquelle se croisaient deux fusées de bombes bien chargées. Élevées en l'air et dispersées de tous côtés, par l'explosion de la poudre sur laquelle on les avait posées, ces pelotes devaient retomber à bord des bâtiments français et la chaîne ou le bout de corde qui les unissait deux à deux devait leur fournir le moyen de s'accrocher à quelque partie du gréement et y porter l'incendie. Ces pelotes ne produisirent aucun effet.

(*Note de l'Auteur.*)

machines de la première espèce par les mêmes procédés qu'aux brûlots ordinaires. Le moyen employé pour les deux autres espèces de machines différait entièrement. Une boîte plate en cuivre, hermétiquement fermée par la pression d'une vingtaine de vis sur une bande de cuir huilé placée entre ses bords et la plaque qui la recouvrait, était appliquée à la machine, à l'aide d'une douille à vis chargée d'artifice comme la fusée d'une bombe. Cette boîte renfermait un mouvement d'horlogerie et une batterie de fusil dont le bassinet communiquait avec la douille; le ressort qui tenait le chien armé portait sur l'épaisseur d'une roue pleine aux sept huitièmes; une entaille occupait le huitième restant, et cette roue, en tournant, maintenait le ressort comprimé jusqu'à l'instant où son extrémité rencontrait l'entaille; le chien s'abattait alors et le feu se communiquait du bassinet à la douille et de celle-ci à la poudre du

coffre ou de la barrique. La précision de ce moyen, l'art et le soin avec lesquels les mouvements d'horlogerie étaient exécutés, fournirent une preuve évidente de l'importance que les Anglais attachaient à détruire notre flottille.

Les moyens qu'ils mettaient en usage pour conduire et diriger ces diverses espèces de machines infernales différaient également. — Les machines de la première espèce furent amenées à la voile et accompagnées par des canots, qui les abandonnaient à l'instant où notre ligne *d'embossage* (1) commençait à tirer dessus. On dirigea autrement les coffres et les barriques. Après avoir monté leurs mouvements pour l'espace

(1) *Embosser* veut dire placer un vaisseau dans une position telle qu'il puisse présenter le côté avec une assurance de défense ou d'attaque. — On *embosse* un vaisseau, ou plusieurs vaisseaux et bâtiments, en les fixant fortement par des ancres ou par des chaînes.

(Note de l'Auteur.)

de temps présumé devoir s'écouler jusqu'à l'instant où ils se trouveraient entre les bâtimens français , ils en laissèrent aller une certaine quantité en dérive , d'un point où la marée devait les porter directement sur la ligne d'embossage. Ils essayèrent de conduire le reste au milieu de la flottille ; mais , reconnaissant l'impossibilité d'y parvenir de vive force ou de tromper notre vigilance , ils imaginèrent un moyen à la faveur duquel ils comptaient pouvoir arriver jusque dans la ligne , par une nuit obscure , sans être aperçus. Ils fabriquèrent quantité de machines qu'il est difficile de décrire sans le secours du dessin , mais dont néanmoins je vais essayer de donner une idée. — Deux coffres , de dix-sept pieds de long et de moins d'un pied de large , construits en bois mince et léger et remplis de liège pour les rendre insubmersibles , plats en dessus , façonnés en dessous et à leur extrémité ayant la forme d'une pirogue de sau-

vage constituaient la partie principale , de chaque machine. Ces coffres étaient joints par quelques traverses qui les tenaient écartés l'un de l'autre d'environ deux pieds et demi. Une planche placée longitudinalement , au milieu de l'espace intermédiaire sur deux plates-bandes de fer ou de cuivre transversales ou doublement coudées de chaque côté , fournissait à environ un pied au dessous de la partie supérieure des coffres , un siège pour deux hommes , qui s'y asseyant à califourchon se trouvaient dans l'eau à peu près jusqu'à la ceinture et manœuvraient chacun deux petites rames. Pour obvier au bruit qu'elles font ordinairement on les passa dans un collier de cuivre porté sur un pivot et une double charnière bien huilée , qui leur permettaient de se mouvoir de tous les sens avec facilité et sans le moindre bruit. — Ces machines inventées pour remorquer les brûlots de la deuxième espèce , avaient à leurs extrémités un

caillebotis ou grillage sur lequel on pouvait placer des bricks incendiaires, des caisses d'artifices ou d'autres objets.

Les Anglais ajoutèrent aux barriques dont nous avons parlé, un cordage et un grappin, soutenus sur l'eau par quelques flottes de liège; le grappin devait accrocher le câble d'un des bâtiments français; et au moyen du courant, la barrique se fixer le long du bord, pour y éclater par l'effet de son mouvement d'horlogerie. Les Anglais substituèrent ensuite à ce mouvement une espèce de moulinet contre un corps quelconque; les tubes de verre enfermant les mèches phosphoriques devaient se briser et le feu se communiquer à la poudre. Nos ennemis placèrent quelquefois quantité de ces mèches parmi diverses sortes d'artifices, sur de la paille, des fagots préparés et d'autres matières inflammables; ils laissaient aller le tout en dérive, espérant que la moindre pression briserait les tubes et mettrait le feu à l'artifice,

puis au bâtiment contre lequel la marée les aurait poussés. Les *globes de compression* eurent leur tour. Ces globes sphériques d'environ sept à huit pieds de diamètre, étaient chargés comme des brûlots et lestés de manière à conserver dans l'eau une position qui bornât leur mouvement à celui de rotation autour de l'axe vertical. Sur le grand cercle, qui, dans cette position, représentait l'équateur de la sphère et qui se trouvait toujours horizontal, plusieurs points offraient un bout de cheville en cuivre saillant de quelques lignes et qu'il suffisait de presser pour qu'il agît comme détente. Il paraissait impossible, que, en heurtant un navire et continuant le long du bord son mouvement de rotation, ce globe n'entrât pas en contact par un des points où se trouvaient les bouts de cheville agissant comme détente, et n'éclatât point sur-le-champ (1).

(1) *Victoires et Conquêtes, etc.*

Tous ces moyens de destruction nous firent peu de mal , grace à la sage prévoyance de l'amiral de la flotte , Bruix , très-bien secondé des marins sous ses ordres.

**UNE PARTIE DE PÊCHE EN FACE DE
L'ENNEMI.**

Une position forte , admirable et pittoresque , une activité soutenue et la plus belle et la plus vaillante armée qui fut jamais , attiraient de nombreux visiteurs au camp de Boulogne : les fêtes , les revues sur terre et sur mer se succédèrent pendant le mois entier qu'y passa Napoléon.

Quoique le service du militaire fût assez actif , cependant comme je vous l'ai déjà dit , nous trouvions encore du loisir pour prendre quelques récréations. Après la comédie , que j'aimais , ce que j'affectionnais le plus , c'était la pêche ; et , mon capitaine , ami d'un lieute-

nant de vaisseau, avec lequel il allait souvent se régaler à bord, de poissons frais, me permettait de monter un grand canot avec plusieurs des marins de son ami, afin d'aller lui chercher les turbots ou les soles que nous pouvions trouver assez près des côtes. Un jour, jour fatal ! nous sortîmes de grand matin. Il faisait encore sombre, observant de ne pas nous éloigner de la flotte et des bâtiments de garde qui couraient des bordées (1). Nous voici en mer ; au nombre de six dans le canot : deux militaires, un de mes camarades et moi, et quatre matelots. — J'aide à la rame tandis qu'on lance les filets... le poisson donnait, nous avancions... l'horizon tout humide, formait de longs sillons tremblotants et commençait à se dorer des feux du

(1) C'est le nom d'une course plus ou moins longue dirigée au plus près du vent. Dans ce sens, on dit *faire* ou *courir une bordée*.

(*Dictionnaire de la Marine française.*)

jour naissant... Emportés par l'ardeur qui anime ordinairement le chasseur aussi bien que le pêcheur heureux, nous avançons toujours, entraînés par le plaisir et notre chance...

Tout à coup, un de nos marins me dit à voix basse : — Qu'est-ce donc que j'aperçois là-bas... à quelques centaines de toises de nous?... — Une de nos péniches de garde, probablement, lui répondis-je. — Jolie péniche de garde, répliqua le marin, qui met sur nous toutes ses voiles dehors!... et en même temps il s'écria : — Vire de bord! Antoine! Pierre! force de rames! voilà l'ennemi!... Et nous n'avions pour toutes armes que mon briquet et une gaffe (1)!

En partant nous étions si assurés, vu toutes les dispositions prises par nos marins, que nous pouvions nous promener

(1) Instrument de fer, qui a deux branches dont l'une est crochue et l'autre droite et pointue, avec une douille emmanchée d'un long bâton.

(Note de l'Auteur.)

dans la rade, avec une parfaite sécurité, que nous restâmes pétrifiés à la vue des Anglais... Si encore nous eussions eu une arme à feu pour annoncer notre détresse! mais point; sans défiance et sans défense, nous prenions le plaisir de la pêche comme des bourgeois de Paris, qui auraient été attraper des goujons autour de l'île des Cygnes (1).

C'était un sloop (2) anglais qui portait sur nous et allait couper notre retraite... En un instant il aborda; et dix vigoureux gaillards nous couchèrent en joue de leur bord, en ordonnant d'y monter, si nous ne voulions aller servir de déjeuner aux requins... — Que faire?... Elle était belle notre pêche! — Nous fûmes pris comme des sots; en moins d'un instant le sloop eut

(1) Petite île dans la Seine, en face de Passy.

(*Note de l'Auteur.*)

(2) Petit bâtiment de guerre n'ayant qu'un mât et une seule voile.

(*Note de l'Auteur.*)

rejoint une frégate qui se trouvait en avant de la flotte anglaise laquelle nous tenait en échec tandis que la frégate observait tous nos mouvements. Celui qui commandait le bâtiment capteur nous fit grimper sur le vaisseau de son supérieur et nous présenta à lui avec notre poisson, ce qui prêta beaucoup à rire à l'Anglais, lequel nous demanda, en très-bon français, qui d'entre nous voudrait bien en faire une matelote pour son déjeuner... Tous mes camarades s'indignèrent de cette mauvaise plaisanterie à laquelle nous ne répondîmes que par des imprécations qui valurent sur-le-champ à chacun de nous des fers aux pieds et aux mains et un logement à fond de cale ! — J'eus le loisir d'y mûrir mes réflexions et de maudire le sort et mon envie de pêcher. Mais il n'était plus temps ; il fallait se résigner et manger le pain noir et les mauvais harengs saurs qu'on nous apportait une fois le jour avec quelques pommes de terre.

Nous restâmes ainsi, mes compagnons et moi, trois semaines environ, à ronger notre frein ; une belle nuit on vint nous chercher pour nous accoupler à une trentaine d'autres infortunés marins et soldats faits prisonniers, afin d'être conduits ensemble en Angleterre. Nous passâmes sur un autre bord : c'était un petit bâtiment qui aussitôt cargua ses voiles et se mit en route pour Portsmouth, où il arriva le lendemain. On ne nous donna pas le temps de voir la ville : nous ne sentîmes que le goudron du port. A peine entrés, on nous fit descendre sur un bâtiment qui nous conduisit à un gros vaisseau sans mâts et sans voiles, tout rasé, qu'on appelait *ponton*.

LES PONTONS ANGLAIS.

On sonna la cloche lorsque nous parûmes. Je ne savais ce que cela voulait dire. Je l'appris depuis : c'était pour

annoncer l'arrivée des nouveaux prisonniers. L'aspect de cette grande carcasse enfoncée dans l'eau bourbeuse me fit frémir. — C'est donc là, me dis-je, que je vais être enterré tout vivant ! — Ce ponton, vieux vaisseau de guerre percé pour 80 canons, servait de prison à 900 Français de toutes armes et de tous grades, qui s'y trouvaient entassés. Qu'on se figure le supplice de tant de malheureux renfermés nuit et jour, des années entières dans une partie des entreponts d'un vaisseau, où chacun n'a pour se mouvoir et se coucher qu'un espace de 5 ou 6 pieds de long sur moins de deux de large ! où il ne peut respirer qu'une quantité d'air dix fois moins considérable que celle que le parlement britannique avait reconnu être indispensable à la santé d'apprentis employés dans des ateliers toujours propres et frais et dont ils sortaient trois fois par jour, pour respirer et se mouvoir en pleine liberté ! où cet air est infecté non seulement par

les émanations de tant d'hommes réunis , mais encore par les exhalaisons méphitiques de certains lieux ; et où enfin le prisonnier n'a pour soutenir sa misérable vie que des aliments insuffisants et grossiers !... Qu'on ajoute à ce triste tableau , les souffrances morales , par le défaut absolu de relations au dehors ; les vexations de détail auxquelles on est en butte à chaque instant du jour par la tyrannie des agents subalternes qui se font un jeu barbare de vous tourmenter et d'aggraver encore les rigueurs ordonnées par leurs maîtres et l'on aura une idée de la cruelle situation des prisonniers de guerre français , à bord des pontons anglais.

LE MARÉCHAL DE CAMP PILET.

Un de nos camarades d'infortune , le maréchal de camp Pilet , qui a été prisonnier à bord des pontons anglais pendant dix ans , a bien autrement vu que moi encore les souffrances de nos mal-

heureux compatriotes. Ce brave officier a publié un ouvrage sur l'Angleterre et sur les maux inouis qu'y ont soufferts les militaires français de tous grades tandis qu'ils étaient détenus dans ces prisons flottantes; j'ai lu, ou plutôt j'ai dévoré son livre quand il a paru, quoiqu'il ait renouvelé mes douleurs. Ce que M. Pilet dit de nos souffrances est resté gravé dans ma mémoire. Le souvenir, tout pénible qu'il en soit, arrive à point; écoutez M. Pilet, c'est lui qui va parler :

« Les pontons ou vieux vaisseaux servant de prisons de guerre, dit M. Pilet, sont généralement des vaisseaux de soixante-quatorze. Les prisonniers occupent la batterie basse et le faux pont dont on a retranché, à chaque extrémité, environ un quart d'étendue; la portion de la garnison qui n'est pas de service, y couche avec les armes chargées; et, la cloison, qui les sépare, est mailletée ou renforcée de grosses têtes de clous placés sans intervalle. De distance en

distance l'on a ouvert des meurtrières par lesquelles peuvent passer des canons de fusil à l'effet de tirer, si l'on veut, sur les prisonniers. Le reste du bâtiment est occupé par les officiers et matelots anglais, à l'exception néanmoins d'un petit espace sous le gaillard d'avant où est placé la chaudière des prisonniers, du quarré de la drome (1) qu'on a qualifié du nom de *Parc*, fermé de tous côtés, où sont situés les escaliers, et de la portion du gaillard d'avant où passe le tuyau de la cheminée des chaudières. La totalité de cet espace présente une surface d'environ quarante pieds de long sur trente-six de large; il sert à la fois de promenade et d'étendoir pour sécher les haillons de neuf cents hommes. Dans tout le pourtour du bâtiment, à un pied et demi au dessus du niveau de l'eau,

(1) La *drome* d'un vaisseau est l'assemblage de toutes les pièces de sa mâture.

(*Dictionnaire de Marine.*)

règne une galerie où sont posés des factionnaires aux extrémités des gaillards.

« Sur les passe-avant (1) à chaque passage, à chaque emplacement destiné aux prisonniers, ce mélange de factionnaires dont les consignes varient suivant les caprices ou la brutalité du commandant du ponton, a donné lieu à beaucoup d'assassinats. Ils ont été d'autant plus fréquents, que l'arme de la marine destinée au service et à la garde du vaisseau, est, en Angleterre, généralement composée des plus misérables rebus de la société; d'hommes coupables ou complices de quelque grand crime, auxquels le magistrat n'a laissé que l'alternative d'entrer soldat dans la marine ou d'être pendu. Les pontons sont amar-

(1) Plancher partiel établi de chaque côté d'un vaisseau, à la hauteur et dans l'intervalle de ses deux gaillards pour servir à la communication de ces mêmes gaillards et à recouvrir les canons de la batterie immédiatement inférieure.

(*Dictionnaire de Marine.*)

rés par des chaînes, à chaque extrémité, au milieu de vases fétides, et stagnantes que la marée découvre. L'air putride, humide et salin qu'on y respire, suffirait, sans mauvais traitements ni mauvaise nourriture, pour altérer et détruire, en fort peu de temps, la santé la plus robuste. Beaucoup d'autres causes, non moins funestes ont été réunies par les administrateurs de l'exploitation, à laquelle les prisonniers de guerre sont livrés. Ces causes et ce régime ont pour but la destruction des prisonniers. On va voir en quoi consiste ce régime. Les dimensions ou hauteur du faux-pont du *Brunswick*, ponton à bord duquel j'ai été détenu, ne présentait exactement que quatre pieds dix pouces, en sorte que l'homme de la plus petite taille ne pouvait s'y tenir debout. C'est un genre de supplice perpétuel qu'on n'avait point encore imaginé contre les plus grands criminels; la plupart des hommes enfermés ainsi, sont devenus perclus et

ne se rétablirent jamais. Les ouvertures pour donner de l'air, consistaient en quatorze *hubleaux* ou petites fenêtres, percés de chaque côté, de dix-sept pouces carrés, sans vitres. Les prisons de terre et de mer occupées par les Français, en Angleterre n'avaient point de vitres, quoique la température soit généralement humide et froide et que les hivers y soient très-longs. La chaleur produite par l'entassement des prisonniers était si grande, qu'on ne pouvait fermer les *hubleaux* que d'un côté à la fois, celui exposé au vent; et, c'est ce qui se pratiquait avec de mauvaises guenilles. Ces ouvertures étaient croisées par des grilles de fer fondu, formant une seule masse, les barres épaisses de deux à trois pouces, et les *hubleaux* se fermaient tous les soirs par un *mantelet*, à madrier (1). Ces mêmes précau-

(1) Volet qui sert à fermer l'ouverture du sabord d'un vaisseau ou d'une ouverture faite dans sa muraille, etc. (*Dictionnaire de Marine.*)

tions sont employées pour la fermeture des sabords rétrécis de la batterie, basse.

Il résulte d'un tel état de lieux et de semblables précautions, que des hommes entassés par centaines dans les batteries et faux-pont, hermétiquement fermés en hiver pendant un espace d'au moins seize heures, tombent, pour la plupart, faibles et suffoqués par le défaut absolu d'air. Si l'on essaie alors, d'obtenir qu'un des hubleaux soit ouvert, grace qui ne s'accorde qu'après de longues supplications, qu'après avoir long-temps frappé au mantelet où l'on a porté l'homme mourant, afin de le faire respirer un instant, les voisins de l'ouverture, complètement nus, parce qu'il est impossible de résister autrement aux étouffements de cette chaleur concentrée, se trouvent saisis par le froid au milieu d'une transpiration abondante, et ils ne tardent pas à être attaqués de maladie inflammatoire. Cette maladie se porte sur les pou-

mons et menace successivement la vie de tous les prisonniers, des jeunes gens surtout. On en a vu, dans la force de l'âge, mourant de la poitrine, par le régime des prisons et renvoyés au dernier période de la maladie. On tue par les mauvais traitements les hommes en état de servir, puis *on les renvoie en France, afin qu'ils y meurent tout-à-fait*; plusieurs de ces infortunées victimes sont mortes dans le passage. La maladie pulmonaire atteint tout homme qui a dépassé deux années d'emprisonnement et la rapidité de ses ravages est en proportion de la jeunesse du sujet. Un prisonnier qui a séjourné dans une prison fermée d'Angleterre, pendant plus de trois années, ne saurait l'éviter, quelques précautions qu'il puisse prendre; car, partout, dans les prisons de terre, dans les prisons flottantes, l'encombrement est le même, et partout cet encombrement est le fruit d'une atroce méditation, d'un calcul assassin. Qu'on ne croie point qu'un

sentiment de haine ou de vengeance me porte à altérer la vérité, dans le tableau que je vais présenter : il n'est malheureusement que trop vrai. Soixante mille Français, prisonniers de guerre, en ont été victimes et y ont succombé; un pareil nombre à peu près est rentré. Qu'on interroge ce qui en reste, car déjà beaucoup sont morts, ce sont des témoins irrécusables.

« L'emplacement accordé à un prisonnier pour tendre son *hamac* (1) est de six pieds anglais de long sur quatorze pouces de large ; mais ces six pieds se

(1) Large et long morceau de toile qui, suspendu à une certaine hauteur et horizontalement par un faisceau de cordons divers et attachés à plusieurs points de ses extrémités, forme une espèce de lit où repose ordinairement chaque matelot. — Les hamacs anglais sont d'une forme plus simple et ne se replient pas sur eux-mêmes parce qu'ils sont maintenus étendus, par le moyen d'un cadre en bois qui est placé intérieurement.

(Note de l'Auteur.)

trouvent réduits à quatre et demi parce que les mesures sont prises de manière à ce que les attaches des hamacs se trouvent rentrées les unes dans les autres ; la tête de chaque homme couché, est, par conséquent, placée entre les jambes de deux hommes qui sont au premier rang de la batterie : s'il fait partie du second, dans l'ordre des numéros correspondants au sien, ses pieds se trouvent entre les deux têtes des hommes du troisième rang dans le même ordre de numéros ; et ainsi de suite, d'une extrémité de la batterie à l'autre. La carrure d'un homme ordinaire est, d'un coude à l'autre, d'environ dix-huit pouces. On voit donc qu'on lui accorde, dans les pontons, beaucoup moins d'espace pour reposer, que la mesure de son corps n'en doit remplir ou déplacer. Mais, comme il est physiquement impossible que des hommes occupent un moindre espace que celui de leur grosseur naturelle, on *s'empile* les uns au

dessus des autres. Pour cet effet, on attache le numéro pair et impair à environ dix-huit pouces plus bas que les deux numéros qui le précèdent et le suivent, et de cette manière on obtient un peu plus de largeur, sans diminuer, cependant, les dangers de l'encombrement. — La situation des prisonniers réduits à un semblable état de gêne est sans doute affreuse ; pourtant le mal ne s'arrête pas là. Les pontons sont toujours au complet, c'est-à-dire plus remplis qu'ils ne doivent l'être. Si de nouveaux prisonniers arrivent, on les jette dans les batteries, sans s'inquiéter de ce qu'ils deviendront, quoique les mesures d'emplacement soient déterminées et fixées au dessous même de la nécessité physique. Alors, commence pour les nouveaux venus un supplice impossible à décrire ; ne trouvant pas de place pour suspendre leurs *hamacs* ils sont réduits à coucher sur la planche humide et nue. Ainsi, un prisonnier, quel que

soit son rang, est contraint à rester dans cet état lorsqu'il arrive sur un ponton déjà plein. L'agent auquel on adresse des officiers ne manque jamais de les envoyer de préférence aux pontons pleins, et il choisit toujours les pontons les plus incommodes; il reste à l'officier captif, suivant l'élévation de son grade, avec les moyens pécuniaires dont il peut disposer, la ressource *d'acheter* une place. C'est une misérable spéculation pour un pauvre prisonnier affamé; il consent à vendre sa place afin de se procurer un peu plus de vivres pendant quelques jours; et pour ne pas mourir de faim, il accélère ainsi la destruction de sa santé et s'oblige, dans cette horrible situation, à coucher sur un plancher ruisselant d'eau d'évaporation, de transpirations forcées qui a lieu dans ce séjour d'angoisses et de mort. Dans ce cachot d'éternelles douleurs, l'air est tellement chargé de vapeurs humides et délétères que les chandelles s'en im-

prègnent au point de cesser de brûler ; ces vapeurs aspirées et expirées tour à tour par des poumons viciés portent bientôt ce même genre de mort dans les individus qui n'en étaient pas encore atteints ; elles sont si fétides, si épaisses, si chaudes, qu'on a vu souvent les gardiens crier au secours, à l'incendie , lorsqu'un des hubleaux ouvert dans un de ces cas de nécessité dont nous avons parlé , portait jusqu'à eux les exhalaisons brûlantes qui s'échappaient de ces cachots infects. — Les craintes, ou réelles, ou simulées des gardiens ont été quelquefois portées si loin, qu'on se préparait à faire jouer les pompes dans les batteries, malgré les remontrances, des prisonniers qui se voyaient menacés d'un nouveau fléau, celui de l'inondation, à travers les grilles de leurs cachots. »

RÉGIME ET NOURRITURE DES PRISONNIERS
SUR LES PONTONS.

« On accorde pour chaque homme prisonnier de guerre , une livre et demie (la livre anglaise n'est que de 14 onces de France) d'un pain grossier et rempli d'eau , une demi-livre ou sept onces de viande de très-mauvaise qualité ; deux onces de gruau et un gros d'oignon : c'est la ration du prisonnier. Deux jours de chaque semaine, l'on substitue à la viande , une livre de poisson salé : alternativement de la morue et du hareng. Les jours du hareng, les prisonniers l'abandonnent au fournisseur qui leur donne *un sou*. — Le faux pont et la batterie de chaque ponton , ont obtenu , comme faveur , de ne pas recevoir ensemble le poisson. La partie des prisonniers qui reçoit la viande , met dans la marmite la quantité ordinaire d'eau ; et ce jour-là , appelé jour

de demi-viande, tout le monde reçoit un lavage pour soupe. Ce lavage débilité l'estomac au lieu de le fortifier, mais il offre du moins un aliment chaud. Deux canots ont le privilège exclusif de parcourir la rade avec des provisions ; elles consistent en beurre, thé, café, sucre, chandelles, pommes de terre et tabac. Ces privilégiés afferment leur droit : cela seul suffit pour prouver que les denrées sont avariées, de mauvaise qualité et se paient sur les pontons un tiers au dessus du prix de terre. Pour ces provisions ainsi que pour celles que le gouvernement accorde, il faut prendre ou laisser, il n'y a pas de choix. La réponse unique que l'on fait à toutes les plaintes, est *que cela est trop bon pour des chiens de Français*. A cet égard j'ai été témoin à *Norman-Cross*, de monstruosité, d'actes de perfidie, auxquels je refuserais moi-même de croire si la preuve ne m'en était pas personnelle. Dans la première guerre, trente mille hommes sont

morts d'inanition en cinq mois. J'ai vu à *Norman-Cross* un coin de terre où près de quatre mille hommes, sur sept qui se trouvaient dans cette prison, ont été enfouis. Les vivres étaient chers alors en Angleterre et notre gouvernement, dit-on, avait refusé de payer un solde de compte dont on le prétendait redevable pour ses prisonniers. Pour acquitter ce solde tous les captifs furent mis à la demi-ration; et, afin d'être bien sûr qu'ils périraient, on défendit sévèrement l'introduction de vivres à vendre comme cela était d'usage. Au défaut de quantité on joignit la qualité détériorée et malfaisante des alimens que l'on distribuait. On donnait quatre fois la semaine du biscuit mangé de vers, du poisson, des viandes salées; trois fois un pain noir mal cuit, confectionné avec des farines gâtées, ou du blé noir: on était saisi, aussitôt après l'avoir mangé, d'une espèce d'ivresse suivie d'un violent mal de tête, de fièvre, de diarrhée avec rou-

geur au visage : beaucoup mouraient atteints d'une sorte de vertige. La faim ne connaissait plus de bornes on gardait des cadavres cinq ou six jours de suite sans les déclarer afin d'obtenir leurs rations : les voisins appelaient cela *vivre de son mort*. — Milord Cordower, colonel du régiment de *Carmarthen* de garde à la prison de *Porchester* étant entré un jour dans l'intérieur, avec son cheval, qu'il attacha à une des barrières, en dix minutes ce cheval fut dépecé et mangé. Lorsque milord vint pour le reprendre, après quelques recherches, on l'informa du fait : il refusa de le croire et il dit qu'il n'y ajouterait foi qu'autant qu'on lui ferait voir les débris de son cheval. Il fut facile de le satisfaire, et un affamé acheva de dévorer en sa présence la dernière pièce de viande crue qui en restait. Un énorme chien de boucher ou plutôt tous les chiens qui entraient dans la prison avaient le même sort...

« Les prisonniers peuvent bien, s'ils

le veulent, se procurer quelques provisions, autres que celles apportées par les canots, avec la permission du commandant, par le moyen des femmes de soldats qui composent la garde. Pour cet effet on les envoie à terre deux fois la semaine, mais on tombe dans un autre malheur. Cette espèce de *vampires* apostés pour la ruine des prisonniers, apportent rarement ce qu'on leur a demandé; toujours ils ont raison et toujours les prisonniers ont tort. Comme l'argent a été donné d'avance, ils rendent le compte qui leur plaît, et vous forcent de prendre ce qu'ils ont. »

HABILLEMENT DES PRISONNIERS.

« Si les prisonniers sont mal nourris, ils sont plus mal vêtus encore, s'il est possible. Le règlement *apparent* de l'administration porte que les prisonniers doivent recevoir, tous les dix-huit mois, une veste à manches, un gilet sans

manches, un pantalon, deux paires de bas, deux chemises, une paire de souliers et un chapeau. Je ne doute point que dans la comptabilité, le gouvernement ne paie le vêtement du prisonnier sur ce pied. Cependant il est de fait incontestable que les prisonniers ne reçoivent pas *une fois en quatre ans*, l'habillement complet, tel que je viens de le décrire, tel que l'administration le fixe. Aussi long-temps qu'il reste aux prisonniers quelques unes des guenilles avec lesquelles il est entré en prison, il ne reçoit aucun vêtement. S'il touche quelque argent de sa famille, circonstance que l'agent ne saurait ignorer, puisque tout argent adressé à un prisonnier passe par ses mains, il ne reçoit aucun vêtement. Aussi la nudité de la plupart des prisonniers est-elle effroyable : ils sont rongés de vermine et tout le monde en est inondé. D'un autre côté, les vêtements qu'on distribue sont coupés de manière qu'ils ne peuvent phy-

siquement servir, même à des hommes de petite taille. On est obligé de tout refaire; les pantalons n'ont ni fonds, ni ceinture : il en entre ordinairement trois dans la recoupe de deux; le gilet sans manches s'emploie toujours pour élargir, pour renforcer aux coutures le gilet à manches. Il résulte de grands abus d'un tel désordre et personne n'inspecte avec soin les fournitures qui sont faites parce que tout le monde y trouve son compte. De façon que quinze jours après une distribution quelconque d'habits, la moitié, de ceux qui les ont reçus ont été obligés d'en vendre une partie pour mettre le reste en état de servir. Le capitaine de vaisseau *Wodrive*, agent des prisons de *Porstmouth* et *Forton*, était un de ceux qui paraissaient vouloir le mieux faire leur service. Il faisait distribuer avec assez d'exactitude les chemises aux époques où elles étaient dues; mais au moment même de la distribution son secrétaire les reprenait moyennant *un*

schelling (1); ces chemises sont payées trois schellings par le gouvernement; les pontons de *Portsmouth* et de *Forton* ne comptant pas moins de douze mille prisonniers, on voit quel devait être le bénéfice de ce secrétaire. »

**ARGENT ADRESSÉ AUX PRISONNIERS PAR
LEURS FAMILLES.**

« Si les prisonniers ont à souffrir de grandes privations, des maux réels dans ce qui concerne leur habillement et leur nourriture, ils n'éprouvent pas moins de difficultés pour recevoir les secours qu'ils attendent de leur patrie. La famille d'un pauvre matelot, d'un malheureux soldat, se saigne, s'impose les plus douloureuses privations afin de lui faire passer une modique somme; le quart d'une somme aussi sacrée n'arrive pas dans son temps, à sa destina-

(1) Le schelling vaut un franc vingt-deux centimes.

tion : elle devient la proie des préposés à l'administration du transport des prisonniers. Si le matelot ou le soldat reçoit les lettres qui lui annoncent un secours, et le plus souvent elles sont interceptées, s'il fait en conséquence une réclamation, la réponse est toujours : qu'on n'a rien reçu pour lui, qu'on n'a aucun avis de ce qu'il demande. Il doit s'estimer heureux si au bout d'une année d'insistance, il reçoit enfin partie de ce *qu'on lui a envoyé*, à moins de *faveurs particulières*. Si le prisonnier meurt, s'il est échangé, ou transféré dans une autre prison, la somme est absolument perdue. La réunion d'une quantité de petites sommes accumulées de cette manière, compose à l'agent une fortune énorme, non seulement par les capitaux volés, mais encore par les intérêts accumulés. Ces détails peuvent paraître minutieux : ils doivent intéresser tous les bons Français puisqu'il s'agit de braves matelots ou soldats aux-

quels après avoir volé en Angleterre , le vêtement et la nourriture , on volait encore les secours qu'on leur envoyait. »

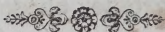
**MAUVAIS TRAITEMENTS HABITUELS EXERCÉS
ENVERS LES PRISONNIERS; LEURS DIFFÉ-
RENTES ESPÈCES.**

« Quelque temps qu'il fit, les prisonniers se comptaient deux fois par jour. Les escaliers par lesquels quatre ou cinq cents hommes devaient déboucher pour se rendre à cet appel, étaient raides et étroits; ils ne laissaient de passage que pour un homme à la fois. Les jours de pluie, les hommes accumulés dans le parc rentraient percés jusqu'à la peau. Les laines une fois imbibées, ne séchaient plus dans l'atmosphère humide des cachots et ce n'est pas une des moindres causes des maladies qui moissonnaient les prisonniers de guerre français. — Au moment où l'on devait

compter, des soldats descendaient pour faire monter les prisonniers : il se commettait alors des actes effroyables de brutalité. Plusieurs fois des prisonniers ont été percés de baïonnettes, ou estropiés à coups de sabre parce qu'ils ne montaient pas assez vite au gré d'un soldat ivre. Dans ce cas, il n'y avait aucun redressement à espérer, ou à obtenir. Le colonel *Vatable* et moi, témoins et presque victimes d'un pareil acte de barbarie, vîmes tomber un jour un malheureux sous les coups de sabre d'un soldat; il reçut une forte entaille au bras. Nous témoignâmes notre indignation : pour tout redressement de notre plainte, il nous fut répondu que le soldat était un peu brutal, qu'il avait bu; mais que pareille chose n'arriverait plus. Le lendemain on ordonna que le colonel *Vatable* et moi fussions désormais enfermés l'un et l'autre avant *l'appel pour compter*, afin que nous ne pussions être témoins de l'assassinat de

nos compatriotes et par conséquent nous en plaindre. »

Mais en voici assez comme cela avec les citations de ce bon M. Pillet, qui est mort très-peu de temps après sa rentrée en France, en 1815, par suite des mauvais traitements qu'il essuya à bord des pontons. Je continuerai demain à vous raconter mes propres aventures et je tâcherai malgré la circonstance, de prendre un ton plus gai. J'aurai aussi à vous faire part de l'histoire de deux nouveaux personnages avec lesquels vous serez bien aises de faire connaissance, je vous assure.



TREIZIÈME VEILLÉE.

UNE ÉVASION DES PRISONS D'ANGLETERRE.

J'AVAIS appris à très-bien parler anglais. Je l'écrivais même passablement. Plusieurs tentatives d'évasion de la part de mes camarades firent resserrer nos liens ; et cependant ma patience, ma résignation dans l'infortune, ma politesse même à l'égard des geoliers qui nous gardaient et aux brutalités desquels je ne répondais que par un silence froid mais soumis, m'avaient bien mis avec eux. Un peu plus libre que mes autres camarades ; et , par une faveur spéciale,

ayant reçu la permission , après une année de captivité , de faire un petit commerce de comestibles , je me fis gargotier. C'était la femme d'un sergent de la garnison du ponton , ou quelquefois les canots chargés du privilège d'apporter des denrées , qui m'approvisionnaient. — On vantait ma cuisine ; et mes ragoûts de pommes de terre et mes beefsteaks , acquirent à mon restaurant une certaine réputation. Comme j'étais complaisant pour nos gardiens , l'un d'eux m'avait pris dans une grande affection et il voulait bien , le soir , accepter de ma main un verre de punch ou de grog , que je faisais parfaitement. La prédilection de ce gardien n'allait pourtant point jusqu'à me témoigner ouvertement sa bienveillance. Je voyais seulement par son silence à mon égard , dans des occasions où d'autres m'auraient maltraité , qu'il me portait de l'amitié , ce dont je lui tenais compte aussi en moi-même. — Cette bonne

pâte de geolier s'appelait *Daniel*. C'était un grand gaillard d'une trentaine d'années, figure brunie par le soleil et les fatigues de la mer. On prétendait qu'il avait servi dans la marine et fait plusieurs fois le voyage des Indes; qu'il aurait obtenu un grade s'il n'eût donné lieu à des punitions qui le firent confiner dans un ponton où pour toute grace on lui donna le noble emploi d'un des gardiens des prisonniers français. — Daniel était un brave Irlandais détestant cordialement les Anglais qui l'employaient cependant. Je n'appris ces détails que long-temps après.

La vie que je menais en prison aurait été assez douce si je ne me fusse souvent représenté ma pauvre mère dans les larmes, appelant de tous ses vœux son fils unique pour lui fermer les yeux. J'avais instruit la bonne femme de mon existence sur les pontons et tous les secours qu'elle put m'envoyer, je les reçus heureusement, grace à la protection de

l'officieux Daniel. C'est avec cet argent que je m'étais mis dans le commerce où grace encore à l'appui de M. Daniel, l'Irlandais, et à mes petits profits, je me trouvais assez riche pour pouvoir rendre quelques services à mes camarades ; ajoutez-y le titre de *secrétaire* dont je servais à ceux qui ne savaient pas écrire, et vous comprendrez qu'en outre de mon restaurant, qui prospérait, à bord du vieux vaisseau où je tenais encore un cabinet d'affaires, je devais me trouver dans une position superbe pour un prisonnier. Ma chambre à coucher n'était point devenue plus spacieuse, pour cela ; et, le soir, je m'y étendais sur le matelas qu'on me tolérait, enveloppé de ma triste couverture. C'est là que dans l'espace de mes six pieds de long sur deux de large, je reposais au milieu de mes richesses, enfermées dans des espèces d'étagères portatives, créées par mon industrie et qui contenaient des pots, des plats, des assiettes et quelques pro-

visions. Le hamac au dessus de moi appartenait à un pauvre diable à qui j'avais acheté sa place afin d'être plus au large et qui s'arrangea avec un autre camarade aussi malheureux que lui. Je devais tous ces avantages un peu à ma bonne conduite qui avait touché le commandant du ponton, qui, d'ailleurs, ne recevait que des rapports avantageux sur moi. J'étais pour cet effet généreux envers nos geoliers et les petits cadeaux que j'offrais exactement tous les mois à M. le secrétaire me rendirent favorables ces cerbères de l'enfer que nous habitions. Dans cette situation, mes petites affaires n'allaient pas trop mal; mais je comptais alors près de deux années de prison. Depuis quelque temps, je m'apercevais de l'air soucieux de M. Daniel. Il ne passait plus devant moi, ou ne m'adressait la parole qu'avec un air distrait et mystérieux. Il me faisait souvent la mine d'un homme qui va parler; puis, il s'arrêtait, me regardait et s'éloignait.

Une nuit, — je m'en souviendrai toujours ! — tout était calme sur le ponton ; on n'entendait que les pas des sentinelles qui se promenaient et le bruit des vagues venant frapper la carcasse du vieux navire... tout à coup , je me sens tirer par le bras et une voix bien basse me dit à l'oreille en mauvais français : « Laisse-toi faire ; c'est pour ton bien. » — Il faisait très-sombre. Nous étions au commencement de mai et le temps se préparait à l'orage. — N'importe ! je me laisse aller à l'inconnu qui me jette sur les épaules une de ces capotes que portent la nuit les soldats anglais lorsqu'ils font leur service de ronde. On m'avait pris les mains, je suivis mon guide. Bientôt nous arrivons à une des écoutilles du vaisseau. Mon conducteur y passe la tête , puis le corps , me met les cinq doigts sur une corde fixée au navire , en fait autant lui-même, et se laisse glisser sans bruit le long du ponton jusqu'à un canot. Je l'imites et j'arrive avec lui sur l'embarcation

où j'aperçois dans l'ombre déjà trois hommes dans un costume semblable au nôtre. Tous gardaient le silence le plus profond. Le canot se met en mouvement, passe à travers plusieurs vaisseaux de guerre et des pontons où se trouvaient aussi des prisonniers. On nous crie : Qui vive ! — L'Irlandais , car c'était lui , répond : « *Ronde de nuit.* » Cependant , ceux qui avaient commencé par ramer lentement , comme des gens qui font véritablement une ronde de nuit , redoublèrent peu à peu d'activité et bientôt nous eûmes dépassé les vaisseaux du port les plus éloignés pour arriver à la haute mer. Nous fendions les ondes avec une rapidité extrême. Pourtant l'orage se faisait entendre au loin ; la mer , d'abord tranquille , s'annonçait menaçante. Jusque-là personne n'avait prononcé une parole ; le cœur me battait violemment et je ne savais que penser de tout ce mystère lorsqu'enfin la voix de Daniel se fit entendre : « Mon capitaine , dit-il à

un de ceux qui étaient dans le canot, c'est à vous maintenant de commander. — Hé bien, répondit avec énergie celui qui venait de recevoir le titre de capitaine, force de rames vers les côtes de France!... — Les côtes de France! reprit un des rameurs, avec ce chétif bâtiment? vingt lieues d'eau salée à franchir et l'orage par là dessus!... il faudrait être fou!... Reprenez vos vingt-cinq guinées, continua-t-il en pressant le bras de Daniel, nous allons virer de bord et gagner l'Angleterre avec la marée... — Daniel, à ces mots, montre deux pistolets au marin, le capitaine inconnu en fait voir autant à son camarade, et les deux rameurs se rasseyant sur leur banc sans répliquer, rament vigoureusement vers la France...

— Il y avait environ trois heures que nous étions en mer... le jour commençait à poindre..... Le capitaine fumait tranquillement sa pipe, et les rameurs, à leur poste, savouraient un cigare qu'il

leur avait donné. L'officier me parut le héros de la fête. Il présenta bientôt à nos marins , puis à l'Irlandais et à moi une longue gourde remplie de rum que chacun accola avec délices. Tout ce qui se passait autour de moi me paraissait un songe, cependant je me tâtais et me trouvais éveillé. Il était évident que nous allions en France avec un capitaine de mon pays , dont le gardien irlandais facilitait l'évasion à prix d'argent : mais, moi , qui ne lui avais pas donné un sou, comment étais-je là ? pourquoi m'emmenait-il aussi ? Voilà ce que je ne concevais pas. — Patience, tout va s'éclaircir.

Il faisait grand jour , M. le capitaine, qui possédait une longue-vue, car il paraît qu'en s'échappant , il s'était approvisionné de toutes choses , regardait alternativement en arrière et en avant : l'Angleterre d'un côté, la France de l'autre.... France ! s'écriait-il, je vais donc te revoir !.... et il donnait encore

un coup à boire aux rameurs , dont les bras tendus comme des cordes de basse , ne pouvaient plus remuer . L'officier prit la place de l'un , moi , celle de l'autre et les marins fatigués , harrassés , se jetèrent tout de leur long dans le canot , tandis que Daniel , l'intrépide Daniel , l'œil ouvert , la lunette en main surveillait tous leurs mouvements en même temps qu'il explorait la mer..... Déjà , nous avions rencontré , à des distances , il est vrai un peu éloignées , des navires qui sillonnaient la mer toutes leurs voiles déployées ; à peine pouvait-on nous apercevoir . Le temps sombre était d'ailleurs pour nous ; et , semblables à un point dans l'immensité , nous voguions inaperçus ; mais il ne fallait qu'une mer houleuse , un coup de vent pour nous renverser et nous noyer... Nous étions éloignés des côtes d'Angleterre de sept à huit lieues quand nous vîmes venir à nous une barque de pêcheurs . La direction qu'elle suivait ne put , dans le mo-

ment, nous indiquer si elle contenait des Français ou des Anglais.... Toutefois elle approche.... C'est un bâtiment anglais!..... Daniel nous dit de ralentir notre marche. La barque arrivant sur nous, Daniel adresse en anglais la parole au patron en se donnant pour un douanier qui fait sa ronde. Les pêcheurs lui répliquent en riant que nous avons plutôt l'air de contrebandiers que de douaniers, mais que cela importe peu. — Combien êtes-vous à bord? leur demande l'Irlandais. — Cinq hommes et un mousse lui répond-on. — L'Irlandais s'approche, fait signe au capitaine, qui le comprend, et aborde la barque; puis, tout à coup, sautant sur le tillac avec l'officier, il m'entraîne poussant d'un coup de pied vigoureux le canot qui nous a conduits et en criant aux deux Anglais : Bon voyage! — Ceux-ci le regardent, stupéfaits, gagnent le large et se dirigent vers Portsmouth.

Les pêcheurs, étaient six, ils voulu-

rent d'abord résister... un croc-en-jambes, de Daniel en renverse deux à la fois sur la cabine ; le capitaine en couche en joue deux autres , les assurant qu'ils sont morts s'ils ne se rendent , tandis que moi j'empoigne le cinquième au collet , et m'apprête à le jeter à la mer pendant que le petit mousse se cache sous la voile qu'on venait de baisser. Les Anglais se croient perdus et demandent grace. La vue de l'or, que le capitaine fait briller à leurs yeux, les rassure : trois de ces braves gens consentent, moyennant salaire, à rester dans leur chambre où je les renfermai, pendant que les autres sous nos yeux manœuvraient vers la France. J'appris alors pour la première fois, que je voyageais et devais ma liberté, à un capitaine de dragons français, riche, bon enfant, qui avait acheté sa sortie de prison et la mienne, sans toutefois me connaître, en séduisant notre gardien, auquel il avait promis une fortune, que celui-ci

par haine pour les Anglais et par amitié pour moi, se vit, me dit-il, dans l'obligation d'accepter. — Le brave officier, qui ne pouvait emmener tous ses camarades ni tenter même d'en affranchir plusieurs sans faire manquer son projet, voulut au moins en sauver un. — Il en fit la condition au gardien qu'il trouva accessible ; lui recommandant de faire tomber son choix sur un brave homme capable au besoin de les seconder ; j'étais sous la main de *Daniel*, sensible à mes procédés, il se rappela de moi, comme vous l'avez vu.

Cependant les pêcheurs, à leur grand déplaisir, s'approchaient de plus en plus, des côtes de France... Le pistolet au poing, notre officier de dragons surveillait tous leurs mouvements tandis que l'Irlandais et moi conduisions la manœuvre, tout en guettant nos prisonniers. — Ces pauvres gens étaient des pères de famille ; ils parlaient de leurs femmes, de leurs enfants et se désolaient ; pour

leurs camarades , enfermés dans la cabine ils s'enivraient avec du rum et laissaient couler l'eau... Le capitaine avait pourtant promis aux pêcheurs qu'il ne leur serait fait aucun mal , qu'il les récompenserait même et leur rendrait leur barque dès qu'il pourrait aborder la plus légère embarcation française. Nous convînmes encore de répondre aux vaisseaux anglais que nous rencontrerions : qu'un coup de vent nous avait éloignés de notre route et que nous étions pêcheurs. — Nous voguâmes ainsi durant tout le jour. Nos prisonniers s'étaient accoutumés à nos bonnes façons. Le capitaine leur avait remis quelques napoléons pour les consoler : aussi commençaient-ils à se calmer et à devenir dociles...

Enfin nous aperçûmes le matin suivant , les côtes de Normandie dans la direction de Saint-Valery. A cette vue, nos pauvres Anglais tremblèrent de tous leurs membres tant ils appréhendaient d'être faits prisonniers. Le capitaine les

rassura de nouveau en leur répétant qu'il les rendrait libres et à leur pays, aussitôt qu'il pourrait atteindre la moindre barque de pêcheurs, ou la côte française.

Vers le soir, après deux jours et deux nuits d'une navigation pénible, nous distinguâmes, à une assez longue distance encore, le port de Saint-Valery en Caux, sur lequel nous nous dirigeâmes; et, comme si le Ciel eût voulu favoriser les bonnes intentions de notre capitaine, des marins, qui sortaient du port sur un petit esquif, ne tardèrent pas à nous joindre sur les signaux que nous leur adressâmes... — C'étaient des pêcheurs; en nous approchant, ayant reconnu les Anglais, ils allaient prendre le large, lorsque notre commandant leur apprit à l'aide du porte-voix, que nous étions des prisonniers échappés des prisons d'Angleterre. Cette explication leur suffit : les pêcheurs nous reçurent tous les trois à

leur bord ; mais leur surprise augmenta bien davantage quand ils virent la barque anglaise s'éloigner à force de rames et de voiles!... Le capitaine l'avait promis.

Nous ne tardâmes pas à entrer dans le port de Saint-Valery avec nos compatriotes. Ceux-ci, en débarquant, vantèrent la générosité du capitaine, dont la mise n'était pourtant pas brillante, et, par cela, ressemblait à la mienne ; mais ayant distribué quelque peu d'or à propos, les pêcheurs en avaient été éblouis. Ces braves gens publièrent partout que nous étions des officiers de distinction échappés des pontons d'Angleterre, que des pêcheurs de cette nation, gagnés par nos libéralités, leur avaient remis en mer.

Nous nous présentâmes à la meilleure auberge ; on nous y accueillit bien malgré notre costume hétéroclite. — Bientôt un tailleur, une lingère vinrent nous mettre en état de paraître devant les autorités de l'endroit qui venaient, M. le

maire à leur tête, nous faire une visite et nous complimenter sur notre délivrance. — Le lendemain, après un sommeil qu'aurait envié un roi, nous voulûmes bien accepter une fête que nous donna la petite ville maritime de Saint-Valery. Notre histoire y faisait grand bruit, et M. Daniel y jouait un beau rôle : on savait qu'il était Irlandais, et qu'il avait été l'un de nos geoliers.

Presque en débarquant, notre jeune officier, dont j'appris alors le nom et le rang, et qui s'appelait M. Doré, écrivit à sa famille, à Paris, pour l'instruire de sa délivrance. De mon côté, j'adressai une lettre à ma mère pour lui mander que j'avais été rendu à la liberté comme par miracle, après vingt-trois mois de détention.

A la suite de mille questions sur l'Angleterre et de la petite fête qu'on nous donna, le capitaine Doré demanda une chaise de poste. Il voulait partir pour Paris. Je crus alors discret à moi de me

séparer de lui pour gagner mes foyers à petites journées , comme il convient à un bon soldat. Quoique j'eusse rapporté des prisons d'Angleterre quelques espèces jaunes , fruit de mes économies , je n'en possédais pas , à beaucoup près , autant que le capitaine. Lors donc que je lui fis part de mon projet , il me signifia si positivement que je ne m'en irais point seul , et que , puisque j'étais militaire , je devais ne pas le quitter , qu'il n'y eut pas moyen de refuser sa société et tout ce qu'il voulait faire pour moi.

Nous montâmes tous les trois dans une sorte de calèche que le maître de poste nous procura, et qui nous conduisit jusqu'au premier relai. — Là on nous donna une autre voiture , et ainsi de suite , jusqu'à Rouen , où nous prîmes place dans la diligence qui arrivait à Paris le lendemain matin. En descendant dans la cour des Messageries , je voulus de nouveau prendre congé du

capitaine, en lui disant que je craignais de lui devenir importun. — « Qu'appellez-vous importun ? s'écria-t-il ; ne sommes-nous pas frères d'armes et d'infortune ? Ce sont des liens qui se rompent difficilement , entendez - vous , M. *La Pensée* ? » — Daniel lui avait dit comment je m'appelais , ou , pour mieux dire , comment on m'appelait. Vous l'avouerai-je ? je me fis une douce violence et me laissai conduire en fiacre chez le père du capitaine. Ce dernier nous prévint , l'Irlandais et moi, que nous étions attendus. — Effectivement , mon jeune officier avait averti ses parents qu'il ne voyageait pas seul , et que ses deux *compagnons* de prison arriveraient avec lui à jour et à heure fixes. La réception qu'on nous fit ne m'étonna point : c'était un fils qu'on revoyait, des Français malheureux qu'on accueillait!...

Tout cela est fort bien ; mais je m'aperçois qu'il est tard ; demain vous con-

naîtrez la suite de mes aventures. En voilà assez pour ce soir , allons nous coucher.



QUATORZIÈME VEILLÉE.

LE CAPITAINE DORÉ ET SA FAMILLE.

LE père du capitaine et sa mère étaient dans l'enchantement. Je ne fus pas peu surpris de voir chez eux une espèce d'ouvrier endimanché qui saute au cou de l'officier en pleurant et en l'appelant son frère ! son sauveur ! Une bonne femme l'accompagnait , probablement sa mère ; elle pleurait aussi , et beaucoup , en serrant dans ses bras l'ex-prisonnier qu'elle nommait son fils ! son

cher fils ! — Cette femme , c'était sa nourrice , et l'ouvrier , son frère de lait.

M. et madame Doré nous donnèrent à chacun une chambre séparée et fort propre. — Un vieux domestique de la maison me conduisit à la mienne. Tout en changeant de vêtements, fonction que l'honnête serviteur voulut absolument m'aider à remplir, quoique je m'en défendisse, je l'excitai un peu à causer. Le vieillard, du reste, aimait à parler. Je le mis sur la voie du frère de lait, de son maître, de l'amitié qui semblait régner entr'eux, et de la reconnaissance que l'ouvrier manifestait.... Le bonhomme me dit : — « Il y a d'excellentes raisons pour cela. » Ce peu de mots augmentant ma curiosité, je désirai en savoir davantage, et le demandai naturellement. — « Je vous conterai cela ce soir, me répondit-on : ma chambre est près de la vôtre. Je suis le plus ancien serviteur de la maison ; on a des égards pour moi ; mon jeune maître veut que

je sois bien chez son père, que je ne travaille qu'à mon aise. Il est aussi brave que généreux, ce bon jeune homme!.... Je l'ai vu naître; j'étais ouvrier alors : il se le rappelle, et me traite presque d'égal à égal, ne m'appelant jamais que son cher François.... Vrai, j'ai tant de plaisir à parler de ce digne M. Ernest, de sa belle action.... Oui, oui, à ce soir; à ce soir, me répète encore le domestique en se retirant. »

La conduite franche, pleine de loyauté et de bravoure du capitaine Doré, pendant notre traversée d'Angleterre, et ses généreux procédés à mon égard, me faisaient vivement désirer d'en savoir davantage sur son compte. J'attendis donc l'heure de la retraite du vieux serviteur avec une assez vive impatience.

— Il était dix heures lorsque chacun de nous se retira. — Le bon François, après m'avoir laissé coucher, et quand il put croire que je m'étais arrangé commodément dans mes draps, frappa un

petit coup à ma porte. Je dis : *Entrez.* L'ancien ouvrier entra donc dans la chambre ; il prit une chaise, l'approcha de mon lit, et s'y asseyant, me dit : — « Voulez - vous maintenant connaître notre brave capitaine, et les beaux traits qui lui font honneur ? — « Vous me ferez plaisir. — « En ce cas , écoutez. Quand vous en aurez assez ou que vous voudrez dormir, vous me le direz, alors je vous quitterai. » — Je fis un signe affirmatif, et M. François commença.

LES FRÈRES DE LAIT.

« Joseph et Ernest avaient sucé le même lait ; aussi s'établit-il entr'eux , et vous pouvez m'en croire , une amitié si franche, si dégagée de tout intérêt de rang et de fortune, qu'au bout de vingt ans encore ils ne s'abordaient jamais qu'en se serrant la main, ayant toujours à la bouche le nom chéri de frère , si doux à prononcer. — « Bonjour, Er-

nest ; comment vas-tu ? — « Et toi, Joseph ? Tu es toujours gai , bon enfant , n'est-ce pas , frère ? — « Oh ! oui , frère ; et , quand je te vois , je suis encore plus content , plus heureux ! »

« Joseph était l'unique enfant d'un nommé Dubois , d'un pauvre menuisier de Paris , dont la boutique donnait dans une petite rue de la cité , voisine des ateliers nombreux d'un riche orfèvre du quai Saint-Michel. — Madame Doré , épouse de l'orfèvre , étant enceinte de M. Ernest , rencontra un jour la femme du menuisier aussi près d'accoucher : c'était une grosse maman , belle de santé. Sa figure plut à madame Doré ; elles étaient presque voisines. Madame Doré dit à son mari que la femme de l'artisan ferait une bonne nourrice ; et , sur ce , M. Doré consulte l'accoucheur de Madame ; et celui-ci , après avoir vu la femme du menuisier , l'arrêta. — D'après ce que j'ai lu dans M. Rousseau , madame Doré aurait dû allaiter elle-

même son fils ; c'était son devoir ; mais Madame avait beaucoup d'affaires : on la voyait si souvent à l'église , au bal et dans le monde , qu'elle n'en aurait pas eu le temps. Son mari aussi, fort occupé de son état , se serait mal accommodé des criailleries d'un enfant. Tout de même , l'un et l'autre étaient enchantés d'avoir un héritier.

« Monsieur, à cette époque et comme toujours, soit dit sans médisance, aimait beaucoup l'argent : alors je faisais partie de l'atelier ; et je m'en souviens ; dans cette circonstance , néanmoins, il ne regarda point aux espèces.

« Les deux mères accouchèrent presque en même temps ; seulement, la menuisière fut plus diligente de quelques jours. Toutefois , on était convenu que si madame Dubois ne pouvait nourrir son fils sans prendre sur le nécessaire de M. Ernest , la portion du pauvre petit lui serait retranchée, et qu'on l'élèverait au biberon pour que mon jeune

maître en prît tout à son aise. Heureusement il n'en fut pas ainsi, Dieu merci : la nourrice eut du lait plus qu'il n'en fallait , et les deux nourrissons se trouvèrent à merveille, assis à la même table.

« Comme ils étaient beaux , ces enfants, fixés par leur petite bouche sur ce trône maternel , où ils puisaient en même temps la vie!... Il fallait les voir, comme je les ai vus, se regarder, se sourire!... Ils semblaient se parler!...

« Madame Doré venait souvent visiter son fils, et s'amuser d'un spectacle que son cœur aurait dû envier à la nourrice ; mais jeune, riche , tout entière à ses plaisirs, elle trouvait seulement un passe-temps dans la contemplation d'un tableau où toutes les bonnes mères eussent voulu figurer. C'est du moins ce que disait , dans ce temps-là , un oncle de Madame qui, du reste, ne se gênait point. — La santé des deux enfants était bien belle, le même sein les nourrissait, le même lit les recevait , leurs jeux

étaient les mêmes. A trois ans de là , la femme du menuisier, ayant *Joseph* et *Ernest* sur chacun de ses genoux, les faisait sauter en leur chantant la chanson du petit voyageur : « *A Royan , sur mon petit cheval blanc ; à Paris, sur mon beau cheval gris ; à Orléans , sur mon bon cheval alezan...* » Et les enfants de rire et de dire : — « Encore ! encore ! maman *Bois !* » (diminutif de *Dubois*.)

« Cependant mon maître, toujours très-occupé, ne voyait guère son fils : il avait bien autre chose dans la tête, vraiment ! La fortune lui arrivait de tous les côtés, et nous ne pouvions suffire aux commandes. Ajoutez qu'il faisait un joli commerce d'escompte. Pourtant le marmot, ainsi qu'il l'appelait, et que je voyais plus souvent que lui, devenait charmant, et nous commencions à être une bonne paire d'amis ; il comptait cinq années à cette époque.

« Un jour, je ne sais pourquoi, Madame se prend à dire que M. Ernest est

un bel et bon enfant, et qu'il ressemble tout juste à son papa : aussitôt voilà celui-ci qui plante là son trébuchet, met sa cravate, passe légèrement ses doigts dans la huppe de ses cheveux ; puis, regardant sa femme d'un air gracieux : — « Ma bonne amie, lui dit-il, fais prier la mère Dubois de débarbouiller à fond notre Ernest, de le vêtir de son petit uniforme, et de nous l'envoyer au dessert.... » Cela était fort bon à dire, mais à exécuter, c'est autre chose. Ernest ne quittait pas volontiers sa nourrice ; le camarade, frère de lait, Joseph, encore moins ; et il ne serait pas sorti sans l'avoir à son côté : c'était sa sauvegarde, son ombre ; les deux enfants ne faisaient *qu'un*. Ernest n'eût pas voulu se séparer deux minutes de Joseph pour tous les joujoux et les bâtons de sucre d'orge du monde : il en était de même de Joseph ; cela venait un peu de la faute de M. et de madame Doré. Leur fils avait près de six ans ; ils étaient voisins de

Dubois. Cependant ils se privaient volontairement de la vue de leur enfant, et des jouissances attachées à cette vue, disait l'oncle. — « Maintenant, ajoutait-il, constants dans leur négligence, ils paraissent presque étrangers à celui qui leur doit le jour.... » — Et c'était vrai encore!... M. Ernest ne connaissait que *maman Bois, papa Bois, frère Joseph....* A qui pouvait-on s'en prendre? M. Doré rêve un moment : — « Il faudra, dit-il, retirer notre fils des mains de ces bonnes gens. » Madame Doré, toute pensive, sent bien qu'Ernest n'a pas pour elle l'attachement qu'une mère a le droit d'attendre de son enfant. Elle commence à se repentir de son abandon.... et d'autant plus que cet enfant est un enfant superbe! que tout le monde le lui dit, que ses cheveux châtain descendent en longues boucles frisées sur ses jeunes et blanches épaules.... — « Mon fils a la figure d'un petit chevalier, répétait Madame à toutes ses connaissan-

ces : voyez son air fier!... ses jolis yeux! Quel beau teint il a!.... Chacun m'en ferait compliment si je le montrais à ma société, dans mon salon. » Et voilà ma bonne maîtresse qui, tout à coup, se prend de passion pour son fils qu'elle a oublié si long-temps; elle en est orgueilleuse parce qu'il est beau garçon, sans songer, ainsi que le dit l'oncle sévère, si son ame sera aussi belle que son corps, et si les qualités de son esprit équivaudront à celles de son physique; puis d'autres choses encore que je n'ai pas retenues. Enfin, l'oncle prétendait, de plus, — le digne Monsieur, — que madame sa nièce ne trouvait son cœur de mère que dans les yeux de son fils.

« Pour en revenir, on eut bien de la peine à faire entendre raison aux deux marmots. — Le petit Ernest montra un caractère héroïque lorsqu'on essaya de le séparer de son camarade, *son frère*, ainsi qu'il l'appelait toujours.... Il ne voulait point non plus quitter la nour-

rice.... Il tendait ses petits bras à *maman Bois* ; d'une main il s'accrochait à son tablier ; de l'autre il serrait fortement celle de Joseph. Il pleurait , refusait de recevoir les caresses de madame Doré , tandis que son père et sa société , devant lesquels cette scène se passait , gardaient un silence peu aimable.

— Si vous aviez vous-même pris soin de votre enfant , si vous ne vous en fusiez pas séparée , observait tout bas à l'épouse de mon maître , une amie de sa famille , vous n'éprouveriez pas aujourd'hui le désagrément qui vous arrive. — Je le sais , dit la mère repentante , mais comment faire ? — Tu vois , mon *chéri* , reprenait madame Doré en s'adressant à son fils , que tu es bien trop grand pour rester avec ta mère nourrice et ton frère de lait. Il faut demeurer chez tes parents , parce qu'il est nécessaire que tu reçoives de l'éducation... — Je veux m'en aller avec *maman Bois* et *frère Joseph* , répond Ernest. — Cela ne se peut , mon

amour. N'aimes-tu donc pas ta maman, ton papa? — Et tous les deux lui présentent à la fois des gâteaux. L'enfant les repousse et ne réplique rien. — Ernest, dit encore le père, reste ici, je te donnerai une belle montre. — Ernest branle la tête et se colle contre sa nourrice et frère Joseph, qu'il ne veut pas abandonner. — Que faire? — La position était embarrassante. La nourrice pleurait d'attendrissement; les deux frères de lait s'en aperçoivent, lui sautent, en même temps, au cou, et essuient ses larmes avec leurs baisers. — Toute la société de mon maître, témoin d'une scène aussi touchante, engage M. Doré et sa dame à temporiser. Monsieur prend la main de son fils et la lui serre en signe d'amitié; il l'assure qu'il ne veut le séparer ni de sa nourrice ni de son frère de lait, que tous les jours il les verra... M. Doré me fait placer une petite table dans un angle du salon; je l'ai bientôt couverte de friandises; madame

Doré y conduit son fils et lui dit que tout cela est pour lui... — Et aussi pour Joseph et *maman Bois*, reprend-il, puis aussitôt mon espiègle prend les gâteaux, les bonbons; en remplit les poches de son camarade et le tablier de sa maman Bois, ne se réservant rien pour lui : cela fait, il leur dit : Allons-nous-en; et il se dispose à sortir. — Quel détestable caractère! prononce à demi-voix M. Doré qui était au bout de son rouleau : la jolie éducation que mon fils a reçue là!... Madame Doré était toute pensive... Voilà votre ouvrage, lui dit monsieur son oncle au lieu de la consoler. On ne put séparer les deux enfants, ni même tenter de renvoyer la nourrice sans eux. Il fallut attendre, et le temps s'écoula encore.

Toutefois Joseph et Ernest employaient leurs journées dans l'atelier du menuisier, jouant souvent entre ses jambes, ses copeaux et le chat qui se mettait de la partie. — Que l'enfance est heureuse!

A voir ce petit bambin , à tête ronde et frisée , presque en chemise ou du moins dans un vêtement bien léger , (une petite blouse) , un rabot à la main , essayer ses forces et son adresse sur un morceau de planche , que lui abandonne son père , on l'eût pris pour un de ces petits anges qui aidaient invisiblement l'enfant Jésus dans l'atelier de Saint-Joseph ? Ernest s'occupait autrement. Il avait fait des soldats de bois , avec le grand ciseau du menuisier. Il appelait celui-ci le général ; celui-là , le tambour-major ; il rangeait sa petite armée en ligne , lui faisait faire des évolutions assourdissantes , tandis que la nourrice , dans un coin , raccommodait les hardes de son mari , et que le menuisier poussait sa varlope sur un bois criard et uni , qui prenait une forme dans ses mains industrieuses.

— Il fallait pourtant que cet état de choses cessât ; c'était le vœu de mes maîtres ; M. Ernest pris un matin au dépourvu , par l'ouvrier lui-même , avec lequel

il voulut bien sortir un moment pour aller chez un voisin acheter quelques fruits, se trouva tout à coup enlevé par M. Doré et par moi, placé dans un fiacre, et conduit malgré ses cris et les coups de pieds qu'il faisait rouler sur les jambes paternelles, au quai Saint-Michel. — D'abord, il ne voulut rien entendre. Il appelait toujours *maman Bois* et *frère Joseph*. On le laissa crier, pester, casser même quelques meubles. — Comme il était gentil alors, le petit Ernest!... avec ses yeux gonflés, des larmes qui sillonnaient ses joues rosées, et ses soupirs, gros comme de petits ballons, qui sortaient de temps en temps de sa poitrine oppressée!... — Quand l'enfant eut bien pleuré et passé ainsi presque toute la journée seul dans une grande vilaine chambre, entouré de joujoux de toutes espèces, qu'il ne regardait seulement pas, tant son chagrin était vif... il commença à s'apercevoir qu'on ne faisait point attention à lui... Se sen-

tant l'estomac vide, il se mit à bâiller, en alongeant ses petits bras : — Oh ! que j'ai faim ! s'écria-t-il. C'est là où on l'attendait : une bonne qui, à travers la porte épiait tous ses mouvements, se présente avec une assiettée de potage chaud, dont l'odeur et la bonne mine, réjouissaient la vue en excitant l'appétit. — Mangez ceci, lui dit la servante avec douceur, en lui passant au cou une serviette bien blanche qu'elle étendit sur son estomac. — M. Ernest que la faim talonnait, se laissa faire et mangea ; mais dès qu'il eut satisfait ses besoins, il recommença son ramage de *maman Bois* et de *frère Joseph*. On le laissa crier ; épuisé, il tomba sur un canapé placé dans la chambre, et s'y endormit. Je n'étais pas loin de là ; j'avais mes instructions et je veillais sur lui. Dans son sommeil il appelait encore sa nourrice, son frère de lait, son *père Bois* ; il n'était nullement question de ceux qui lui avaient donné la vie. A son réveil, qui

eut lieu vers le soir, madame Dorés'étant présentée, il courut se cacher derrière un des rideaux du lit de la chambre, monsieur son père n'osa l'approcher dans la crainte d'en être aussi mal reçu. Force fut donc d'envoyer chercher encore une fois la nourrice et son fils; enfin, par une de ces capitulations étranges, mais qui pourtant ne sont pas impossibles, M. Ernest consentit à entrer dans une maison d'éducation, à la condition que maman Bois et frère Joseph iraient tous les jours le voir. On fut obligé pendant les premières années de lui tenir parole, sans quoi l'enfant n'eût rien fait du tout. Peu à peu il s'habitua cependant à les voir moins souvent; tous les jeudis et le dimanche, il fallait qu'il les trouvât chez son père, ou qu'il allât passer la journée avec eux chez le menuisier. Le petit bonhomme, qui même avait des dispositions à apprendre tout ce qu'on voulait, ne travaillait qu'autant qu'on lui promettait comme récompense de sa doc-

lité, la vue de sa chère nourrice et de son cher frère. Ceux-ci de leur côté lui rendaient amplement la pareille; car la bonne mère Dubois l'aimait autant que son propre fils et celui-ci ne connaissait rien au monde qu'il pût comparer au frère Ernest.

« Les deux jeunes gens, de plus en plus attachés l'un à l'autre, achevèrent leur éducation. Ernest ne parlait que guerres, batailles, et ne rêvait qu'à la gloire, tandis que son camarade, modeste dans ses goûts, ne pensait qu'à son état de menuisier, qu'il exerçait avec intelligence et à l'unique bonheur de rendre ses parents heureux. Ceux d'Ernest étaient fiers des progrès de leur fils; et dans l'état prospère où la fortune les plaçait, ils songeaient pour lui au plus brillant avenir, quand la révolution vint un peu déranger leurs plans.

« Joseph et Ernest approchaient de l'âge de la conscription. Il n'était alors question en France que du succès de

nos armes. Ernest n'entendait point crier dans les rues de Paris, les bulletins de nos victoires, sans éprouver les émotions les plus belliqueuses, dont ses parents, surtout sa mère, frémis-saient n'ayant que lui d'enfant. Toutefois le moment du tirage au sort approchait. On était en 1801, époque glorieuse sans doute pour la France; mais qui n'alimentait sa gloire qu'en envoyant aux armées beaucoup de soldats. Malheur alors au père infortuné sans grands moyens; les remplaçants étaient rares et à des prix exorbitants. Les familles se sacrifiaient et ne sauvaient pas toujours leurs enfants. La position du menuisier Dubois était affreuse, tandis que le riche M. Doré restait assuré de trouver un homme pour son fils.

« Cependant M. Ernest paraissait tout joyeux : son parti semblait être pris. Il avait un projet dont il ne faisait part ni à père ni à mère; pas même à moi, son fidèle François; car je l'ignorais.

Quoique mon maître aimât passablement l'argent, il supputait déjà celui qu'il lui faudrait pour faire remplacer son fils, dans le cas où le sort le forcerait à servir la patrie.

« Pendant que M. Doré songe aux espèces qui lui sont nécessaires pour le rachat de son unique enfant, le menuisier se lamente et ne sait qu'imaginer pour empêcher le sien de partir. Un jour que la nourrice était au marché, l'ouvrier et son fils causèrent ensemble. Voici leur conversation que le jeune homme m'a rapportée.

LE PÈRE.

Hé bien, Joseph, voilà la conscription qui s'approche...

LE FILS.

Oui, mon père...

LE PÈRE.

Tu es grand et vigoureux...

LE FILS.

Oui, mon père; et, si je tombe au sort, je serai soldat.

LE PÈRE.

C'est fâcheux ; ton état est fait : à présent tu pourrais être utile....

LE FILS.

A mon père, à ma mère, qui ont toujours été si bons pour moi.

LE PÈRE.

Mon pauvre garçon ! Si nous étions plus avancés encore, on pourrait penser à t'avoir un homme.... Mais, en fondant tout notre avoir, nous ne ferions seulement pas le quart de la somme nécessaire à un remplaçant....

LE FILS.

C'est vrai....

LE PÈRE.

Si M. Doré voulait.... mais il est avare ; et, d'ailleurs, la somme serait trop forte ; jamais nous ne pourrions la lui rendre. Si son fils.... Il a un empire absolu sur sa mère....

LE FILS.

Qui ne dispose de rien. D'ailleurs, mon frère ne peut-il pas lui-même ame

ner un mauvais numéro, et être obligé de partir?....

LE PÈRE.

Tu as raison.... Pourtant, nous lui en parlerons; veux-tu? Car, tu le sais, mon pauvre Joseph! sans être vieux, je suis souvent malade; je travaille peu. Toi, tu es bon ouvrier : si Dieu m'appelait à lui, tu serais le soutien de ta mère....

« Ici, le père et le fils, attendris jusqu'aux larmes par l'aveu de leur situation réciproque, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. — Ils y étaient encore quand Ernest entra dans l'atelier.

« Ce jeune homme, depuis qu'il avait terminé ses études, ne s'occupait plus qu'à monter à cheval, faire des armes, tirer le pistolet ou visiter son frère de lait et sa nourrice. Il était bien rare qu'il fût un seul jour sans les voir. Lorsqu'il arrivait au moment du déjeuner, il prenait place à la modeste

table de l'artisan, et partageait avec délice leur frugal repas. M. et madame Doré éprouvaient peu de contentement de cette familiarité, qui n'allait point avec leurs idées de fortune et de grandeurs. Mais M. Ernest était leur unique enfant, un excellent sujet; son éloge se trouvait dans toutes les bouches. Comment vouloir, après cela, le contrarier? Le père aurait bien voulu aussi qu'il s'occupât de son état d'orfèvre; mais monsieur son fils n'aimait que l'argent monnayé, et avait une horreur marquée pour les lingots qu'il fallait peser et distribuer aux ateliers pour la fabrication des pièces d'orfèvrerie dont son père faisait toujours un grand commerce.

Revenons.

« Ernest, dans la boutique de l'artisan, voit son père nourricier et Joseph qui pleurent en s'embrassant. Ce spectacle l'émeut. — « Que se passe-t-il donc ici, père? s'écrie-t-il. » Et, prenant la

main de Joseph : — « Aurais-tu des secrets pour moi, frère ? »

JOSEPH , *se remettant.*

Ce n'est rien, Ernest.... Un épanchement de sensibilité....

ERNEST.

Oui!... Ah! du mystère.... c'est fort bien!

JOSEPH.

Ne te fâche pas, frère, tu sauras tout.

LE PÈRE.

Excusez, M. Ernest.. Pendant que ma femme est sortie, nous parlions, Joseph et moi , de la conscription et de la possibilité d'un mauvais numéro pour votre frère de lait : alors, voyez-vous, ça nous attristait.... Je ne suis pas bien portant; mon fils m'est utile encore plus qu'à l'État.... et s'il partait, sa mère en mourrait.... Quant à moi, mon cher enfant, je m'en vais tous les jours.... ma faiblesse est visible.

ERNEST, *prenant la main du père et du fils.*

Hé bien ! moi, ne suis-je pas là ?

LE PÈRE.

Oh ! ça, c'est vrai ; et vous êtes si bon ! M. Ernest. Mais monsieur votre père.... vous lui devez respect et obéissance....

ERNEST.

Je sais cela ; de plus , que mon père est un peu dur à la détente. Cependant , sans manquer au respect qu'on lui doit....

JOSEPH , *timidement.*

Toi-même , mon ami , ne peux-tu pas être désigné par le sort ?...

LE PÈRE.

Oh ! dans ce cas , M. Ernest n'a rien à redouter. Un homme dût-il coûter cent mille francs , M. Doré ne laisserait pas son fils devenir soldat.

ERNEST.

Pourquoi pas ? Suis - je fait d'une autre chair que les autres ?

JOSEPH, *tremblant.*

Quelle est ta pensée, frère? Tu me fais frémir.

ERNEST, *avec force, après une minute de réflexion.*

Joseph, sois tranquille, tu ne partiras pas; c'est moi qui te le dis!...

« En prononçant ces mots, le fils de mon maître avait un air de conviction qui tranquillisa un peu le menuisier et son enfant. Maman Bois étant arrivée, on se mit à déjeuner. Ernest se plaça entre son frère de lait et sa nourrice, et, pendant tout le repas, parut fort gai.

« Plusieurs jours de suite, mon jeune maître alla chercher Joseph; ils sortaient ensemble et passaient quelques heures dehors. Enfin, le moment du tirage de la conscription arriva. M. Doré se trouvait dans ce moment assez indisposé et gardait le lit : l'oncle de Madame n'existait plus. Je fus donc désigné pour accompagner le jeune homme et le fils du menuisier à l'Hôtel-de-Ville. — Depuis

long-temps M. Ernest avait annoncé à ses parents que le goût décidé qu'il avait pour l'état militaire lui faisait désirer de tirer un des premiers numéros, et que, s'il lui arrivait, il ne voulait pas être remplacé. Son père et sa mère eurent beau faire, ils ne purent l'amener à changer d'idée; et je crois bien que c'est ce qui causait la maladie de mon maître au moment fatal.

« Nous arrivâmes ensemble dans la grande salle où l'on opérait le tirage. — Nos jeunes gens se placèrent à leur rang, un peu loin de moi. — Chaque arrondissement de Paris formait un groupe de plusieurs conscrits. — Chacun était appelé à son tour. Celui de M. Ernest et celui de Joseph arrivèrent. Les deux frères de lait se tenaient par la main. Doré, Dubois sont nommés. J'attendais la décision du sort avec une grande anxiété, tandis que le fils de l'orfèvre; la figure radieuse, semblait être sûr d'obtenir un numéro gagnant à cette loterie infernale

qui devait briser le cœur d'une mère. Cette seule pensée me donnait des crispations de nerfs. M. Ernest s'avance et tire. Son numéro déroulé se trouve être celui le plus éloigné de la série, et sans danger pour lui. Joseph, tout tremblant, s'approche à son tour. Il amène 50, un numéro partant; mais aussitôt, et plus vite que je ne le dis, le billet de M. Ernest est échangé et appelé à la place de celui de Joseph. Cet échange et les noms proclamés à haute voix se firent si promptement, que je n'eus pas le loisir de remarquer le trait de générosité de M. Ernest, et que le père de Joseph, qui venait d'arriver, s'en aperçut à peine. — Je suppose que M. Doré, fils, avait été favorisé dans ses vues par quelqu'un du bureau, avec lequel il s'était concerté à l'avance. — Pour moi, je ne fus pas dupe du stratagème; et je voulus, en conséquence, élever la voix comme représentant mon maître; j'en appelais même à la justice de MM. Dubois, père

et fils, pour faire rétablir les choses dans leur ordre naturel, quand, tout à coup, M. Ernest me ferma la bouche avec sa main, en m'assurant que si je disais un seul mot, il me désavouerait, me renoncera pour toujours, et que cela ne l'empêcherait pas de partir pour l'armée, parce que c'était sa vocation. — Malgré tout ce qu'il put dire, son dévouement n'échappa à personne; et je vis le moment que les deux frères de lait, qui s'embrassaient cordialement, entourés par une foule de jeunes gens qui applaudissaient, allaient être portés en triomphe.... — La modestie de M. Ernest et son ingénieux mensonge lui firent éviter cette espèce d'ovation, et tous quatre nous sortîmes de la foule.

« Que vous dirai-je de plus? Ce cher et vertueux enfant partit malgré les larmes de sa mère, celles de sa nourrice et de son frère Joseph, qui ne pouvait se consoler de perdre un aussi généreux ami. — M. Doré, tout triste et mécon-

tent qu'il était en voyant son fils unique l'abandonner pour la gloire, paraissait fier pourtant de ce qu'il avait fait : un espoir lui restait encore ; c'est qu'il comptait que le rude métier que faisaient alors nos soldats le dégoûterait du service, et qu'il demanderait de lui-même à revenir.

« M. Doré, toutefois, ne s'endormit pas. Étant fournisseur et orfèvre du premier consul et de plusieurs généraux, il leur recommanda son fils avec instance pour être employé dans les états-majors où l'on court moins de danger. — Cela ne faisait pas le compte du jeune Ernest, qui se disait né pour la guerre et qui voulait la faire.

« Mon maître était un beau militaire ; son éducation avait été soignée ; on le disait adroit aux armes et plein de courage. Il entra dans un régiment de dragons et voulut faire partie des escadrons de guerre. Il se rendit à l'armée, où bientôt on parla de lui avec éloge : il fit

plusieurs campagnes. On le vit partout où il y avait du danger et de la gloire à acquérir ; et il gagna successivement, sur les champs de bataille , sa décoration et ses grades.

« Il y a un peu plus d'une année que se trouvant au camp de Boulogne , il prit part , quoique officier de dragons , à un petit combat qui eut lieu en mer : le détachement dont il faisait partie fut surpris par des forces supérieures ; après s'être défendu comme un lion , il fut obligé de se rendre. Nous sûmes , peu après , qu'il avait été fait prisonnier et conduit à Porstmouth : c'est de ce port que sa famille reçut de ses nouvelles. — M. Doré, ami de M. Lafitte, le banquier et le correspondant des Français à Londres, le recommanda si bien, que M. le capitaine Doré reçut tout l'argent qu'il pouvait désirer. »

Le bon serviteur s'arrêta en cet endroit en me disant : — « Mais si je ne me fatigue pas à conter , je crois qu'il n'en

est pas ainsi de vous à m'écouter ; puis vous devez être fatigué. D'ailleurs, vous connaissez mieux que moi , à présent , la suite des aventures de M. le capitaine Doré. Ainsi donc , Monsieur, bonsoir et bonne nuit ; — et vous autres, mes chers amis, à demain. »



QUINZIÈME VEILLÉE.

LA BÉNÉDICTION D'UNE MÈRE.



J'ÉTAIS pressé de revoir ma vieille mère, qu'on disait malade. Aussi, après m'être présenté au ministère de la guerre pour apprendre à ses bureaux que je vivais encore, et avoir fait mes adieux à M. le capitaine Doré, que je revis plus tard colonel, au moment où je venais, moi, d'être nommé sergent de grenadiers et de recevoir la croix, je m'acheminai vers mon village avec une feuille de route, une permission d'un mois, et 200 francs de gratification dans ma

poche pour avoir quitté heureusement et sans effort le service des pontons anglais. — J'arrivai à temps pour embrasser ma brave mère. Elle jouissait de toute sa connaissance, et me mouilla le visage de ses larmes ; elle entra avec moi dans les plus petits détails de ses affaires domestiques, puis me regardant avec le calme du juste qui voit le ciel s'ouvrir pour lui , et Dieu qui l'attend : « Mon fils, me dit-elle, je meurs contente, puisque je te revois. Tu as été soldat, bon et honnête soldat , j'en suis sûre. Le métier de la guerre est un rude et sanguinaire métier, mon enfant ! Mon grand-père, qui aussi l'avait fait, me l'a dit souvent : mais le soldat, s'il est l'ange exterminateur envoyé par le Très-Haut pour châtier quelquefois les hommes, en est aussi le consolateur et le soutien. J'aime à croire , mon fils , que dans les batailles , dans les prises et le sac des villes, tu n'as point souillé ta gloire par des actions indignes de ton cœur et de

ton nom ; que tu as protégé la jeune fille, soutenu le vieillard.... — Je vous le jure ma mère. — C'est bien , mon fils , » reprit la digne femme. Puis, imposant ses mains tremblantes sur ma tête, que je courbais devant elle, à genoux, comme si j'eusse été en face de Dieu même, elle me dit d'une voix sonore : « Adieu, mon fils ! Je te bénis!... » — C'était le dernier effort de la nature : ma mère n'existait plus ! Je m'approchai et lui fermai les yeux. Semblable aux anges, dont elle avait été l'image sur la terre qu'elle quittait, ma mère retourna dans le sein de notre divin Créateur, où j'espère la rejoindre bientôt....

— Ici le vieux sergent s'arrêta pour essuyer les larmes qui se frayaient un passage à travers ses paupières... Son auditoire, dans un silence religieux, attendit qu'il reprît sa narration.

PROMENADES MILITAIRES EN EUROPE.

Après avoir rendu les derniers devoirs à celle qui m'avait donné l'être, je pris connaissance de sa succession. Ses affaires étaient parfaitement en règle; mais la longue maladie de mon père, la sienne... un médecin, une ancienne servante, un ouvrier qui avait soigné et qui cultivait encore notre petit domaine, tout cela avait coûté. Après avoir satisfait à mes obligations, il me resta bien peu d'argent comptant; toutefois j'étais riche; car je ne devais rien. Je mis la vieille ménagère, compagne de ma mère, et le journalier que nous occupions, en possession provisoire de ma maisonnette et de ma métairie, afin de marcher plus librement à de nouveaux combats, à de nouveaux hasards, vers lesquels je me sentais toujours entraîné.

Mon régiment se trouvait en Prusse;

mon congé étant expiré , j'allai pédestrement lerejoindre. Cette petite promenade de quatre cents lieues dura deux grands mois ; mais j'arrivai assez à temps pour prendre ma part de la moisson de lauriers que nos armées faisaient de tous côtés dans les champs de la gloire.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Je me trouvai successivement à plusieurs affaires mémorables. Je ne vous en donnerai pas le détail ; ce serait trop long pour vous et pour moi. Seulement je vous dirai en gros, comment les choses se passèrent et ce qu'il y eut de plus remarquable. D'abord, je commencerai par la bataille d'*Austerlitz*, qui se donna le 2 décembre 1805, à laquelle je coopérai, et qu'on appela la bataille *des Trois-Empereurs*, parce que les empereurs français, d'Autriche et de Russie, s'y trouvèrent en personne. Napoléon com-

mandait notre armée : nous avions les Autrichiens et les Russes pour adversaires. Quelques combats d'avant-postes leur avaient enflé le cœur; et une centaine de dragons du 6^e étant tombés entre les mains des Russes, ceux-ci crurent dès lors avoir bon marché du reste. L'empereur des Français avait prévu d'avance comment il serait attaqué. Il fit choix d'un terrain sur lequel il espérait pouvoir combattre avec avantage. Déjà même, pour s'assurer du nombre et des projets de l'ennemi, le général Savary, un de ses aides-de-camp, était allé au quartier-général des deux souverains, sous le prétexte de complimenter l'empereur de Russie. Le mouvement offensif de l'armée combinée, eut lieu pendant que Savary remplissait sa mission. Ce général à son retour annonça qu'il avait reçu un accueil distingué d'Alexandre et de son frère Constantin; mais que rien n'égalait la jactance et la présomption des jeunes officiers russes qui entou-

raient le monarque. Ces officiers se moquaient ouvertement de la circonspection des vieux généraux autrichiens qui avaient appris à leurs dépens à être prudents avec le vainqueur d'Italie. — A les entendre, les dispositions de Bonaparte, les irrésolutions de ses mouvements, qui n'avaient lieu que pour mieux tromper ses adversaires, en cédant aussi facilement le terrain, après une seule attaque d'avant-garde, annonçaient assez ses craintes. — Napoléon sourit du rapport de son aide-de-camp : il voyait avec plaisir que son stratagème réussissait.

La veille, vers le milieu du jour, Napoléon monta à cheval, accompagné des maréchaux Soult, Bernadotte et Bessière, parcourut les rangs de l'infanterie et de la cavalerie de sa garde qui étaient sous les armes dans la plaine. Il faisait un beau soleil, une belle journée. L'empereur après s'être encore avancé jusque sur la ligne des tirailleurs, rentra

dans sa baraque, construite au milieu de sa garde sur un plateau, afin de prendre ses dispositions pour la bataille du lendemain; et une proclamation à l'armée fut mise à l'ordre le soir. L'empereur, du haut de son bivouac, reconnaît avec sa lunette, l'armée russe commandée par Kutusow, qui se met en mouvement, à deux portées de canon de ses avant-postes, pour nous tourner. « Avant demain soir, dit-il au prince Berthier et à ceux qui l'entouraient, cette armée sera détruite et à moi. » — Il la laisse tranquillement s'étendre sur un espace de quatorze lieues, paraissant lui-même intimidé de l'approche des forces immenses qu'il doit combattre, et craindre de sortir de sa position. A la nuit, Napoléon voulant connaître l'effet que sa proclamation a produit, s'approche à pied de quelques bivouacs, couvert simplement de sa redingote grise. Il est bientôt reconnu; on se rappelle que le jour suivant est l'anniversaire de

son couronnement, et plusieurs soldats imaginent de prendre la paille sur laquelle ils reposent, et d'en faire des feux de joie en forme de fanaux, qu'ils placent au bout de leurs fusils. En un instant toute la ligne a suivi cet exemple, et cinquante mille baïonnettes éclairent le front de bandière que parcourt l'empereur au bruit des vivats, répétant que le lendemain l'armée lui donnera un bouquet digne de lui. Napoléon, touché de tant de marques de dévouement, s'écria : — « Voilà la plus belle soirée de ma vie !.... » — Rentré à son bivouac, il s'assied sur une botte de paille, près du feu que venait de lui arranger Rustan, son mameluck. Il se mit à écrire et à faire des combinaisons toute la nuit, une carte déployée devant lui, entouré d'aides-de-camp et d'officiers d'ordonnance qui, placés à quelques pas, le regardaient en silence en attendant ses ordres. — Napoléon était à cheval à une heure du matin, donnant ses dernières

instructions à nos maréchaux qui retournent, chacun au galop, reprendre leur commandement; puis, parcourant nos rangs échelonnés corps par corps, division par division, dans un ordre admirable, il nous dit : « Soldats, il faut confondre l'orgueil de nos ennemis, et finir cette campagne par un coup de tonnerre qui les anéantisse tous!... »

L'armée française se composait d'environ soixante-dix mille hommes; la réserve était en partie de la garde impériale, forte de vingt bataillons, dont dix de grenadiers soutenus par quarante pièces de canon.

L'ennemi avait à nous opposer plus de cent mille combattants, une artillerie formidable et une cavalerie nombreuse; car le prince Lichstenstein commandait quatre-vingt-deux escadrons de cavalerie formant près de vingt mille hommes. La nôtre, sous les ordres de Murat, lui était inférieure en nombre, mais bien supérieure en bravoure. Une

partie de l'armée combinée quitta les hauteurs pour descendre dans la plaine, et s'y déployer contre nous avec plus d'avantage. — Ce mouvement inconsidéré éclaire Napoléon ; il en profite, donne ses ordres, et Davoust fait ronfler le canon ; Murat s'avance avec sa cavalerie, tandis que Lannes fait marcher en avant la gauche qu'il commande et va la placer par régimens, en échelons, comme s'il fallait faire l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage alors sur toute notre ligne. — Deux cents pièces d'artillerie, près de deux cents mille hommes font un carnage à assourdir les oreilles les mieux organisées. — Le tapage est affreux ; c'est un combat d'enfer impossible à décrire. — Beaucoup de grenadiers russes, malgré leur intrépidité et leurs bonnets pointus, finirent par être renversés. Les empereurs de Russie et d'Autriche, placés sur les hauteurs d'Austerlitz comme pour voir un spectacle, et quel spectacle ! ne tar-

dèrent pas à être témoins de la déconfiture de la presque totalité de leur armée. — Leur gauche, poussée sur tous les points vers un grand lac gelé, croit pouvoir confier son salut à l'épaisseur de la glace. — Napoléon, dont le coup d'œil d'aigle embrasse tout, s'aperçoit du mouvement et fait avancer une batterie; la glace est brisée à grands coups de canon, et vingt mille de nos ennemis sont engloutis dans ce lac glacé. — La réserve de l'armée russe, et sa garde impériale commandée par le prince Constantin, portent un instant le désordre et l'effroi dans nos rangs : elles se trouvent tout à coup en présence de la cavalerie de la garde impériale française que Napoléon fait avancer pour appuyer le mouvement offensif du maréchal Bernadotte (1), et qui était conduite par le maréchal Bessière. — L'intrépide géné-

(1) Aujourd'hui roi de Suède sous le nom de Charles-Jean.

ral Rapp et le brave colonel Morland , qui commandent *chasseurs* , *mamelucks* et *grenadiers à cheval* , repoussent vigoureusement les Russes , et leur font éprouver des pertes énormes. Le prince Repnin , l'un des colonels des chevaliers-gardes , est blessé et fait prisonnier par le général Rapp ; un certain nombre d'officiers et de cavaliers éprouvèrent le même sort. La garde impériale russe, ainsi maltraitée, se retire sur Austerlitz , auprès de son empereur. La déroute commence dès lors à devenir générale ; c'est à qui se sauvera ; les caissons , les canons démontés , les hommes et les chevaux , morts ou blessés , couvrent le champ de bataille , tandis que des groupes nombreux de nos braves suffisent à peine à rassembler et à conduire les prisonniers devant Napoléon. Les deux empereurs d'Autriche et de Russie , après s'être donné beaucoup de peine pour réunir tout ce qui échappa du champ de bataille , se reti-

rèrent derrière Austerlitz, et l'armée victorieuse couronna la position occupée, la nuit précédente, par l'armée vaincue. La perte de nos adversaires, dans cette brillante journée, s'éleva à quarante mille hommes mis hors de combat et trente mille prisonniers; ils perdirent en outre cent cinquante pièces de canon et quarante drapeaux; vingt généraux furent tués ou pris. Les Français eurent environ cinq mille hommes tués, blessés ou prisonniers. — Vingt mille de nos soldats n'avaient pas brûlé une amorce.

— L'empereur François demanda une suspension d'armes; Alexandre ordonna la retraite. Quant à moi, qui reçus d'un Cosaque une estafilade au bras, j'allai me guérir à l'hôpital, puis je rentrai au régiment; mais comme ma vue restait toujours faible, et que ma santé, par suite de mon séjour en Angleterre, n'était pas des plus solides, je fus reprendre mon poste jusqu'à nouvel ordre chez

le quartier-maître qui, cette fois, augmenta mon traitement en raison de nos succès, et me promit 15 francs par mois. — J'appris en même temps que le capitaine Doré avait fait des prouesses et reçu la croix à la bataille d'Austerlitz.

Victor, passé aux Mamelucks, était aussi devenu maréchal-des-logis en recevant la décoration. J'avais établi avec ces messieurs une correspondance qui, du côté de Victor, devint assez active. Il me mettait au courant des succès de nos armes en Allemagne, et j'en éprouvais une vive satisfaction; car, mes amis, voyez-vous, la patrie avant tout!

Je flânai quelque temps de garnison en garnison, et revins en France avec mon dépôt qui se recrutait à Strasbourg. J'y demeurai pas mal de temps. — Ce fut là que j'appris nos nouveaux triomphes, et, à son tour, la déroute du roi de Prusse. Mon camarade, l'ancien tam-

bour, me donna le premier avis de notre victoire d'Iéna.

BATAILLE D'IÉNA.

Victor me marquait que l'armée prussienne s'était mise en mesure de résister à Napoléon, en déployant devant lui et nos braves, ses colonnes les plus vaillantes, formant une masse de cent cinquante mille hommes, mais que ç'avait été comme s'il chantait; et que *Ney*, *Soult*, *Murat* et d'autres gaillards de cette trempe, lui en avaient fait voir de toutes les couleurs, en tuant ou blessant vingt mille hommes de ses troupes, en lui en prenant trente mille autres, et plus de cent canons; des drapeaux de quoi garnir toutes les croisées de nos casernes: tous ses magasins, ses bagages; quatorze mille Prussiens, d'un seul coup, effrayés au dernier point de nos baïonnettes, mirent bas les armes à Erfurth. Cette mémorable bataille eut lieu le 14 octo-

bre 1806; et, le 27 du même mois, Napoléon faisait son entrée à Berlin. — A cette nouvelle, qui remuait fortement mon humeur belliqueuse et mes intérêts de gloire, je repris mon sac et retournai joindre mon régiment, qui tenait garnison déjà dans la capitale de sa majesté prussienne. On y logeait chez le bourgeois; et, les braves gens qui avaient peur de nos shakos, ne manquaient point de faire patte de velours. Je tombai chez un honnête luthier qui vendait toutes sortes d'instruments; à l'heure du dîner, il lui prenait quelquefois la fantaisie de me régaler d'airs de basse ou de trombone, ce qui ne m'emplissait guère le ventre : mon camarade et moi nous trouvant passablement fatigués de sa musique et de ses pommes de terre à l'eau, sans sel, demandâmes à changer de poste, ce qu'on nous octroya; et nous allâmes nous établir chez un digne Juif qui faisait le commerce de prêter à la petite semaine. — Là nous étions un

peu mieux.... Mais arriva le moment où il nous fallut détalier pour courir après les Russes qui, non contents de la frottée que nous leur avions administrée à Austerlitz, venaient renforcer les Prussiens battus, pour être encore battus à leur tour, ainsi que vous l'allez voir.

BATAILLE D'EYLAU.

Comme j'assistai en personne à cette immortelle bataille, je vous en parlerai savamment. Ce fut le 8 février 1807 qu'elle eut lieu.

Nous étions soixante-dix mille Français environ, et nous soutînmes le rude choc de plus de quatre-vingt mille Russes, pendant qu'il tombait une neige brillante mais très-épaisse. — On se cogna de part et d'autre avec un acharnement incroyable. Ces diables de bonnets pointus de Moscovites tenaient en place comme des murailles de bronze qu'il fallut démollir avec le canon. En-

fin , à force de persévérance et de courage , nous vînmes à bout , encore une fois , des soldats d'Alexandre.... Enfoncés ! — Vingt-cinq mille ennemis furent tués , blessés ou pris. — Notre perte aussi n'était pas mince ; car seize de nos généraux allèrent trouver le Père éternel pour préparer les logements à quinze mille de nos braves. Cette bataille horrible est la plus sanglante que j'aie jamais vue. La lance d'un Cosaque m'embrocha encore l'épaule. Laissé comme mort sur le terrain , ce ne fut que dans la tournée que Napoléon vint faire après l'action , au milieu des cadavres , qu'on me ramassa.

Nos ambulances ne pouvaient suffire à recevoir les blessés , et il n'y avait pas assez de scies et de chirurgiens pour opérer les amputations nombreuses qu'il fallait faire. La terre , couverte de neige et semblable à un vaste linceul , contenait les morts et les mourants , sans compter des milliers de jambes et de

bras amoncelés çà et là. — J'eus le bonheur d'intéresser un paysan, en lui montrant quelques frédéric d'or dont je ne manquais point. Sa chaumière, où l'on m'avait déposé avec beaucoup d'autres soldats blessés, devint pour moi l'asile de la paix et de la santé.

LE PAYSAN PRUSSIEN.

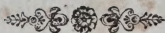
Le brave homme avait avec lui une sœur et une jeune fille; ses deux fils servaient leur roi, et faisaient partie du reste d'armée qu'il conservait encore. Les deux femmes ne se montrèrent pas d'abord : elles se tenaient cachées, et ne reparurent qu'après que j'eus été laissé seul chez le paysan, et que mes camarades eurent été placés à l'hôpital qu'on venait d'organiser. Pendant un mois, le bonhomme Fritz et ses compagnes me soignèrent avec un zèle tout chrétien; aussi, en récompense de leurs généreux procédés, et les malins ne l'ignoraient

pas , je préservai leur maisonnette du pillage auquel elle eût indubitablement été livrée sans ma présence.

Dieu aidant , je me rétablis. En quittant cette bonne famille , j'emportai le plaisir de lui avoir été utile, et la reconnaissance de ses charitables soins. Il fallut de nouveau guerroyer. Ce métier , tout glorieux qu'il soit , commençait pourtant à me lasser : je ne revenais jamais d'une affaire sans en rapporter quelques taloches ; mon corps commençait à ressembler à un crible , tant il était couvert de cicatrices , et je ne m'apercevais pas du tout que cela contribuât le moins du monde à me faire arriver aux honneurs et à la fortune. — Je n'avais obtenu jusque-là que les galons de sergent et le pompon du grenadier. — Il est vrai que je faisais mon service sans jamais rien demander ; c'était peut-être un tort ; mais , si on m'oubliait , était-ce une raison pour que moi , Français et soldat , je reculasse devant

l'ennemi ?.... D'ailleurs , n'avais-je pas la gloire de servir sous le premier capitaine du monde?... En avant donc , me dis-je , et marchons !.... peut-être cette fois attraperai-je la croix ou un boulet ; et, après moi, la fin du monde.

Si vous voulez vous donner la peine d'attendre jusqu'à la prochaine veillée, vous verrez quel fut le résultat de ma résolution. Cette soirée a été assez longue pour que nous ayons tous besoin de repos.



SEIZIÈME VEILLÉE.
UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

DURANT la marche de mon régiment, chaque jour amenait un combat et une victoire. Tantôt nous bivouaquions en plein champ, tantôt nous campions ou nous logions dans des granges, des églises ou des palais, suivant l'occasion. — Je me trouvai à une bataille nouvelle, une bataille de trente à quarante mille hommes (une rencontre de division à division ; cela ne comptait pas) ; ce fut presque l'affaire d'une parade. Nos trou-

pés, en arrivant, se mettaient en lignes comme à une revue.

Napoléon n'y était point. Un de ses lieutenants, un de ses maréchaux, qui avait gagné son bâton de commandant à grands coups de sabre, tenait sa place. Bref, on se canonne, on se fusille.... Il fallait voir!... c'était imposant et curieux, tout de même.

Tandis que mon bataillon, l'arme au bras, attendait son tour de charger l'ennemi, baïonnettes en avant, un régiment de dragons passe devant nous au grand trot; il allait taper sur une batterie prussienne dont les boulets malhonnêtes s'avisèrent de venir tomber dans nos rangs sans aucun profit pour nous, ce qui me chiffonnait un peu. J'étais à la tête de mon peloton, l'œil sur mon officier, prêt à exécuter le *Par flanc gauche*, ou le *Par flanc droite*, ou le *En avant, marche!* qu'il me commanderait, quand je reconnais le capitaine Doré, beau comme un soleil, dans une

tenue superbe ! à la tête de son escadron... Vous savez qu'il n'est pas permis de parler sous les armes ; je ne pus donc lui adresser la parole , mais je lui fis des yeux !... Il me reconnut et me salua du sabre en passant sur notre front hérissé de nos baïonnettes qui n'attendaient que le moment d'agir. La charge eut lieu ; les ennemis culbutés, mon régiment acheva leur déroute. Après la victoire , chaque ami , chaque connaissance s'informe de celui ou de ceux qui les intéressent ; si bien que le Père La Pensée et le commandant Doré se rencontrèrent, s'embrassèrent, choquèrent le verre chez la cantinière, malgré la distance des grades ; mais il n'était pas fier, le brave commandant Doré , et il buvait volontiers avec le soldat , et payait encore pour lui. Après les premières rasades on parla de nos exploits, de Paris , de l'armée et du grand Napoléon, vainqueur de tant d'ennemis, rien qu'en les regardant seulement... et cha-

l'un de nous était glorieux de se dire de la Grande Armée!... — « Oh ! que c'est une belle chose que la guerre ! » disions-nous alors, le commandant Doré et moi.... Et aujourd'hui j'ajoute, quoique ce ne soit pas neuf : « Quand on en est revenu. »

— Or, notre empereur allait toujours son petit bonhomme de chemin. Il était en train, voyez-vous ; et l'appétit vient en mangeant. Notre gloire croissait avec les victoires : il est vrai que nos fatigues et nos pertes augmentaient aussi dans la proportion : mais qu'importe ? Ne nous appelait-on pas la *grande nation*?.... — La *grande nation* !.... Savez-vous, mes bons amis, que c'est beau à dire, la *grande nation* !.... Comme ces mots-là remplissent bien la bouche !.... — La *grande nation* !... Cela suppose au moins deux cent millions d'hommes ensemble !... et pourtant nous ne sommes et n'étions alors qu'une trentaine de millions !... *O vanitas vanitatum* ! comme aurait dit

mon ancien maître d'école, dont Dieu veuille avoir l'ame.

— Il est vrai que nous n'étions plus ces soldats républicains sans bas ni souliers, qui enlevaient à jeun des redoutes en gravissant des montagnes. Nous étions tous bien nourris, bien vêtus, bien portants (je ne parle pas ici des estropiés), cousus d'or.... et si une vie continuelle de victoires commençait à jeter quelque peu de monotonie sur notre valeureuse existence; les honneurs, les richesses, la variété des villes par où nous passions, les diverses contrées que nous visitions tour à tour, souvent au pas de course, quelquefois au pas de charge, ne laissaient pas que d'être pour nous de justes compensations.

Toutefois, nous approchions d'un événement encore très-remarquable pour nos fastes militaires. L'empereur avait pardonné et accordé la paix : elle fut violée. Il fallait bien se défendre et pous-

ser devant nous les armées toujours guerroyantes de ses ennemis.... —

BATAILLE DE WAGRAM.

La bataille de Wagram a laissé chez tous les militaires des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. Le 6 juillet 1809 montra quatre cent mille hommes réunis, et rangés symétriquement en face les uns des autres pour s'égorger, et quinze cents pièces d'artillerie en batterie qui foudroyèrent tout un jour cette masse de chair humaine.

L'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles, s'était déployée sur une ligne immense, présentant un front de fer et d'airain; ce qui ne l'empêcha pas d'être battue et de perdre plus de soixante mille hommes, un grand nombre de bouches à feu, dix drapeaux et un bagage considérable.

Cette bataille dura douze heures. On y vit Masséna, surnommé *l'enfant de la Victoire*, parcourir en calèche le front

de bandière du corps d'armée qu'il commandait, au milieu de la mitraille, sans changer de couleur. Napoléon, que nous autres troupiers appelions le *petit caporal*, dirigea lui-même tous les mouvements de son armée avec son habileté ordinaire. Pendant l'action, on le vit donner des ordres au centre du feu le plus terrible avec un sang-froid admirable, et on peut dire qu'il examina tout et n'omit rien. — Ses élèves qui, à son école, étaient devenus des maîtres habiles, le secondèrent puissamment. *Bessière, Davoust, Bernadotte, Eugène Beauharnais, Macdonald, Oudinot* et tant d'autres, les uns ducs, comtes maréchaux, princes ou barons, ne laissèrent pas, malgré leurs nouvelles dignités et les crachats, les cordons qui couvraient leurs blessures, de remplir leur devoir et d'enfoncer partout l'ennemi.

— A cette victoire, où il y eut tant de sang répandu, j'eus le bonheur de ne rien attraper qu'une des croix que l'empereur distribua lui-même avec 250 fr.

de pension à ceux qu'il nommait ses *braves*.

Sur ces entrefaites, il nous arriva de France un assez bon nombre de conscrits, qui regarnirent un peu les rangs éclaircis de nos régiments par le fait de nos victoires qui occasionaient toujours de la *casse*. Nous avions notre dépôt à Metz; j'y fus envoyé avec quelques *clanpins* (1) de mon espèce obligés de chercher du repos à la suite de tant de conquêtes. — Ce fut après la paix de Vienne, le 14 suivant, même année, que je me mis en route avec cinquante hommes que je commandais. Je séjournai plusieurs mois avec les Messois. Mon bataillon eut alors une autre destination, et il dut traverser une partie de l'Allemagne et de la France pour se rendre en Espagne. J'y arrivai tout juste pour me trouver encore à une célèbre affaire.

(1) Mot nouveau imaginé par les soldats et qui signifie blessé, boiteux, tirant la jambe.

(*Note de l'Auteur.*)

BATAILLE D'OCANA (1).

Cette bataille fut gagnée par le roi Joseph, frère de Napoléon. C'était un très-brave homme que *notre frère Joseph*, comme nous l'appelions, nous autres grognards; mais il n'entendait rien à la guerre, quoique pourtant sa contenance en face de l'ennemi n'annonçât point de lâcheté, tant s'en faut. A mon avis, il

(1) *Ocana* est situé en Espagne, dans la Nouvelle-Castille, à huit lieues nord-est de Tolède, trois S.-O. d'*Aranjuez* et à quatorze de Madrid. — Cette ville se trouve à l'entrée de ce vaste plateau qui se lie à celui de la Manche, et s'élève insensiblement vers les monts lusitaniens. — Le nom de cette ville rappelle une grande victoire où 25,000 prisonniers tombés entre nos mains après une assez vigoureuse défense, accompagnèrent le triomphe de Joseph dans sa capitale en criant, durant neuf lieues et avec une persévérance qui semblait tenir de la bonne foi : *Viva nuestro Rey!* (Vive notre Roi!)

(BORY DE SAINT-VINCENT, *Itinéraire d'Espagne.*)

semblait né pour être un bon bourgeois, ainsi qu'il l'est maintenant, plutôt que pour être roi d'Espagne ou un grand général. — Quoi qu'il en soit, à la bataille d'Ocana il ne perdit pas la tête; car il tomba entre nos mains une douzaine de mille d'Espagnols prisonniers (1), cinquante canons, grand nombre de chariots de bagages; il resta plus de cinq mille morts sur le carreau. Cette victoire signalée fut remportée par nos armes le 19 novembre 1809. Le maréchal Soult, toujours habile et brave, dirigea nos troupes et leur fit obtenir la victoire par ses sages et savantes combinaisons.

Je restai peu en Espagne. Mon régiment alla faire une pointe en Portugal, et j'en sortis avec Masséna lorsqu'il se vit obligé de l'évacuer. Rentré en France, je fis la campagne de Moscou, et en re-

(1) M. Bory de Saint-Vincent dit 25,000; mais moi je ne m'en rapporte qu'à ce que j'ai vu.

(*Note du Père la Pensée.*)

vins, comme par miracle, sans être gelé. Enfin nous entrâmes dans l'année 1813 : notre étoile commençait à pâlir.... le zèle se refroidissait.... l'époque des revers approchait.... — Il ne restait plus guère que les vétérans à opposer à l'ennemi, avec quelques gardes d'honneur et des conscrits. La vieille armée, qui jamais n'avait pu être vaincue par les hommes, l'avait été en Russie par les éléments. — Maintenant nos rivaux allaient avoir beau jeu : ils étaient dix contre un. Toute l'Europe marchait sur nous ; il fallait bien crier merci. Notre territoire fut envahi ; et, au commencement de 1814, je me vis obligé de guerroyer chez nous, après avoir tant combattu, durant vingt ans, chez les autres.

Bar-sur-Aube, Saint-Dizier, Brienne, Champaubert, Montmirail, Montereau, Arcis-sur-Aube, témoignèrent de la valeur française ; et nos terres, imprégnées du sang et des corps morts de nos ennemis, n'eurent pas besoin d'autre engrais pendant plusieurs années. Plus tard,

nos guerriers, devenus laboureurs, après avoir déposé le cimenterre des batailles pour conduire la charrue, trouvaient encore, en sillonnant leurs champs, les ossements des vaincus mêlés à ceux des vainqueurs, au milieu des armes de vingt peuples divers.

BATAILLE DE PARIS (1814).

Pendant les huit jours qui précédèrent le 30 mars 1814, et surtout le 28 et le 29, on vit arriver de toutes parts, à Paris, les habitants des villes environnantes, principalement ceux des campagnes, avec des charrettes chargées d'instruments de labourage, de bagages, et de leurs familles qui fuyaient pour se soustraire aux brutalités d'une soldatesque en courroux, gorgée d'or et de carnage. De son côté, le peuple parisien ne conservait plus de relations au dehors; toutes les affaires commerciales étaient arrêtées et suspendues, et cha-

cun se demandait ce qu'on allait devenir. Pourtant Paris ne se laissait point abattre ; sa confiance dans la fortune de son chef existait encore ; Paris était prêt à se dévouer, mais on ne lui faisait aucun appel ; et, curieuse, soumise, sans crainte, cette grande ville attendait son sort des événements.

Toutefois les armées étrangères, dans le cœur de la France, s'avançaient vers Paris avec deux cent mille hommes de toutes armes que conduisaient les empereurs de Russie et d'Autriche, *Alexandre* et *François II*, accompagnés du roi Guillaume de Prusse, encore régnant. L'armée confédérée se composait d'Allemands, de Russes, de Cosaques, de Prussiens, de Suédois, d'Anglais, de Bava-rois, et d'une foule d'autres nations qui se souvenaient que nous avions été chez eux à discrétion l'espace de vingt années. Ils venaient prendre leur revanche : pour eux, il n'y avait pas de mal à cela ; pour nous, il y en avait

beaucoup : car, la trahison qui les précéda les suivait encore. — Le prince Schwartzenberg était généralissime; les felds-maréchaux Barklay de Tolly et Blücher commandaient sous lui des corps d'armée avec une pépinière d'autres généraux.

Napoléon avait envoyé les maréchaux Marmont et Mortier pour éclairer la marche des ennemis; et, ceux-ci les poussèrent sur Paris qu'ils se virent dans l'obligation de défendre. Cette ville renfermait dans ses murs le brave et loyal maréchal Moncey (1) qui vit encore, heureusement. Il rassembla les gardes nationales dont il ne put armer que huit mille hommes, quoique Paris ne manquât point d'armes de toute espèce. On comptait légalement, parmi les défenseurs de la capitale, les braves généraux *Hulin*, *Ornano*, *d'Autencour*, et cette jeunesse si pleine d'ardeur, les élèves de

(1) Il fut le capitaine du *Père la Pensée* lors des débuts de celui-ci dans les champs de Beltonne. (Note du *Père la Pensée*).

l'école Polytechnique, que l'on vit partout où existait le danger.

Les maréchaux Mortier et Marmont étaient au dehors avec vingt-cinq mille hommes de troupes que commandaient, sous eux, les généraux *Compans, Ricard, Bordesoult, Belliard, Curial, etc.* Ces troupes formaient une ligne de défense qui s'étendait de Neuilly à Montreuil : elles couvraient ainsi les hauteurs de Montmartre, Belleville et Ménilmontant, seuls obstacles naturels qui s'élevaient devant les étrangers.

— L'impératrice Marie-Louise venait de quitter Paris. Le roi Joseph commandait en l'absence de Napoléon, et avait placé son quartier-général sur les hauteurs de Montmartre. Quelques canons furent amenés aux barrières. On mit des réserves à celles du *Trône* et de *Fontainebleau* : des dépôts de la ligne (j'en faisais partie), quelques restes de la garde impériale, grenadiers, chasseurs, dragons, mamelucks, etc., furent mis sous les ordres du brave d'Autencour : ce

petit corps ne se composait que de trois cent vingt hommes qui en valaient mille pour la valeur. Les hauteurs s'armèrent aussi de batteries que les élèves de l'école Polytechnique se chargèrent de servir.

Voilà à peu près ce que j'appris des préparatifs que l'on opposa à l'ennemi qui, dès le jour suivant, le 30, à la pointe du jour, nous donna de ses nouvelles en lançant des obus sur le faubourg Saint-Antoine.

Au premier coup de canon, tout ce que Paris possédait de troupes, de gardes nationaux, d'hommes de bonne volonté, se mit en mouvement et se conduisit avec courage. On vit aux barrières un grand nombre de citoyens sans armes, auxquels leur âge et leur faiblesse ne permettaient pas d'aller au combat, et des femmes du peuple, recevoir les blessés qui rentraient, les conduire aux hôpitaux, les panser elles-mêmes, remonter leur courage par des libations d'eau-de-vie, etc. Depuis la barrière de

Clichy jusqu'à celle de Neuilly, l'enceinte et les faubourgs extérieurs n'étaient défendus que par la garde parisienne; et comme l'extrême gauche de l'armée ne s'étendait que jusqu'à Montmartre, cette ligne se trouvait abandonnée au maréchal Moncey. Néanmoins chacun fait son devoir; et pendant huit heures, l'étranger reçoit la mort avec une effrayante rapidité; les hauteurs de Montmartre, la butte Saint-Chaumont, d'autres postes plus élevés vomissent sans relâche le trépas, tandis que dans la campagne, des combats partiels portent dans les rangs ennemis l'épouvante et l'effroi. A deux heures, les plaines de Saint-Denis et des Vertus étaient couvertes de cadavres d'hommes et de chevaux.

La perte des Confédérés fut immense; et ils n'avaient pas fait un seul prisonnier, enlevé une seule pièce de canon, un seul drapeau. Ils eurent autant d'hommes tués devant Paris qu'il y avait de Français pour combattre : le nombre

en était au moins de 30,000. L'artillerie de l'école Polytechnique leur causa surtout des pertes irréparables : l'ennemi ne put lui-même s'empêcher d'admirer l'habileté de ses manœuvres et son imperturbable sang-froid. Plusieurs élèves moururent sur leurs pièces en les défendant, en les tenant étroitement embrassées. Les commandans particuliers de ces élèves, nommés entr'eux, étaient dignes de leurs soldats; pourtant ils ne recevaient plus d'ordres supérieurs, il n'existait plus d'unité, plus d'ensemble. Tout le monde montrait de la bonne volonté, un courage héroïque; mais les munitions manquèrent quand Paris contenait encore des magasins militaires largement pourvus.

Cette journée du 30 mars, douloureusement mémorable, se termina entre quatre et cinq heures du soir, par la rentrée des étrangers dans les villages de *Pantin*, *Romainville*, *Charonne*, *la Villette*, etc. Le peuple attendait cependant avec inquiétude, le dénouement de ce grand

drame. Le feu avait presque cessé; et, on n'entendait plus, de loin en loin, que celui de quelques tirailleurs et les *hourras* des Cosaques qui paradaient dans la plaine. Fitz-James, le garde national (1), placé en tirailleur du côté de Clichy avec plusieurs camarades et des militaires isolés, dont je faisais partie, n'ajusta jamais en vain un soldat étranger. Pendant les cinq heures qu'il resta près de Clichy, en embuscade, derrière les murs du village abandonné dès la veille, une cinquantaine d'hommes, que cet intrépide citoyen animait de son exemple et de son courage, tuèrent plus de cent Cosaques les uns après les autres : ceux-ci n'osaient s'approcher, tant notre attitude martiale et décidée leur imposait. Ils pensaient peut-

(1) Ancien gendarme à la résidence de Neuilly, puis ventriloque; il établit au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, un café où tout Paris allait. Les scènes bouffonnes de *ventriloquerie* et son chien, qu'il faisait *parler*, attiraient chaque soir une foule nombreuse qui se renouvelait sans cesse. (Note de l'Auteur).

être aussi que Clichy était occupé par nos troupes. Fitz-James allait en avant comme un chasseur qui voit sa proie, se glissait le long d'un mur, et lançait la mort. Un ou deux *barbares* s'approchaient-ils ? Fitz-James prenait sa carabine, ajustait, tirait et s'écriait : « *Encore un qui descend la garde (1).* » Mais enfin l'ennemi se ravisa... nous nous vîmes bientôt assaillis de tous côtés par une nuée de Cosaques. Fitz-James se défendit comme un lion et succomba : chacun se conduisit bravement. Je brûlai ma dernière cartouche, et, blessé, harassé de fatigue, je tombai sans connaissance.

Ce fut durant cette sanglante et mémorable journée que l'on vit, vers le soir, à la tombée de la nuit, deux jeunes bateliers, le frère et la sœur, s'approcher

(1) Tout ceci est l'exacte vérité. Le *Père la Pensée* l'a vu et on peut l'en croire : d'ailleurs il existe encore dans Paris des témoins oculaires de ce fait d'armes glorieux.

(*Note du Père la Pensée.*)

des bords de la Seine, recueillir dans leur bateau nos blessés et les transporter sur l'autre rive, pour les soustraire à une mort inévitable.

Quand la nuit arriva, les deux bateliers remontèrent le fleuve, et, après deux heures d'une navigation pénible, abordèrent à leur modeste asile, transformé en une sorte d'hôpital où les blessés recevaient les premiers secours. Je fus l'un de ces blessés. Sans l'humanité de ces bons jeunes gens, je serais mort dans la plaine, foulé aux pieds par les chevaux russes.

Maintenant que la paix a succédé aux horreurs de la guerre et m'a rendu au foyer domestique, je me plais à publier la belle action de mes libérateurs. Aussi je vous conterai leur histoire, dont vous serez touché; car, la vertu, partage des belles âmes, a toujours droit à nos hommages.

Ainsi, à demain, mes amis et bonsoir à tous.



On vit vers le soir, deux jeunes bateliers, le frère et
la sœur.....



17^e ET DERNIÈRE VEILLÉE.

LE PETIT MARIN D'EAU DOUCE.

ON parlait beaucoup à Surène (1) et avec éloge, de la famille d'un bate-

(1) Ce village est situé sur la rive gauche de la Seine, à deux lieues de Paris. Il est célèbre par le couronnement d'une jeune fille qu'on appelle *Rosière*. Cette fête attire beaucoup de monde et a lieu tous les ans, le jour de l'Assomption, avec une certaine pompe. La *Rosière* est choisie parmi les trois filles les plus sages que présente le curé aux Marguilliers de la paroisse qui la nomment au scrutin.—Le vin de Surène si renommé autre-

lier (1), connue de père en fils par sa probité et sa bonne conduite.

Le chef de cette famille se nommait *Ducroc*.

Leur maisonnette , placée sur le bord de la Seine, y existait depuis trois siècles et s'y voit encore. Dans l'été, la maisonnette était remarquable par le petit bosquet d'arbres verts qui l'ombrageaient : on voyait, tout auprès, des pieux plantés le long du petit escalier, garni de galets, qui conduit au bord de la rivière; des filets pendaient du vieux saule sous lequel la mère de famille venait raccommoder ses vêtements et peigner ses enfants, lorsqu'ils étaient petits. Ducroc, marié jeune, perdit de bonne heure son père et sa mère. Sa compagne, comme lui, était fille d'un marin, batelier *passeur*, pêcheur au filet et à la ligne. Leur heureux ménage ne désirait rien : Dieu lui avait accordé le contentement; deux fois et si mauvais aujourd'hui, était fort estimé du bon roi Henri IV. (*Note de l'Auteur.*)

(1) Celui ou celle qui conduit un bateau. *Ibid.*

jolis enfants l'embellissaient; et l'ouvrage n'allait pas mal, car Ducroc passait pour l'un des plus forts, des plus intrépides et des plus intelligents bacheliers de Surène. Le moment arriva où sa réputation et la circonstance, le firent désigner pour aller grossir le nombre de nos braves marins du camp de Boulogne qui préparait une descente en Angleterre. La marinière restait seule à la maison, avec le *bachot* (1); et, comme elle le disait, ses deux enfants sur les bras : c'étaient une fille et un garçon, encore bien jeunes, sans doute, mais la rivière ne manquait pas d'habitants; les promeneurs du bois de Boulogne traversaient souvent la Seine pour se rendre au Calvaire (2) ou à Nan-

(1) Petit bateau de rivière.

(2) On nomme aussi cette montagne le *Mont-Valérien*. C'est la plus élevée de toutes celles qui bornent l'horizon de la capitale, dont elle se trouve à deux lieues. Surène est à ses pieds, le bois de Boulogne se voit en face. Il y a eu des ermites autrefois sur cette montagne, leur de-

terre(1); par ainsi, dans cette position, on nedoit pas chômer, surtout quand on a des bras et de la santé : c'est ce que pensait Ducroc, en embrassant sa ménagère, dont il connaissait le courage, ses enfans qui étaient bien obéissans et qu'il abandonnait pour voler à la gloire : d'ailleurs, leur dit-il pour les consoler, je ne reviendrai pas sans un grade, une haute paye; peut-être aussi, avec un bras ou une jambe de moins; mais qu'importe! les invalides ne sont-ils pas là? puis, je suis Français avant tout, et M. *Jean Bart*, dont nous avons lu l'histoire dans la *bibliothèque bleue*, n'a pas commeure fut rasée pendant les horreurs de la révolution. Depuis on y a bâti une église et rétabli le calvaire et les stations qui en dépendent.

(1) Nanterre est derrière le Mont-Valérien, sur la route de Saint-Germain. Sainte Geneviève, patronne de Paris, y prit naissance au quatrième siècle. La fête de la sainte attire beaucoup de monde; on y fait des gâteaux qui sont très renommés, dont les enfans sont friands et font une consommation assez forte.

(Notes de l'auteur.)

mencé d'une manière plus brillante que moi : il était simple *matelot*, je suis *bachelier*...

Ducroc partit donc. On ne dit pas tout ce que sa femme versa de larmes. Quant à ses enfants, ils étaient trop jeunes pour apprécier la perte qu'ils faisaient; ils retournèrent jouer au bord de la rivière avec des petits cailloux et des roseaux, et ne s'aperçurent du départ de leur père, que lorsqu'ils ne le virent plus gouverner le *bachot* et ne l'entendirent plus leur conter des histoires...

L'absence de Ducroc fut longue; et sur son chemin ne croissaient pas toujours des roses. Employé sur les vaisseaux de la marine impériale, après avoir été attaché à la flottille de Boulogne, il alla prendre sa part des combats que notre armée navale livra aux ennemis, puis aussi sa portion de la pitance des prisonniers captifs à bord des pontons de Cadix où les Espagnols ne le traitèrent guère mieux que les Anglais ne nous traitaient chez eux, ce qui serait

trop long à vous raconter — je vous dirai , pour abréger , que le batelier rentra dans ses foyers au bout de neuf ans , où on l'abandonna comme une vieille carcasse que l'on met en démolition quand on la juge hors de service. Le camarade avait reçu son congé : incapable d'être utile aux autres , presque à lui-même , il était revenu à Surène , avec une jambe et un œil de moins , laissés , bien malgré lui sans doute , à *Trafalgar* (1).

Du reste , bien portant , à cela près des douleurs atroces qu'il endurait impatiemment chaque fois que le temps changeait ou que ses blessures se rouvraient.

Toutefois , si le corps du marin , couvert de cicatrices , ne lui permettait plus d'agir , sa tête était bonne encore et il ne parlait , comme moi , mes amis , que de batailles et de la gloire de nos armes.

Enfin , le père Ducroc revenant dans

(1) Fameux combat naval entre les Français les Espagnols et les Anglais qui perdirent leur amiral lord Nelson, lequel y fut tué.

ses foyers avec quelques membres de moins , y reparaissait avec tout son bon sens, couvert de lauriers, la boutonnière ornée de l'étoile des braves, et 500 francs de pension. Son entrée à Surène, au milieu de ses concitoyens, devint presque un triomphe; il était accompagné de sa bonne femme, bien usée par le travail, mais soutenue par deux beaux enfants, pleins de santé et de vigueur, l'honneur du village autant que le vétéran l'était de l'armée.

Ducroc, à peine réinstallé dans sa chaumière, s'y vit l'objet des attentions bienveillantes des gros et des petits bonnets de l'endroit. On savait alors honorer le courage; et Ducroc eut la gloire, lors du couronnement de la rosière, de conduire à l'autel la jeune fille qui avait su en mériter le prix par sa vertu et sa bonne conduite.

L'invalides cependant ne jouit pas long-temps du bonheur ramené dans son ménage par son heureux retour. Sa modeste compagne mourut au bout d'un

an; lui-même, accablé, avant l'âge, des infirmités qu'amènent les fatigues de la guerre, ne pouvait plus que se traîner sur sa porte dans les jours d'été, s'y placer au beau soleil, sous le gros saule, y raccommoder ses filets ou y tendre une ligne volante que le poisson malin et défiant n'attaquait pas toujours.

— Julienne, sa fille, comptait alors dix-huit ans; Bastien, son garçon, en avait seize; mais on lui en aurait donné vingt tant il était fort, adroit et bien découlé. Ces enfants, par leur bonne conduite et leur bon accord, avaient su gagner l'affection de tous leurs voisins; et, les habitants de Surène désignaient généralement Julienne pour être rosière l'année prochaine.

Le dimanche, *Julienne* et *Bastien* ne manquaient jamais d'occupations. Ils possédaient deux batelets qui étaient sans contredit les plus propres du port de Surène. Dans leurs moments de loisirs; et, tandis que le père s'occupait de ses filets, Bastien ornait les *bachots* de

peinture bleue, rouge, etc. : il en bouchait les trous ; il barbouillait aussi de couleurs bigarrées ses avirons et plaçait des bourrelets de vieux linge aux anneaux de celui de Julienne pour lui en rendre les mouvements plus doux ; il arrangeait également une poignée et la douilletait à l'endroit où sa sœur plaçait habituellement ses mains, afin de les garantir d'un trop rude frottement en ramant. De son côté, Julienne, malgré ses travaux de rivière, trouvait le temps de prendre soin des vêtements et du linge de la famille ; et la chemise que, le dimanche, Bastien devait mettre, ne manquait jamais d'être blanchie et plissée par sa sœur. — Le collet en était orné de broderies de couleurs ; et, la ceinture bleu de ciel, en belle serge fine du petit marin d'eau douce, ainsi qu'on le désignait, s'embellissait encore d'une belle frange qu'y avait cousue sa Julienne. Le dimanche, pendant le service divin, et les courses des jeunes bateliers sur la Seine, l'ancien marin de la garde se

trouvait abandonné aux soins généreux d'une bonne parente , blanchisseuse au *Gros-Caillou* , qu'on appelait la *mère Charité* , bien nommée du reste ; elle venait passer la journée avec le vétéran , tandis que les enfants de celui-ci gagnaient le *ciel* et de *l'argent* , ainsi que la parente le disait. — *Le ciel* parce qu'il était arrivé plus d'une fois aux enfants de Ducroc de sauver des jeunes gens près de se noyer ; *de l'argent* , parce que leur zèle , leurs complaisances et leur adresse ne les en laissaient pas manquer. Il fallait voir le frère et la sœur , le jour de la fête des bateliers ! vêtus tout en blanc , la boutonnière de l'un et le corset de l'autre ornés de fleurs !... Bastien faisait partie des quatre mariniers désignés pour accompagner l'immense bouquet qu'on portait en grande pompe à l'église avec le pain bénit : malgré sa jeunesse on l'avait placé en tête du cortège , les autres camarades suivaient , précédés de la musique , se composant de plusieurs violons , de clarinettes , et du serpent de la pa-

roisse. — Tous entendaient la messe avec un recueillement édifiant et prenaient leur morceau de pain bénit en faisant le signe de la croix. Chacun quittait l'église, un peu meilleur et avec de bonnes résolutions. Quant à Bastien et à Julienne leurs cœurs si purs, leurs intentions droites et leurs offrandes, s'étaient élevées vers Dieu avec une ferveur égale et ils revenaient de son saint temple avec ce contentement que donne seule la vertu. — Pour le père Ducroc, que ses infirmités rendaient impotent et hors d'état d'aller jouir du même bienfait, il lisait, avec sa parente, un chapitre de l'imitation de Jésus-Christ pour y puiser de nouvelles forces, afin de supporter plus patiemment les douleurs souvent intolérables qu'il endurait ou bien il faisait sa petite partie : c'est ainsi que ses enfants le trouvaient lorsqu'ils arrivaient des offices, rentraient de leur journée ou bien le soir du *beau dimanche* (1).

(1) C'est ainsi qu'on appelle celui de la fête

Alors , le père un peu curieux , lorsqu'il souffrait moins , leur adressait quelques questions.

— Hé bien , Julienne , qu'avez-vous fait aujourd'hui , contez-moi cela , mon enfant. — Père , reprenait Julienne , ce matin , Bastien et moi , nous avons été entendre la première messe... — Je le sais , et puis vous êtes venus déjeuner avec moi et la bonne cousine , arrivée hier soir du Gros-Caillou , pour me tenir compagnie pendant votre absence.

— Ensuite , père , continue Bastien , comme il faisait du soleil et que le temps s'annonçait devoir être beau , j'ai nettoyé notre plus grand bachot , sur le milieu duquel j'ai placé d'abord , un joli banc , garni du coussin rouge de ma sœur , puis un de nos draps de lit de toile écrue , pour en former une tente que j'ai attachée avec deux perches plantées de chaque côté. De cette manière , les promeneurs qui auraient loué notre d'un endroit , celui où il se rassemble le plus de monde , etc.

bachot, devaient être garantis du soleil.

— Très-bien, et de quel côté avez-vous viré de bord, ensuite? — Ma sœur s'était *attifée* (1) de son mieux. Nous sommes accourus vous embrasser, ainsi que la cousine *Charité*, à laquelle Julienne et moi nous vous avons recommandé.

— Oui, les larmes aux yeux, montrant la peine que vous éprouviez à me laisser, pour aller remplir les obligations de votre état, un devoir : c'est ainsi que chacun devrait agir. — Mais, cher père, répond Julienne, en vous quittant nous emportons l'espoir de vous revoir bientôt, de faire une bonne journée et d'augmenter notre petit trésor pour rendre votre sort plus doux, s'il est possible.

— Pauvres enfants! continuez.

LA PROMENADE SUR L'EAU.

En poussant au large vers l'autre rive, poursuit la fille de Ducroc, nous l'abordons précisément au moment

(1) Bien mise.

où une société sortait du bois de Boulogne et cherchait un bateau. Mon frère lui a ôté son chapeau, et moi, je lui ai tiré ma révérence, en demandant si elle voulait passer. — Mieux que cela, me répond un gros Monsieur, tout court, qui soufflait beaucoup en essuyant son front dégarni de cheveux et qui portait un grand panier couvert : nous voudrions faire une promenade sur l'eau : combien nous prendrez-vous ? — C'est selon le temps que vous nous emploierez, répliqua Bastien, et puis votre compagnie est nombreuse : il compta ; un papa, une maman, deux demoiselles, deux jeunes gens, un enfant, cela fait sept ; le chien par dessus le marché.

— C'était un gros caniche noir, et nous deux ; en tout, neuf.¹

— C'est bien de la charge pour notre bateau, dis-je à Bastien...

— Oh ! que non, repartit le gros petit monsieur, qui continuait à s'essuyer le front ; et, voyez ? Coco et moi, — Coco,

c'était l'enfant ; une grande latte de douze ans , — ne tiendrons pas grande place ; tandis que ces deux jeunes gens vous aideront à ramer et que ces dames respireront le frais , assises sous votre joli *auvent* de toile de ménage ; mais, c'est qu'il est charmant votre bateau ! Vous autres aussi , avez une tournure toute proprette. — Bastien me souffle à l'oreille : Bon ! puisque nous te convenons , tu paieras en conscience ! — Comme je suis l'aînée, il m'appartient de faire le prix. Je demande donc *deux francs* par heure, ce qui, assurément n'était pas trop , à cause de la fête.

— Ici , le père Ducroc se frotta les mains en disant : Et encore, Julienne, tu n'as pas manqué, je pense, de réclamer le *pour boire* , si l'on se trouvait content de vous ? — Non , mon père, on n'en parla pas : mais on tomba d'accord et nous partîmes , laissant filer notre bateau vers le pont de Neuilly. Un des jeunes messieurs prit un livre et alla faire la lecture

aux dames, tandis que l'autre s'approcha de moi et voulut prendre mon aviron pour aider mon frère. Je le lui abandonnai : c'était un beau jeune homme fort honnête ; il fit de grands efforts en battant l'eau, sans en accélérer davantage la marche de notre bateau qui allait son petit train. Quant au gros monsieur, encore tout essoufflé de sa marche et du poids de son panier de provisions qu'il paraissait avoir porté, et auprès duquel il s'était assis avec son chien, il dit à son tour, en se levant : — M. Ernest, prenez ma ligne un moment. — J'oubliais qu'en entrant dans le bateau, le monsieur avait jeté une certaine ligne dans la rivière, dont le liège flottait au gré du vent et nous suivait. Le jeune homme poli, cède sa place au *papa* qui saisit à son tour l'aviron. Plus maladroit que son ami, quoiqu'il fit le capable, le gros monsieur remit son chapeau sur sa tête qu'il enveloppa de son mouchoir pour arrêter la transpiration

qui l'inondait et commença à ramer avec un courage très-divertissant, en nous faisant mousser l'eau au visage..... — Mon frère ne s'en émouvait pas davantage et allait toujours son petit bonhomme de chemin, tandis que je riais doucement sous mon grand chapeau de paille... — Nous approchions alors du pont de Neuilly ; au même instant le vent fraîchit et le chapeau du monsieur lui est enlevé sur la tête, et va rouler dans les flots poussé par la brise... — Azor ! s'écrie le bourgeois, — Azor ! à l'eau ! va chercher ! et voyant qu'Azor ne se presse point, il le prend par les oreilles et le lance rudement dans la rivière, le pauvre animal !..... — Azor, d'abord étourdi de sa chute, lève la tête ; puis, apercevant le couvre-chef de son maître, qui s'en va en dérive, il se dirige vers lui, le happe et revient à bord triomphant. — On prend le chapeau de la gueule de M. Azor et on le monte lui-même sur le bateau. Il y est à peine

qu'il exprime sa joie , en secouant vigoureusement son poil humide près des dames , dont il s'approche , sans respect pour leur toilette. Les dames jettent les hauts - cris et rudoient le pauvre chien en l'appelant *vilaine bête !...* Son maître lui crie : A bas ! Azor ! à bas !..... — Quant à moi , dont la robe blanche devait se sécher assez vite et qui d'ailleurs suis habituée à l'eau , je ne fis que sourire de cette scène et repris ma place à côté de mon frère. Les autres s'arrangèrent comme ils voulurent. Le jeune homme se remit à lire : le gros petit monsieur , replaça sa ligne après s'être essuyé le visage pour la dixième fois , en disant : Il fait une chaleur de *Sénégal !...* et Coco s'amusa avec son bilboquet. Il y avait bien deux heures que nous naviguions. Les Parisiens , tout en disant , de temps en temps : Mon Dieu ! que les bords de la Seine sont beaux ! comme ces maisons de campagne sont agréables à voir !... bâillaient aussi quel-

que fois , ce qui n'annonçait pas que tout le monde s'amusât beaucoup. Bientôt la maman me demanda si nous étions encore éloignés de l'île Saint-Denis. — On nous dit que cette île est charmante, reprit une des demoiselles... — Et qu'on y mange d'excellentes matelotes , interrompit le gros bourgeois qui secouait encore son chapeau pour le sécher. — Si nous y allons , mon ami ? repartit sa femme. — Ah ! je voudrais bien voir l'île ! s'écria Coco. — Hé bien , Mesdames , puisque c'est votre volonté , allons à l'île , ajouta un des jeunes gens. — Non pas à *Lille* , *en Flandres* , prononça le gros monsieur d'un air goguenard : vous comprenez ? *Lille en Flandres*... — Oui ! oui , un calembourg , mon papa ! répond une des jeunes personnes : mon papa en fait toujours quelques uns ; il assure que cela exerce l'esprit et la mémoire... D'ailleurs , nous avons une pratique à *Lille en Flandres* , n'est-ce pas , maman ?

— Pendant cet assaut de paroles , nous

continuions à ramer, nous n'arrêtions pas, Bastien et moi, aussi nous atteignîmes en peu de temps Saint-Ouen. Un des plus jeunes messieurs, faisant alors l'entendu et le petit marin, nous dit que nous devrions mettre en *panne* ; son camarade voulait qu'on mît à *la cape*, tandis que le gros petit monsieur, criait à tue-tête : qu'il était urgent qu'on jetât *l'ancre de miséricorde*. Ces messieurs assaisonnaient toutes ces expressions plaisantes de fous rires que les dames partageaient, sans savoir précisément de quoi on riait... En attendant, le temps pour nous, s'écoulait et nous gagnions notre argent.

LE PÈRE DUCROC.

C'était là l'essentiel ; mais continue.

— Il y avait près de quatre heures que nous suivions le cours de la Seine, quand le gros monsieur se prit à dire : — Il me semble que l'air de la rivière donne de l'appétit.... Qu'en dites-vous, Mesdames, et vous, Messieurs ? — Oh ! j'ai

bien faim ! s'écria aussitôt M. Coco. Papa , j'ai bien faim ! — Le panier fut à l'instant découvert ; on en tira un énorme pâté que l'on mit sur le banc, occupé par les dames qui voulurent bien lui faire place. Un des jeunes gens le perça au cœur , ainsi qu'il le dit lui-même, et en tira plusieurs morceaux qu'il présenta aux demoiselles : celles-ci ne firent aucune façon pour les prendre et les manger sous le pouce avec les tranches de pain que le bourgeois taillait dans une longue miche qu'il eut bientôt distribuée. Il tira encore du panier, deux bouteilles et deux timbales d'argent ; après avoir débouché le vin avec le foret qui était au bout de son couteau, il remplit les timbales, puis les présenta d'abord aux dames... Les jeunes gens eurent leur tour après.

LE PÈRE DUCROC.

Et vous autres ? que faisiez - vous tandis que les Parisiens se restauraient

sans avoir fait autre chose que humer l'air ?

— Nous, continua sa fille, nous ramions toujours : c'était notre devoir. Pourtant, Bastien se ravisa aussi, et, m'abandonnant la conduite du bachot, il s'en fut prendre, dans notre petite cabine, quelques unes des provisions emportées pour notre journée et vint à moi avec un chiffon de pain et un morceau de fromage de Brie : — Tiens, sœur, me dit-il, prends ceci, en attendant la soupe de ce soir..... — A ces mots, le gros monsieur qui, dans le moment, avait la bouche pleine, se tourna de mon côté : La jeune fille, me cria-t-il, en mettant ses mains de chaque côté de sa bouche en forme d'entonnoir, vous mangeriez bien un morceau de ce pâté de Lesage, n'est-ce pas?... — Si on lui en offrait, pourquoi non ? répondit pour moi mon frère. — J'aperçus dans le moment un léger débat entre le bourgeois et madame son épouse, laquelle

avait tout l'air de vouloir rendre la portion , que l'on me destinait , aussi petite que possible. Enfin cette portion toute chétive qu'elle était , m'arriva. On voulut aussi me faire boire du vin , je refusai ; mais il n'en fut pas de même de Bastien à qui on ne manqua pas de dire que celui qu'on lui présentait valait mieux que tous ceux de Surène : sur quoi, un des jeunes gens ajouta, que , du temps d'Henri IV , c'était bien différent.

— Cher père , que vous dirai-je de plus ; nous arrivâmes à l'île Saint-Denis après sept heures de promenade , de halte , de repos au bord de la Seine où les jeunes gens et les demoiselles couraient les uns après les autres en riant et en chantant.

Après avoir mis la société à terre , le monsieur emportait le panier aux provisions et s'en allait sans nous payer , quand Bastien lui demanda honnêtement s'il fallait l'attendre. — Comment donc ! certainement , mon garçon , répondit le

gros bourgeois ; car vous nous ramènerez. — A Surène ? répliquai-je. — Et où donc ? continua - t-il. — En ce cas, si vous voulez prendre de bonne heure les voitures de Neuilly ou de Saint-Cloud, ne tardez pas ; car, il nous faudra bien plus de temps pour remonter la Seine que nous n'en avons mis à la descendre. Un des jeunes gens, observa alors qu'il était à peine trois heures, qu'il vaudrait mieux faire le tour de l'île, en bateau, que de s'en retourner sitôt à Paris et par le même chemin, tandis que si près de Saint-Denis on pourrait s'en aller le soir à la fraîcheur, soit à pied, soit par les petites voitures : son avis fut adopté. Nous ramâmes autour de l'île : on s'arrêta plus d'une heure encore sur une jolie pelouse tapissée de marguerites, ombragée de peupliers et de saules pleureurs ; les jeunes gens et les demoiselles toujours joyeux, se mirent à cueillir les fleurs qui tombaient sous leurs mains ; M. Coco, de son côté, avait juré une

guerre à mort aux boutons d'or, dont il portait sans cesse des poignées à sa mère, en la priant d'en tresser des couronnes, pendant que le chef de famille aux mœurs douces, paisibles et innocentes, jetait à l'eau un morceau de bois sec à son chien, en invitant Azor à l'aller chercher : l'animal le rapportait et venait ensuite se secouer au milieu des dames qui se sauvaient pour l'éviter, tandis que le caustique papa s'écriait, ivre de joie et de bonheur : — C'est charmant ! c'est charmant ! Vivent les parties de campagne en famille, et surtout les promenades sur l'eau !

— Le soir arriva et le panier avait été si souvent visité qu'il ne s'y trouvait plus que des miettes. — Cependant tous les appétits étaient loin d'être satisfaits. J'entendais M. Coco qui répétait à chaque instant : Papa ! j'ai bien faim !

— Mon frère, plus hardi que moi, s'avisa dans cet instant, de demander aux Parisiens s'ils avaient encore besoin

de nos services. — Pas, que je sache, répliqua le monsieur ; et, regardant les dames qui, réunies sous les arbres, s'éventaient avec leurs mouchoirs : — Mesdames, qu'en pensez-vous ? vous êtes-vous assez promenées comme cela ? leur dit-il. — Mais, oui, mon ami ; répondit la maman. — En ce cas, il faut payer l'instrument de nos plaisirs... — Le papa fit le compte. Vous avez ramé dix heures....

— C'est vingt francs, notre bourgeois, dit mon frère qui venait de consulter sa montre d'argent. — Vingt francs ! miséricorde ! s'écria la maman... vingt francs sans boire ni manger ! — Mais aussi, mon amour, quel air pur, vif, nous avons respiré ! et ces enfants, comme ils ont joué de bon cœur !... — Moi aussi, répéta M. Coco, je me serais bien amusé, si je n'avais pas si faim ! — Son papa lui fit des yeux !.... Il se tut. — Le monsieur se mit en devoir de chercher sa bourse pour nous satisfaire.

Pendant ce temps , M. Coco reprit son refrain : Papa ! j'ai faim ! Et les messieurs et les demoiselles qui s'étaient rapprochés , faisaient chorus en nous demandant , si près de là ne se trouvait pas un restaurant.

— M. Durand n'est pas loin , dis-je : c'est chez lui que se font les meilleures matelotes de l'île. — Combien une matelote , pour nous , en conscience , me demanda le gros homme ; nous ne sommes pas de grands mangeurs ?.. — Non , vraiment , ils ne mangeaient pas ! le pâté de Lesage avait disparu avec un saucisson qui avait l'air de peser plus de quatre livres et dont je ne parlais pas.

— Mais , reprit mon frère , je pense que Monsieur et sa société seraient très-bien chez M. Durand , à cinq francs par tête. — Cinq francs par tête ! Cinq fois sept , trente-cinq : il est vrai que *Coco* ne mange presque pas , qu'il pourrait passer par dessus le marché , et qu'Azor trouverait sa pâtée dans la cuisine , non-

obstant les rogatons de notre table.....
Qu'en disent ces messieurs.... ces dames?... et puis, pour s'en aller, si nous prenons la voiture.... As-tu de l'argent, toi, ma femme? Je crains d'être à court, reprit le bourgeois en changeant de visage et parlant bas à la dame qui était près de lui, et le fixait avec humeur. — J'ai *cent sous*, lui répondit celle-ci, les voici. — Son mari m'appela : — Eh ! la batelière ! par ici ! — Je l'entendais de reste ; il était sur la rive à dix pas de nous. Aucun de ses gestes ne nous était échappé, pas plus que sa conversation et son embarras. — Voyons, jeune fille, tendez la main... et il y mit, les unes après les autres, trois pièces de cent sous. — C'est encore cinq francs, Monsieur, et le *pour boire* du batelier, répliquai-je. — Alors, lui, avec un gros soupir, plaça dans ma main la quatrième pièce, en disant : — Quant au *pour boire*... je vous le souhaite; c'est assez comme cela pour de petits marchands. Ma foi, je le confesse, à ces

mots, je pris de l'humeur et lui dis, sans être malhonnête pourtant : — Pourquoi aussi de petits marchands veulent-ils singer les négociants ? — C'est juste, marmotta-t-il entre ses dents, je mérite l'apostrophe. — Pour lors Bastien et moi ayant salué la compagnie et remercié le bourgeois, nous achevâmes notre fromage de Brie et le dernier morceau de notre pain ; puis, nous revirâmes de bord en nous dirigeant vers Surène où nous ne sommes point arrivés de bonne heure, mais aussi où nous avons apporté le fruit d'une bonne journée dont les écus bien sonnants sont dans la poche de mon tablier.

— C'est ainsi que le vieil invalide s'amusait le lundi matin à faire causer ses enfants, sur l'emploi de leur journée du dimanche.

La vie de ces jeunes gens offrait toujours quelques nouveaux motifs de louer leur conduite ; aussi, il fallait voir comme

l'ancien marin était fier de sa *Julienne* ! fier de son *Bastien* !...

Plus d'une fois ils portèrent secours aux malheureux en détresse ; plus d'une fois, Bastien sauta à bord de quelque grand bateau trop chargé et près de périr pendant les grosses eaux , et avait aidé à l'alléger pour l'empêcher de couler.

Bastien nageait comme un poisson ; et, souvent, dans le cours de l'été , en plongeant, il retira de l'eau maint écolier au moment où, en se baignant , il allait se noyer. De son côté , la jeune fille était connue par beaucoup de traits estimables. Je ne parle pas ici des soins qu'elle prodiguait à son père envers lequel les deux jeunes gens étaient toujours tendres et respectueux et de tout ce que celui-ci ne se lassait point de publier sur leurs bonnes façons à son égard et sur leurs vertueuses actions.

Un moment cruel arriva de mettre bien autrement encore à l'épreuve les belles qualités et le zèle du frère et de la sœur.

Napoléon venait de succomber ; les armées étrangères occupaient la France et s'avançaient sur Paris. Depuis dix jours , la plupart des habitants des campagnes qui environnent la capitale y arrivaient de tous côtés, traînant après eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Les routes étaient couvertes de voitures de toutes espèces , de bestiaux, de femmes, de vieillards, d'enfants, qui cherchaient un refuge dans Paris.

LES BLESSÉS.

Ducroc et sa famille , quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à perdre , avaient peur également des étrangers. Le vieux marin craignait les récriminations. Nous avons été si long-temps chez eux buvant et mangeant comme si nous eussions été chez nous , disait l'invalidé , qu'ils voudront être remboursés... c'est juste ; mais évitons - leur au moins la peine de piller mon ménage et de m'achever ; car je le sens , en les voyant , je

ne pourrais me contenir malgré ma faiblesse, et ils m'enverraient tenir compagnie à tant de braves qui n'ont plus besoin de rien.

Le matin du 28 mars 1814, le père Ducroc, ses enfants et leurs deux bateaux chargés de tout leur mobilier, remontèrent donc la Seine jusqu'au Gros-Caillou, où ils arrivèrent chez la bonne cousine et s'y installèrent : celle-ci était grandement logée, à cause de son état de blanchisseuse. Mais le lendemain, la tête du vieux matelot de la garde s'exalta, en voyant passer de sa fenêtre, plusieurs blessés qu'on menait à l'hôpital; et, lorsqu'il entendit les coups redoublés du canon. — Mes enfants! c'est ici qu'il faut vous montrer! dit-il prenez votre plus grand bachot... On se bat dans la plaine Saint-Denis, laissez-vous guider par votre bon cœur, votre courage! usez de toute votre prudence et de votre présence d'esprit! Descendez la Seine en longeant le côté que l'ennemi n'a pas encore occupé... Là,

vous observerez... D'ailleurs, que feraient-ils à de pauvres marins d'eau douce comme vous? rien : vous n'êtes pas militaires.. vous allez remplir une mission d'humanité qui est sacrée! l'amour de vos semblables vous met seul la rame à la main... La sensibilité du cœur vous conduit... jamais ce sentiment-là ne fut étranger aux étrangers mêmes... Allez donc, Dieu sera votre pilote. Vous vous approcherez le plus possible des rives du fleuve, voisines du combat, et vous recueillerez tous les malheureux menacés de la mort, surtout les *blessés*, entendez-vous, *surtout les blessés* ! Que l'Éternel vous protège! le père donna ensuite sa bénédiction à ses enfants, et il reprit encore en les embrassant : Puisse votre exemple être bientôt imité !

Bastien et Julienne partirent. D'autres bateliers les suivirent et se rendirent, avec eux, non loin du lieu témoin des fureurs de la guerre : ils en ramenèrent plusieurs blessés.

Le 30 mars au soir, Julienne et Bastien faisaient leur troisième voyage. Côtayant les bords de la plaine Saint-Denis autant qu'ils le pouvaient; ils s'étaient abrités et placés hors de la vue des ennemis, derrière un petit îlot couvert de saules et cachés par les masures d'un ancien dépôt de tuiles abandonné.

Le petit marin d'eau douce et sa sœur entendaient, de cet endroit, une vive fusillade. Julienne et Bastien s'étaient aguerris : rien ne donne du ressort à l'ame comme la pensée d'une bonne action. Cependant, le cœur du jeune garçon se gonflait au bruit du canon qui ne cessait de tirer; il voulait se montrer avec le fusil qu'il portait à bord, afin d'aller rejoindre nos tirailleurs. — Tu sais ce que notre père nous a recommandé? lui observait Julienne; point d'hostilités de notre part, à moins que ce ne soit pour nous défendre; mais accueillons tous les malheureux qui auront besoin de nos secours.

La canonnade avait cessé. On n'enten-

dait plus , de loin en loin , que le bruit de quelques coups de fusil provenant de soldats isolés , restés dans la plaine. Bastien et Julienne , après avoir attaché leur bateau à un des saules de la rivière , sautent sur le rivage et marchent en avant. Quel spectacle , grand Dieu ! vient frapper leurs yeux ! des maisons incendiées et en feu ; d'autres habitations dont les cendres fument encore ; des chevaux qui fuient sans cavaliers... des morts , des mourants à chaque pas ; dans le lointain , des partis de féroces soldats errants , qui cherchent des victimes ou le trépas...

La fille de Ducroc , malgré sa résolution , va rebrousser chemin , quand , troublée par son effroi , elle heurte du pied un corps gisant à terre ; c'est un Français , un militaire blessé... Elle se penche vers lui... son cœur bat encore..... —Sauvons-le , s'écrie la jeune fille ! Et son frère et elle essaient à le charger sur leurs épaules , lorsque plusieurs grenadiers de l'ancienne garde , blessés aussi

et haletants de fatigue se présentent à eux.

— Aidez-nous, leur dit Bastien ; notre bateau n'est pas loin et je puis vous sauver tous...

En peu d'instants ils arrivent sur la grève. Bientôt le bateau est encombré des mourants qu'ils ont recueillis sur le champ de bataille, ce qui ne les empêche point de manœuvrer et de pousser au large.

Ce corps ramassé et sauvé par ces braves enfants, comme par miracle, était le mien. Mes libérateurs eurent aussi le bonheur de voir renaître à la vie tous ceux qu'ils purent enlever dans la plaine.

Déposés à l'hôpital avec nos camarades, nous ne tardâmes pas à nous y guérir.

Avant de quitter Paris, je me rendis chez M. Doré pour avoir des nouvelles de son fils. Il m'apprit que devenu colonel, M. Ernest avait chargé l'ennemi, à la tête de son régiment, et écrasé la cavalerie russe; blessé, tombé de cheval,

il allait être tué ou fait prisonnier dans la plaine des Vertus , si son frère de lait , Joseph Dubois , qui , le matin , entraîné par son zèle , et son dévouement comme garde national , était sorti avec ses braves camarades : conduits au feu par le maréchal Moncey , Joseph ne se fut trouvé là au moment fatal ; au moment où le colonel Doré , séparé de ses compagnons , était entouré d'ennemis ; la mort planait déjà sur sa tête : un féroce cavalier du Don , sa lance élevée allait le frapper , lorsque Joseph arrive , reconnaît son frère , se jette au devant de lui , pare le coup avec sa baïonnette qu'il enfonce dans la poitrine du guerrier russe qui , en tombant , va expirer sur la poussière. C'est ainsi que Joseph paya la dette de l'amitié , en sauvant la vie du remplaçant généreux qui n'avait pas hésité à sacrifier la sienne pour lui.

Le colonel rétabli pendant que je me trouvais encore à l'hôpital , alla rejoindre son régiment qui se trouvait

à Blois. Je reçus à cette époque des nouvelles de Victor, devenu capitaine des Mamelucks, et de notre geolier, fait officier dans le corps des cuirassiers de M. Ernest. Pour moi, après avoir embrassé mille fois le père Ducroc et ses dignes enfants, je pris le parti de me retirer dans mon village, où je reçus, quelques mois après mon brevet de pension et mon congé.

Voilà, mes amis, comment le *Père la Pensée* a fini ses campagnes. En racontant plusieurs de mes aventures de guerre, j'ai bien laissé encore par ci par là, quelque chose dans le sac. Si, l'hiver prochain, nous continuons nos veillées et que l'âge n'ait pas trop épaissi ma langue, je pourrai reprendre mon récit que je ferai en sorte de rendre le moins ennuyeux possible. — Jusque-là, au revoir, mes bons amis.

FIN.



